

## Avant-propos

*Des clefs pour un nouveau départ* est un recueil de 8 feuillets produits par les membres de l'Atelier d'écriture de l'Amicale, d'octobre à décembre 2021.

La consigne d'écriture était la suivante : « Vous emménagez dans un lieu qui a été occupé par une personne dont vous ne savez pas grand chose. Assez vite cependant, des traces infimes de sa présence vous interpellent, attisent votre curiosité, occupent votre esprit et même votre espace. L'histoire de ces vies croisées donnera lieu à plusieurs épisodes d'un feuilleton.»

Chacun a construit et écrit son scénario personnel mais en avançant, certains personnages apparus dans tel ou tel scénario ont été « empruntés » par d'autres plumes et introduits dans d'autres histoires. Au fil des épisodes, on retrouve dans tous les feuillets des noms, des lieux, des fragments d'intrigues croisées.

Le premier et le dernier feuilleton du sommaire rendent bien compte de la démarche suivie par tous. Ce chantier d'écriture individuel est donc devenu collaboratif, enrichissant notablement la matière construite par chacun.

Chantal Tanet

## SOMMAIRE

<i>Marie des pierres</i> , Régine Michaux .....	3
<i>Le Claoux</i> , Bernard Lefebvre .....	34
<i>La Maison de Juliette</i> , Chantal Galland .....	48
<i>L'Héritage</i> , Françoise Cartron .....	64
<i>Le Van</i> , Geneviève Busschaert .....	102
<i>Tours de clefs</i> , Isabelle Bernède .....	124
<i>La Cascavelle</i> , Françoise Ravet .....	138
<i>La Maison d'Albert Lafon</i> , Marie-Thérèse Laborde...	172

# MARIE DES PIERRES

Régine Michaux



— 1 —

À la rencontre de son destin

Je suivais cet agent immobilier la tête emplie de rêves et d'autant de questions. Le petit chemin crapahutait tout en lacets sur le dos de la colline. Nous traversions d'épais bois de feuillus rougeoyants dont l'odeur de mousse et de champignon emplissait la voiture. J'avais l'impression de m'enfoncer au bout du monde. Le dernier lacet débouchait sur une vue à couper le souffle. L'agent descendit de voiture, je l'imitai, cueillie par la douce chaleur de l'automne. Le village s'étendait au pied du coteau boisé, traversé çà et là par des haies qui ourlaient les rangées de toits serrés, offrant des camaïeux chauds et dorés d'ocre roux et d'autres terreux de bruns. Des prés d'un vert soutenu dans la luminosité de fin de journée s'étendaient sur les coteaux voisins chatouillés par les bosquets de genévriers. Ce tableau champêtre à souhait fleurait bon la sérénité, bercé par le seul chant des oiseaux.

Il m'invita à me retourner et je la vis, toute simple, posée sur le bel arrondi herbeux au sommet du coteau. La ferme avec ses volets rouges semblait ancrée là depuis toujours, solide, entourée de son verger.

L'entrée se faisait par la cour intérieure. Deux belles bâtisses en pierre étaient reliées par une avancée en tuile. Une treille courait le long de la façade et encadrait la porte d'entrée de ce que je

croyais être le bâtiment principal. Il me tendit la clé en un geste symbolique, m'invitant à pénétrer dans ce charmant cottage qui ne pourra que me séduire, à ses dires. Ce geste commercial s'il en est eut juste le mérite de me mettre sur mes gardes. Et pourtant, le fourbe, il savait ce qu'il faisait. Mon cœur battait à tout rompre en tournant cette clé. Peut-être que mon destin se cachait derrière cette porte. Voilà que je me prenais au jeu, moi qui visitais juste pour le fun pendant mes vacances.

Ce qui me saisit tout d'abord, ce fut cette impression de fraîcheur et cette odeur minérale de pierre. Il était parti ouvrir les volets et le soleil d'ouest envahit la pièce, faisant danser des paillettes dorées dans le halo de la fenêtre. Les pierres étaient apparentes partout sur les murs, leur donnant un aspect brut et inébranlable à la fois. Une grande cheminée trônait au bout de la pièce encadrée par deux fenêtres. J'appris que cela s'appelait un cantou, qu'avant les vieux s'asseyaient sur des petits bancs dans la cheminée directement pour se tenir au chaud. Toute une histoire s'égrenait au fil de la visite du corps de logis ; de la chambre ancien fenil, du cellier semi-enterré devenu salle de bain...

Comment expliquer cette sensation de se sentir à sa place, de se projeter comme ils disent, dans cet univers encore inconnu il y a une heure. Un engouement, une certitude qui s'ancre dans les profondeurs de votre ventre pendant que votre cerveau essaie de se détacher, d'analyser les

possibles de ce qui s'annonce comme un virage à 180 degrés. Entre la sensation et le calcul, entre la passion et la raison, le flot d'émotions a tout balayé. C'est ainsi que je me suis retrouvée, clé en main pour de vrai, devant cette maison qui est maintenant devenue mienne.

La première nuit fut difficile. J'étais harassée par la journée de déménagement. J'avais pourtant épuré mes bagages, les bibelots, les meubles qui m'accompagneraient dans ma nouvelle aventure. Tout était trop nouveau. En allant fermer les volets sur ce premier soir, je fus saisie par le noir profond, le silence caverneux qui enveloppait la colline. Le cri lointain d'une chouette, le craquement assourdi des tapis de feuilles sous je ne sais quel pas étrange, tout me plongeait dans un monde à mille lieues de mes repères familiers et c'est à pas rapides que je regagnai le cœur de ce nouveau logis où le feu ronronnait, rassurant. M'allonger dans ce nouveau lit sous les poutres chargées d'histoire m'amena à imaginer les anciens propriétaires qui s'étaient eux aussi couchés de si nombreuses nuits. L'opacité m'enveloppait. Que mes yeux soient ouverts ou fermés, je n'y voyais aucune différence. Les craquements de la charpente me tenaient dans un demi-sommeil. Toutes ces pensées m'emmenèrent enfin sur les rives noires d'un sommeil peuplé de visages inconnus.

## Rencontre

Je fus éveillée par le bruit d'un moteur tout proche. J'avais le bout du nez tout froid. Je découvrais le plaisir de me lever dans une maison où il fallait ranimer le feu ! Je sortis chercher quelques buches en allant ouvrir les volets. C'est ainsi que je fis la connaissance de mon voisin le plus proche perché sur son tracteur. Je n'étais pas très à mon avantage en pyjama avec ma doudoune et mes bottes de caoutchouc.

— Bonjour. Je m'appelle Marie.

Il ouvrit la porte de son tracteur. C'était un grand gaillard entre deux âges, le visage buriné par le soleil et le vent.

— Je n'ai rien entendu avec le moteur.

— Je m'appelle Marie et j'habite ici maintenant.

Il leva les yeux vers la maison.

— Ah ? Bon ! Moi, c'est Emile et lui c'est Gilbert.

Un chien se faufila entre ses jambes et sauta hors de la cabine de l'engin. C'était un petit bâtard brun au poil dru et au museau rieur. Il passa la clôture et vint se frotter.

— C'est vous qui vous occupez des prairies aux alentours ?

— Oui, faudra que l'on se voit alors, il y a mes vaches ici. Vous allez continuer à louer ?

— Je pense bien que oui. Mais passez tout à l'heure prendre un café. Nous en parlerons.

C'est ainsi que je me retrouvai attablée devant un mug fumant face à cet homme aux beaux yeux verts, un peu rustre et en chaussette. Il m'expliqua qu'il occupait la grosse ferme un peu plus bas, de l'autre côté de la colline. J'appris qu'il y vivait seul avec sa vieille maman et qu'il avait repris la ferme à la mort accidentelle de son père. Depuis la guerre, Ils avaient toujours loué les prairies attenantes à la maison.

— C'était une ferme aussi ici je crois ?

— Oui, bien avant la guerre. L'Auguste, il a été fait prisonnier en Allemagne. Et la Marie, elle s'est retrouvée seule avec tout sur les bras. Et quand les Alsaciens sont arrivés, le maire, il lui a donné une famille avec un homme qui boitait mais qui a aidé à garder la ferme. Et après, il n'est jamais revenu l'Auguste. Le père lui a proposé de lui racheter des bêtes et de louer les pâtures pour qu'elle puisse continuer de vivre. Mais c'était une courageuse la Marie !

— C'est drôle ça, elle s'appelait Marie aussi...

— Oui, s'avez pas vu, sur le pignon, l'Auguste, il avait demandé à son frère qui était tailleur de pierre de faire le portrait de la Marie.

— Euh... Non où ça ?

— Ben venez voir.

Comme un seul homme, il se leva, remit ses bottes. Je chaussai les miennes et le suivis. Il tourna derrière le bâtiment et s'arrêta sous le chien assis de la chambre. Là, perdu au milieu des pierres, un visage se détachait. Le visage de la Marie.

— C'est fou, on dirait que vous lui ressemblez !

— 3 —

### Face à Face

Comment n'avais-je pas vu ce visage perdu au milieu des pierres ? Après le départ d'Emile, j'ai passé la matinée à déballer les derniers cartons. Mes pensées vagabondaient entre les souvenirs que m'évoquaient les objets que je sortais des papiers journaux, vestiges des heures passées et la nouvelle vie que je leur réservais. L'exercice de décider ce qui m'était précieux, utile et nécessaire fut un véritable arrachement de tous les instants. Apprendre à se détacher, disait-il dans les livres... et pourtant je savais que c'était là le secret pour recommencer autrement et ailleurs !

Après l'organisation intérieure et plan cadastral en main, je décidai de sortir faire le tour du propriétaire afin de repérer les limites du jardin et des prairies en location. Une belle pelouse, un verger de petits fruits et un potager ceint d'une clôture en châtaignier constituaient la partie privative, le reste représentait donc les prés en fermage. Plus loin, un très beau

rosier grimpant grignotait la toiture d'un abri du jardin dissimulé derrière un vieux pommier. Celui-ci avait échappé à mes premières visites. En passant la main sur les carreaux poussiéreux, je découvris à l'intérieur quelques vieux outils, un fauteuil en osier qui avait connu des jours meilleurs, un chapeau de paille qui semblait attendre le nouveau jardinier, des cageots vides. Le potager était envahi d'herbes d'où émergeaient quelques dahlias. Un cadenas vert solidaire d'une chaîne en fer assurait la sécurité de l'endroit. Il faudrait que j'en trouve la clé, sans doute se trouvait-elle parmi toutes celles qui pendaient au crochet de l'entrée. Le travail ne manquerait pas de ce côté.

Insidieusement, mes pas me ramenèrent devant cette face emmurée. Je ne la trouvais pas très féminine. Elle devait à vue de nez se trouver juste au-dessus de la tête de mon lit. Il fallait que je sache. Comment pourrais-je dormir sans savoir qui veillait sur mes rêves ? Peut-être sur mes cauchemars ?

Je devais en avoir le cœur net. Je décidai de rendre visite à la ferme d'Emile ; ce serait l'occasion de mettre au point la répartition des pâtures.

Je pris un paquet de chocolat dans le placard de la cuisine, attrapai mon châte et ma torche. Qui sait ? La nuit tombe vite dans le sud et ce changement d'heure... J'entrepris la descente à travers champs vers mes plus proches voisins. Après un petit quart d'heure de marche, je fus accueillie par Gilbert et ses jappements. La maison ne manquait pas de

charme mais un peu d'entretien. Les peintures étaient toutes délavées. Mon regard fut attiré par une silhouette courbée qui sortait d'une grange.

— C'est pourquoi ? dit-elle en levant la tête par le côté.

— Bonjour Madame. Vous êtes la mère d'Emile ? Enchantée. Je suis votre nouvelle voisine, Marie, lui dis-je en lui tendant la main.

— Bou Diu ! Marie Joseph ! Et la voilà qui titube et s'adosse au mur, le souffle court, blanche comme un linge.

— 4 —

### L'amie de toujours

Nous étions assises à la table de la cuisine. Devant son verre d'eau, elle m'observait à la dérobée, sans un mot. Ses joues reprenaient des couleurs. Un drôle de silence installait imperceptiblement un lien ténu entre elle et moi. Il me gênait un peu mais je sentais qu'il fallait le laisser s'étaler... Son visage était tanné par le soleil, raviné mais on pouvait encore y lire les traces d'une beauté fanée trop vite par le travail. Ses cheveux blancs étaient tirés en un chignon un peu sauvage d'où s'échappaient ça et là des brindilles rebelles qui adoucissaient ses traits. Elle leva enfin les yeux et son regard plongea dans le mien.

— C'est donc vous qui habitez chez la Marie ? En vous voyant arriver avec votre châte, avec le contre-jour, j'ai cru la revoir.

— Marie ? C'est cela ? Votre fils m'a dit la même chose. C'est assez perturbant. Je suis vraiment désolée de vous avoir causé ce choc.

— C'était une brave femme vous savez, courageuse. Elle a eu une vie difficile mais elle avait cette force... Pourtant, on a bien ri étant jeunes... Mais je vous raconte des vieilles histoires, je vais vous embêter.

— Non, vous ne m'ennuyez pas du tout. Regardez, je vous ai apporté des chocolats.

— Mais il ne faut pas ! Pourquoi vous faites ça ?

— J'ai pensé que cela se faisait, c'est comme un cadeau de bienvenue, pour vous remercier de m'accueillir dans votre beau village.

— Oh ! Oh ! En voilà des manières ! Ça vient de la ville ça ! Mais merci, j'aime bien le chocolat. Et vous venez d'où comme ça ? Son accent était chantant, j'adorais.

— Je suis Belge.

— Et vous êtes venue vous perdre ici ?

— Me perdre ou me retrouver, je n'en sais rien. J'ai trouvé l'endroit joli et j'avais besoin d'autre chose.

— Et ben ! Moi je suis juste montée sur le coteau quand je me suis mariée. Mes parents étaient d'en

bas. Les plus belles terres étaient ici, en haut. Le plus bel homme aussi me dit-elle en m'adressant une œillade. La Marie et moi, nous étions amie depuis la communale. Nous avons tout fait ensemble. Les champs, la traite, aller au bal et puis, nous sommes tombées amoureuses toutes les deux du même homme. C'est moi qu'il a choisie ; il m'a fait danser toute la nuit. L'Auguste, il aimait bien la Marie mais elle n'avait d'yeux que pour mon Pierre. Ça s'est mis comme ça. Les parents se sont arrangés pour les terres et voilà. Nous avons été voisine sur le coteau.

— Quelle belle histoire d'amitié !

Je le pensais vraiment mais je vis son visage se rembrunir.

— L'histoire n'a pas toujours été belle, croyez-moi !

Ses yeux se perdirent dans le vide. Une pause s'immisça comme une cape blanche entre nous. Je bus une gorgée d'eau. Quel mystère se cachait derrière ce nouveau silence. Gilbert vint mettre un terme à ce soupir en venant poser la tête sur ses jambes. La grande silhouette d'Emile se découpait dans l'encadrement de la porte. Depuis quand était-il là à nous écouter ?

— Il se fait tard la mère. Je vais à l'étable.

Je sentis qu'il valait mieux que je parte. Elle chassa ses souvenirs d'un revers de la main devant ses yeux. Lui m'ignorait royalement.

— Je parlais à l’instant ! Le soleil se couche, je dois rentrer. Je suis descendue à pied. Je ne suis pas seule, lui dis-je en montrant ma torche électrique. Je voulais vous dire...

— Oui, c’est mieux d’y aller ! Maintenant !

— 5 —

### La boîte à souvenirs

Mon Emile est parti regarder la télévision dans sa chambre. Le journaliste allait encore annoncer toutes ses mauvaises nouvelles qui vous rendent la vie triste. Je n’en peux plus de ces épidémies, de ces fous qui se battent tout le temps, je n’y comprends plus rien à ce monde alors qu’on pourrait avoir tout pour être heureux. Rien que d’y penser, ça me met le moral dans les chaussettes. Et en plus, je ne vais pas achever de les tricoter aujourd’hui, les chaussettes. Je n’ai pas le cœur à ça. Je ne l’ai pas à grand-chose. Cette Marie-là m’a toute chamboulée.

Alors, dans la vieille armoire de famille, au dessus de la planche aux remèdes, il y a celle aux souvenirs. J’ai deux boîtes. La « boîte-à-mort », celle où je range les faire-part et les remerciements des funérailles et l’autre où j’ai plié mes plus beaux moments, ceux de la grange à foin. Ceux que l’on sort l’hiver quand les soirées sont longues. Ceux qui font gonfler ton cœur, ceux que tu pars avec pour toujours, que personne ne peut te prendre. Je l’ouvre

avec précaution parce qu'elle grince la charogne. Et s'il l'entend, il va encore moudre, le gamin. Sans bruit, je m'installe au coin du feu, dans mon vieux fauteuil. J'ai pris un bâton de chocolat de la Belge, ça me fait mal de le dire mais il est bon quand même !

Là, c'est moi à la communale avec Monsieur Farge et Marie elle est là, au deuxième rang. Elle était plus grande que moi. Là, c'est la procession. Oh ! Ici c'est devant la ferme avec Pierre, ses parents et Emile tout petit. Celle-là, c'est juste après la guerre, après les moissons. C'est la première fois qu'on faisait le grand dîner sous les tilleuls pour tous ceux qui avaient travaillés. La Marie était avec ses Alsaciens. C'était juste avant qu'ils repartent pour l'Est. La petite était née, Suzanne. Elle avait les cheveux couleurs de la Suze, je me rappelle. On a bien ri avec ça. La mignonne, elle avait des beaux yeux verts qui brillaient comme des étoiles, la mignonne. Oh ! Le mariage de la Marie et d'Auguste avant qu'il ne parte pour la guerre. Elle était belle. Et lui qui avait fait arranger la petite ferme du haut et tellement fier avec la Marie à son bras. Pour la noce, Il avait même fait tailler sa tête pour la mettre dans le mur du levant. C'était son soleil comme il disait. Toutes les photos sur les genoux et dans les mains, elle fixe le chien roulé en boule près du feu.

Voilà que je parle toute seule... à un chien qui n'y comprend rien. Il lève la tête et me regarde, la tête de travers. Je lui souris et soupire.

Mon Dieu comme tout cela est loin. Comme on s'est amusées et comme on a pleuré ensemble quand elle a su que son Auguste ne reviendrait pas. Et mon Pierre, bon comme le pain qui l'a aidé tant qu'on pouvait. Combien d'heures il a passées là, avec Louis l'Alsacien pour tenir le pot droit et qu'ils mangent autre chose que des châtaignes l'hiver. Elle m'a tant aidé aussi quand j'ai perdu les deux autres petits et puis, quand mon « petiot », mon Emile est né, sa joie pour moi, pour mon Pierre d'avoir un fils malgré que son ventre à elle restait vide et sec. Enfin... Elle prend une autre photo. C'est celle du bal du 14 juillet. Je peux encore entendre la musique tournoyer sous le ciel clair. Nous voilà tous les quatre, avec Mr et Mme le Maire près de l'orchestre... C'était le dernier... Avant l'horreur ! Avant que...

Voilà que toutes les images s'emmêlent et emportent Jeanne doucement dans un demi-sommeil vers le pays des rêves...

\* \* \*

Quand Emile descend pour prendre un verre d'eau, il la trouve là dans son fauteuil, une photo à la main, la boîte à souvenirs ouverte sur ses genoux. Une traînée de sel s'est évanouie sur sa joue droite. Ses lunettes toutes tournées regardent inutilement le

plafond. Il les lui retire et range cette boîte de Pandore. Le feu est presque éteint. Il est ennuyé qu'elle soit encore là avec toutes ses vieilleries. Il est persuadé que cela va encore lui mettre la tête à l'envers. Il redoute qu'elle soit toute cassée demain. Il la porte jusqu'au lit. Elle dormira habillée, ça l'apprendra pense-t-il. Il se dit qu'il doit parler avec cette Marie. Il ne faut plus qu'elle descende, qu'elle voie la mère. Le passé est le passé, juste bon à être rangé dans l'armoire, un point c'est tout !

Depuis qu'il est petit, il ne se l'explique pas mais quelque chose l'ennuie dans cette ferme là-haut. Il ne le sent pas ce visage froid comme la pierre qui semble le regarder quand il passe dans le champ. C'est celui d'une sorcière, du malheur. Et cette nouvelle Marie... Rien de bon tout ça ! Il se couche tout en ruminant et sombre dans un sommeil sans rêve.

— 6 —

## La lettre

— Marie ? Mais, où es-tu ? J'essaie de t'appeler depuis des semaines. Je m'inquiète !

— Maman... Cool ! Je vais bien ! J'ai changé de numéro. J'ai pris une carte française !

— Française ? mais où es-tu ? Marie ne peut plus reculer, il faut qu'elle lui avoue.

— Tu ne devineras jamais... Je suis dans le Périgord dans un petit village. Et ... Tu es bien assise, je viens d'acheter une maison.

Dans une grande respiration elle pense « Ça s'est fait ».

— Mais tu es devenue folle ma parole ! Tu ne nous en as pas parlé ! C'est une plaisanterie... Mais enfin et ton appartement, ici ? Et dans le Périgord ? Mais ?

— Oui ! Bien ! Calme-toi déjà. Respire ... Voilà, je partais pour Biarritz. J'ai fait étape dans un petit village du Périgord. J'ai vu sur le panneau qu'il était jumelé avec un village alsacien. Ça m'a fait penser à Mamy, alors je m'y suis arrêtée... j'y ai dormi, me suis promenée et je me suis prise au jeu. J'ai visité une maison à vendre pour m'amuser et je suis tombée en amour pour cette petite ferme. Et, il y a même des Alsaciens qui y ont été hébergés pendant la guerre. Tu y crois ça ?

Un grand silence à l'autre bout du fil.

— Maman ?

— Allo ? qui est à l'appareil ?

— Jacques ? C'est moi, Marie, maman est partie ? Elle est fâchée, c'est cela ?

— Euh, non pas vraiment. Je ne sais pas ce qu'elle a mais ... Elle l'air bouleversée. Elle pleure. Tout va bien pour toi ? Il t'est arrivé quelque chose ?

— Non ! Oui, je vais bien ! Mais pourquoi pleure-t-elle ? J'ai gardé mon appartement... Je vais revenir ! C'est toujours la même chose avec elle ! Elle dramatise tout !

— Ecoute je ne comprends rien à ce que tu me racontes ! Je vais m'occuper d'elle. Et si tu vas bien. Je te rappelle plus tard.

Dans la maison, un grand silence si ce n'est les sanglots de la femme effondrée dans les bras de son compagnon qui ne comprend rien à ce qui lui arrive.

— Mais parle-moi ? que t'arrive-t-il ?

— C'est Marie. Elle a acheté une maison, toute seule... et dans le Périgord, répond-elle entre deux sanglots.

Jacques essaie de la rassurer, lui dit que leur fille a les pieds sur terre. Il se hasarde à plaisanter sur leurs prochaines vacances à l'œil dans un si beau coin de France. Rien ne calme la maman de Marie. Elle se lève et va chercher un livre duquel elle extrait une feuille manuscrite. Elle lui tend la lettre un peu jaunie tout en reniflant.

*Ma chère Suzanne,*

*Maintenant que ton père est mort, il m'a fait promettre de te dire la vérité. Je te l'écris tant je redoute ta réaction. Tu es devenue une belle femme, tu es mère aussi à présent, j'espère que tu pourras*

*me comprendre et me pardonner. Je te dois la vérité avant d'aller rejoindre mon Lucien.*

*Durant la guerre, nous avons été évacués en train vers Périgueux, dans le Périgord. Nous avons été recueillis chez une brave femme dont le mari avait été déporté en Allemagne. Ton père ne pouvait plus être mobilisé avec sa jambe broyée dans l'accident de tracteur. Il savait encore travailler malgré tout. Nous avons aidé Marie dans sa ferme tant que nous pouvions en contrepartie du logement et de la nourriture. Le paysan voisin venait aussi nous donner un coup de main pour les travaux plus lourds. Puis un jour Marie, la courageuse, s'est effondrée dans mes bras au lavoir. En remontant le linge, elle m'a avoué être enceinte. Mystère de Marie... sans homme à la maison et ce n'était pas mon Louis, bien que je l'aie soupçonné, Dieu me pardonne. Elle n'a jamais dit qui était le père, je n'ai rien demandé non plus. Elle espérait qu'avec les travaux de la ferme, il partirait ce bébé mais il était bien accroché. J'en ai parlé avec ton père. Elle nous a fait promettre les « grands Dieux » de garder le secret. Elle était perdue. Elle ne pouvait pas garder l'enfant, sans homme ce n'était pas possible. Elle serait reniée par le village. Ton père et moi n'arrivions pas à avoir d'enfant, sans doute les suites de l'écrasement de la jambe de ton père. Nous n'avons jamais vraiment su. Alors, nous avons fait ce qu'il fallait faire. Nous avons proposé de faire comme si c'était moi qui attendait le bébé. Elle s'est*

débrouillée pour cacher son ventre sous de larges robes. Faut dire qu'elle n'était pas bien grosse. En ce temps-là, ça ne se faisait pas une femme enceinte avec un homme parti à la guerre. Personne n'en a rien su. Le bébé est né. C'était une belle petite fille aux yeux verts. Toi ma belle Suzanne. Je sais, c'est horrible toute cette histoire mais à la fois, c'est une grande histoire d'amour et d'amitié. Nous t'avons élevée tous les trois pendant toute cette maudite guerre. Puis, nous avons dû repartir dans notre pays. Le cœur brisé, nous devions continuer notre histoire. C'est ce qu'elle voulait et ce que nous espérions tout en redoutant qu'elle change d'avis. Nous l'avons donc laissée et nous t'avons emmenée chez nous. Nous t'avons aimée de tout notre cœur, nous t'avons offert tout ce qu'il fallait pour grandir et beaucoup d'amour, pour tes études aussi. De loin en loin, nous lui avons donné de tes nouvelles. Elle voulait tout connaître de toi mais nous avons promis de garder le secret. Nous ne sommes jamais retournés dans le Périgord malgré les échanges organisés dans le cadre du jumelage. Juste une fois, les fermiers d'à côté sont venus. Ils étaient tout contents de nous revoir, de te revoir. Tu ne les as pas reconnus. Ta vraie maman est décédée maintenant. Ton père aussi. C'est maintenant mon tour de partir mais je pars le cœur plus léger. Je te devais la vérité. J'espère ton pardon, ma fille aimée.

Maman.

Assis sur le bras du fauteuil, il la regarde les feuillets en main. Il ne dit rien. Il lui tend les bras et elle vient se blottir au creux de son épaule en sanglotant. Il lui caresse tendrement les cheveux.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Elle hausse les épaules.

— Tu te rends compte...Elle... là-bas...je n'en ai jamais parlé. Je ne comprends pas ! Comment est-ce possible ?

Perdu dans ses pensées et à court d'arguments pour la consoler, il a soudain une idée.

— Veux-tu que je prépare le camping-car et nous irions la rejoindre ?

— 7—

## La Grange

Ce coup de téléphone avec ma mère m'a exaspérée. C'est toujours la même chose avec elle. Quand acceptera-elle que je ne sois plus une enfant ? Il faut que je m'occupe pour retrouver mon calme.

Dans la grange, il y a une armoire qui m'intrigue depuis que j'ai acheté cette maison. Une clé du trousseau de l'entrée doit certainement en ouvrir la porte. Que recèle-t-elle ? Mystère et boule de gomme ! C'est un bon jour pour percer le secret de la grange.

La porte s'ouvre sur quelques bocaliers dans lesquels nagent carottes, cerises et mirabelles. Plus haut, je trouve deux paires de draps de lin amidonnés, brodés aux initiales entrelacés M. et A. Ils sont soigneusement enveloppés dans du papier brun. Tout en haut, je dénicher un petit coffre. Que peut-il bien contenir ? Des Louis d'or ? Je l'ouvre et une musique langoureuse, un tango me semble-t-il, s'en échappe. A l'intérieur, de vieilles lettres jaunies et des photos sont liées par un ruban rose. Une première photo représente une petite fille aux yeux clairs jouant avec une trottinette, une autre représentant une jeune communiant les mains jointes, une photo enneigée d'une jeune fille chaudement vêtue devant une cathédrale... On dirait celle de Strasbourg... Tiens !

Il y a encore une photo d'un jeune couple le jour de leur mariage... Une maman qui serre un bébé dans ses bras.

Mais...Je connais cette photo !

— 8 —

## Les ruines

Au loin, les bois déroulaient leur indomptable chevelure rousse de fougueuse écossaise. Ainsi étendu sur le bleu profond d'un ciel joufflu, ils semblaient agacés par les assauts ébouriffés du vent

d'ouest. Au milieu, le chemin détrempe déroulait son cordon sableux entre les pins. Je devais traverser le pré grisé par les restes de brume solitaire où s'éparpillaient quelques chênes truffiers. Il restait à trouver un départ de trace de chevreuil creusée parmi les genévriers et les broussailles à l'orée de la pente boisée. Je savais qu'elle me conduirait jusqu'à la petite source nichée au creux de la roche. Dans le silence du vallon au bord de l'éveil, son murmure lointain guidait mon oreille. La terre exhalait une puissante odeur d'humus qui s'accordait à celle de l'écorce des chênes. C'est ici que j'ai retrouvé le parfum de l'air que l'on respire. Elle était là, joyeuse et insouciante, enivrée des dernières pluies qui l'avaient bouffie. Les notes claires des gouttelettes surnageaient les brouillons gargouillis de la nappe d'eau. Elle instillait de l'insouciance dans le froid sous-bois. Un collier d'empreintes garnissait sa gorge avenante et boueuse. Après cette halte, la descente du vallon se poursuivait entre les troncs noirs, les fougères roussies et les ronciers sauvages. Je me laissais aller au gré de l'envie sans jamais passer deux fois par le même endroit. C'est ainsi qu'un soir, mes pas crottés m'ont conduite au pied de la ruine fantomatique. Des pans de pierres envahis çà et là de mousse et de lierres filaient vers la lumière rougeoyante tels des futaies avides. Leur agencement créait l'intuition d'une ancienne tour. Plus loin, l'esquisse d'un pourtour dessinait l'illusion d'un bâtiment imposant. Avant, un petit château ou une grosse bâtisse devait se tenir

fièrement à mi-coteau. Intriguée et fascinée par ces pierres ocres d'un temps passé, j'y avais posé les mains. Croyez-moi ou pas, j'y sentais battre les histoires : celles tonitruantes des assauts et du sang, celles vibrantes des amours passionnés, celles émouvantes des retrouvailles, celles frissonnantes des naissances, celles chantantes des ripailles. Un restant de muraille laissait imaginer une cour ceinturée. Les sabots des chevaux pouvaient encore y résonner. C'est là, assise sur une pierre et dans le silence que je pouvais laisser vagabonder mon imagination dans des fantasques épopées d'un autre âge et y laisser glisser mon crayon.

\* \* \* \*

Je n'aime pas du tout ça ! Il y a encore des traces de passage, l'herbe est écrasée. Il faut que je tire ça au clair. Il y en a un qui vient surveiller mes pieds et ça ne me plaît pas bien du tout.

Voilà presque une heure que j'attends assis derrière un tas de ces satanés cailloux quand je vois ce filou enjamber la clôture. La colère me monte mais je vais le laisser avancer et l'espionner avant de l'alpaguer.

Tout en me redressant, de ma plus grosse voix, je l'interpelle :

— Qu'est-ce que vous foutez là ? C'est une propriété privée ici.

Je le vois qui sursaute et puis rentre les épaules. Je l'ai surpris le gredin ; il accuse le coup.

— Vous m'avez fait peur, j'ai le cœur qui bat à tout rompre !

Une bonne femme en plus !

— J'espère bien, non mais alors ! C'est un comble cela ! Que faites-vous chez moi ?

— Je... Je suis désolée. Je ne fais que passer en fait.

— Oui mais vous passez chez moi et au cas où vous ne l'auriez pas vu, c'est une truffière ici et il y a des panneaux de propriété privée partout.

C'est une femme assez sportive d'une cinquantaine d'années. Un bonnet retient comme il peut ses longs cheveux roux, de très beaux yeux verts. Et elle n'a pas l'air du tout de mesurer le problème dans lequel elle a mis les pieds. Elle porte un grand carton sous le bras.

— Oui, encore une fois désolée mais je n'en veux pas à vos truffes. Soyez rassuré ! Je ne fais que passer !

— Mais vous n'avez pas à passer par là, c'est chez moi.

— Je vais aux ruines... Je dessine... Regardez !

Elle ouvre son carton et me montre des esquisses du vieux château d'en bas. C'est que c'est joli ce qu'elle fait... mais elle n'a rien à faire là !

— Vous ne devriez pas aller traîner là. C'est mauvais, le sang a coulé là-bas !

— Ah bon ?

— Des vieilles histoires de la guerre...

— Vous devriez me raconter ça. Je suis nouvelle ici et je ne connais rien de l'histoire...

— C'était une cache de la résistance. Ça a bardé ici pendant la guerre. Mon père et ses frères en étaient...Mais ce sont des vieilles histoires tout ça...Vous devriez faire attention, vous savez qu'il y a un puits. Si vous y tombez, vous pourriez bien vous y fracasser la tête et finir sans que personne ne vous y retrouve. Les rochers, les trous, ça ne pardonne pas ici. Vous finiriez comme ce vieux Pierre.

— Ah bon ? Pierre ? Celui de Jeanne et d'Emile ?

— Ben oui ! Vous les connaissez ?

— Oui, je suis leur nouvelle voisine, j'ai acheté la petite ferme à côté, celle de Marie.

Stupéfait par cette nouvelle inattendue, Jean-Jean se dit qu'il ne manquait plus que ça ! Il se mit à soliloquer la tête enfouie sur un pied truffier :

— C'est la fille de l'Alsacienne... enfin... de la ferme à la Marie quoi !

Le cousin Emile lui a parlé d'elle. Foutu sort ! Encore bien qu'elle lui laisse pâturer les vaches !

— Ce n'est pas tout ça, il faut que je me remette au travail. Et vous faites demi-tour ! N'allez pas traîner là, ça ne vous rapportera rien... Vous avez assez dessiné de vieilles pierres ! Ça rend triste tout ça ! Regardez autour de vous, gribouillez des arbres, des vaches ... et ne passez plus dans ma truffière. La bonne journée !

Elle fait demi-tour et n'a pas l'air heureuse, je m'en fous ! Il ne faut pas qu'elle traîne là-bas.

Marie tourne les talons et râle intérieurement. Quel bougon celui-là !

\* \* \* \*

De retour à la maison, mes parents sont enfin éveillés et une bonne odeur de café et de crêpes m'attend.

— Tu t'es levée de bonne heure ?

— Oui, je voulais vous laisser récupérer du voyage. J'adore me promener et dessiner le matin.

Mon père s'empare du carton et découvre les croquis qu'il montre à ma mère.

— Mais c'est très beau ce que tu fais. Tu devrais nous montrer cet endroit, c'est très joli.

— Je ne pense pas que cela soit possible ! Je viens de me faire alpagner par le propriétaire. Et en plus, il paraît que c'est un endroit qui porte malheur ! Il faudra que j'en parle avec Emile. Son père y serait

mort. C'est bien bizarre pour quelqu'un qui fut actif dans la résistance et qui a survécu à la guerre, de finir accidentellement dans ce puits ou dans un trou, je n'ai pas bien compris.

— Ah ma fille ! Le Périgord noir et ses bois mystérieux !

Mon père ne croit pas si bien dire même s'il plaisante et ça ne fait pas rire du tout ma mère.

— 9 —

## Le secret

Cette nuit, sa mère a divagué. Ses cauchemars étaient peuplés de cris. Ce matin, elle est prostrée, la tête ailleurs. Jean-Jean est passé à la maison hier soir, après son tour à la truffière. Ça l'a remué, la mère, ce qu'il a raconté. La scribouillarde traîne autour des ruines. Elle s'est mise dans tous ses états. Emile n'a jamais compris pourquoi sa mère a donné la truffière et le bois de la ruine à son propre frère après la mort de son père. C'est vrai qu'il a mauvaise réputation l'endroit. Paraît qu'il s'y serait passé de drôles de choses pendant la guerre. C'est Jean-Jean, son fils, qui s'en occupe maintenant. C'est un coteau empli de cailloux et de broussailles mais bon pour la truffe et la chasse, il aurait pu en faire son affaire aussi.

— On va manger la mère ? Faut pas rester ainsi ! Tu n'as pas bougé depuis le matin

— Non ! Je vais retourner me coucher. J'ai mal dormi.

Elle se lève et trotte jusqu'à la porte de sa chambre. Elle est encore plus courbée qu'à l'habitude, plus tassée encore, plus fragile.

Il avale son bol de soupe, mais il a l'air tracassé. Pourtant, il part. il a promis à Jean-Jean d'aller lui porter de nouveaux piquets pour sa clôture.

Son travail fini, sans trop savoir pourquoi, il décide de descendre le vallon, jusqu'au château. Il la sent cette atmosphère particulière. Cette impression de mettre ses pas dans ceux de ces hommes qui ont défendu corps et âmes leur pays. Plus bas, il s'assied sur ce qui a dû être la margelle du puits et se laisse aller à imaginer ces hommes qui se cachaient. Ses yeux s'arrêtent sur une des pierres recouverte de mousse où semblent gravés des noms. Curieux, il gratte... Un P apparaît puis on semble s'être acharné sur le reste du mot... M...A...R... Non ! Ce n'est pas possible ! Pierre et Marie ?

\* \* \* \*

Je suis partie seule jusqu'à la ferme de Jeanne. Je veux qu'elle me raconte. Elle est assise à sa table. Elle lève la tête et m'invite à m'asseoir :

— Madame Jeanne, j'aimerais que vous me parliez de la vie de mes parents, ici, pendant la guerre. Vous voulez bien ?

Je lui prends la main. Elle soupire.

— Ah Suzanne ! C'est une sale période mais on a quand même été heureux. On avait de quoi manger avec la ferme. On a eu de la chance même si la vie était dure et difficile. Les hommes ont été mobilisés. On s'est serré les coudes. Mon Pierre y a échappé. Auguste est parti. Marie s'est trouvée seule. Et puis les Alsaciens sont venus se réfugier. C'est là que ton père et ta mère sont arrivés.

— Oui, maman m'a expliqué combien vous avez été accueillants avec eux. Comment ils ont survécu à ces évacuations massives.

— Ce n'était pas facile pour eux d'être déracinés, ni pour nous à qui on imposait de les accueillir. La Marie, ça lui a sauvé la ferme. Mon Pierre n'aurait pas pu l'aider plus. Il s'est bien entendu avec ton père. Puis tu es arrivée comme un petit bonheur dans ces années sombres. Nous n'avions pas d'enfant sur le coteau. Marie sans homme et moi, le Bon Dieu n'en voulait pas. Enfin ! Mon Emile est arrivé après. Alors, tu ne te souviens de rien d'ici ?

— Non. J'étais trop petite.

— Elle a tant pleuré la Marie que vous êtes partis. Elles étaient devenues comme deux sœurs avec ta mère. Et puis toi, tu penses. Elle t'a aimée de loin. Ta mère envoyait des photos de toi, des lettres, des longues lettres. Elle venait me montrer les photos de sa Suzanne qu'elle disait.

Elle se perd dans ses pensées.... Une larme coule doucement sur ma joue. Elle ne sait pas ! Je caresse doucement sa main

— Parlez-moi d'elle, de Marie ?

— Ah Marie... Belle comme le jour quand elle était jeune. Plus que moi ... Nous étions amies. Nous avons tout fait ensemble. On s'est mariées la même année. Nous n'avons pas eu les mêmes vies. Mon Pierre avait une plus grosse ferme, plus de terre. Elle a dû travailler plus. Elle a été veuve plus tôt et est restée sans enfant... Elle soupire. Elle aimait Emile aussi, surtout quand on a retrouvé mon Pierre avec la tête fracassée. On s'est aidées comme on pouvait. Et puis, c'est mon Emile qui l'a trouvée quand elle est morte. Elle était dans son jardin à gratter la terre quand la faucheuse l'a prise. Ça m'a fait un coup. On s'est occupé de tout pour l'enterrement. Elle avait quelques sous de côté, on a mis le reste. Sans famille que voulez-vous. Elle est à côté de mon Pierre au cimetière.

Je suis bouleversée. Je voudrais lui dire que Marie est ma mère en vrai mais quelque chose me retient. Pourquoi a-t-elle caché le secret de sa grossesse à sa meilleure amie ?

— Merci Jeanne, ça m'a fait plaisir de parler avec vous. Merci. Maman ne parlait pas beaucoup de ces années ici. J'avais besoin de savoir.

Elle reprend ma main et la serre très fort.

— On a tous besoin de savoir mais parfois le secret aide à vivre, à survivre. C'est mieux !

Son regard est profond. Elle lâche ma main. Je me lève et en passant derrière elle, je lui serre les épaules.

— Merci encore Jeanne, pour tout. Elle opine de la tête, se cache. Je vois que des larmes coulent de ses yeux. Elle sait, j'en suis certaine. Quel courage il lui a fallu.

## Epilogue

Le temps a passé. Il y a maintenant trois visages dans les pierres de la maison. Mes parents sont repartis dans leur histoire. Maman est apaisée, je crois. Je vis toujours dans ma petite ferme sur le coteau où les arcanes du hasard m'ont conduite. Gilbert a élu domicile chez moi depuis le décès de Jeanne.

Je prépare une exposition de peinture sur la résistance avec le Centre Culturel. Le château en ruine y tient une place de choix. Emile, mon oncle, a remis la ferme à des jeunes qui se lancent dans l'agriculture biologique. Il voulait voyager, découvrir le monde. Quant à Jean-Jean, il continue d'entretenir sa truffière et le secret de son père qui a vengé l'honneur de sa sœur.

## LE CLAOUX

Bernard Lefebvre



## La maison du danseur

.....

Dans le fin brouillard du matin qui couvre les coteaux d'Armagnac et que la chaleur ne va pas tarder à dissiper je quitte le Claoux. C'est là qu'avec un couple d'amis nous avons décidé de nous installer pour avoir notre havre à la campagne et travailler à distance en restant proches de nos entreprises toulousaines respectives. Prudents, nous avons d'abord opté pour une location.

Le nom de Claoux signifie en patois le Clos et on imagine facilement les limites de l'ancienne propriété la route d'Auch, celle d'Eauze, le bas d'une colline et le ruisseau bordé de joncs. C'est une vaste bâtisse d'un seul niveau excepté une petite tour carrée à l'extrémité du bâtiment qui doit servir de grenier et qui est fermée ; les pierres sont apparentes, le toit en tuiles de terre cuite ; les pièces sont spacieuses, un peu sombres, propices pour passer des étés frais et des hivers calfeutrés ; le séjour et le salon sont immenses, de vraies salles de bal ! D'ici tout le Béarn est accessible ainsi que le Pays Basque et les Hautes Pyrénées, un large programme de découvertes pour ceux que cela tente.

A la remise des clés, les propriétaires, deux hommes, nous ont expliqué que la maison a été longtemps

occupée par leur mère qui y vivait seule ; à son décès, peu disposés à vendre ce bien de famille, ils ont décidé de le louer et nous sommes leurs premiers locataires. Probablement pressés de lancer leur opération ils ont conservé le mobilier existant, la décoration aussi selon toute vraisemblance ; pour nous qu'il s'agisse de photos d'une famille que nous ne connaissons pas, de linge de maison en gros drap parfumé à la lavande ou de petits objets d'ornement, nous avons l'impression de deviner l'ancienne propriétaire au travers de tout ce qui faisait son monde quotidien.

C'est samedi et c'est mon tour d'aller au village pour faire quelques courses, en particulier acheter les croissants du petit déjeuner, du pain frais auxquels j'ajoute mon indispensable journal, en l'occurrence Sud Ouest. Je me suis levé tôt ; j'aime ces moments où j'entends la maisonnée qui dort alors que le jour est déjà là. Pour éviter de parcourir toute la maison jusqu'à la lourde porte d'entrée je sors par la petite porte sur le côté qui donne sur la grange que je traverse. Pendant ce petit kilomètre qui m'amène jusqu'au village, je repense à ce que j'ai vu dans la grange ; c'est là que la famille a regroupé, en désordre, les affaires personnelles de la vieille dame ; elles auraient dû être évacuées quelques jours après notre installation mais personne ne s'est manifesté pour le faire.

Un peu gêné tout de même je n'ai pas pu résister et, sans tout mettre sens dessus dessous, j'ai regardé ce

qui dépassait de ce fatras entassé dans trois malles ; rien de véritablement personnel, des documents administratifs ; elle s'appelait Marie Larrouy ; je ne sais même pas de quoi elle vivait ; je n'ai vu aucun document parlant de son mari. Et rien, me dis-je, qui ait un lien avec les photos du salon sur lesquelles, dès notre installation, j'ai reconnu la Giralda de Séville, un groupe dansant la Sévillana dont je me suis dit que les attitudes contrastées pouvaient représenter autant une approche amoureuse qu'un véritable affrontement.

Au village comme d'habitude je suis chaleureusement accueilli par le boulanger ; il me trouve matinal ; en quelques semaines j'ai pris l'habitude d'échanger quelques mots ; aujourd'hui je lui décris le plaisir qu'il y a pour un ancien citadin comme moi à cheminer depuis le Claoux ; il me répond : « ah c'est vous qui louez la maison du danseur ! »

## — II —

### La Bailaora

Gilles dort encore ; j'ai entendu Louis partir par la petite porte dérobée pour aller acheter le pain et les viennoiseries du petit déjeuner. J'écoute le silence. Et mes pensées. J'ai bien vu que Louis avait examiné longuement la photo du salon. Je doute qu'il soit connaisseur en danses sévillanes ou en flamenco mais il aime connaître l'histoire des gens

et il a dû être attiré par l'attitude du couple qui dansait ; l'homme et la femme donnent l'impression de se défier, se défier dans leur amour peut-être ; et c'est vrai que cette photo, pleine d'élan, est dérangement. Le décor autour des danseurs m'interpelle aussi; j'ai l'impression d'être déjà allée dans cette salle mais on en voit trop peu pour que je l'identifie.

Je n'ai pas dit à Louis que lors de notre première visite du Claoux, effectuée sans lui, on nous avait ouvert la porte de la tour carrée ; en fait de grenier il s'agit d'une belle pièce étonnamment moderne, claire, visiblement maintenue en excellent état ; et, qu'avant que la porte ne soit refermée à double tour, j'avais eu le temps d'apercevoir des costumes de danse ; les quelques mois que j'ai passés à Séville m'ont appris à reconnaître les costumes de danse andalous ; là j'ai eu l'impression que, accrochés sur des cintres à de grands porte-manteaux et protégés par des housses transparentes, il y avait des habits pour toute une troupe. J'ai remarqué aussi qu'entre cette première visite et le jour de notre installation une photo avait disparu du couloir qui mène à la tour ; toujours une photo de danse ; mais sur celle-là la bailaora (danseuse) était en pantalon, son chignon très aplati cachait l'habituelle chevelure de traîne des bailaoras. Sa longue silhouette, un peu androgyne, faisait écho à celle du bailaor (danseur). J'aurais bien aimé vérifier s'il s'agissait de la même danseuse que sur la photo du salon.

Au petit déjeuner Louis raconte que le boulanger lui a dit que nous habitions la « maison du danseur » ; ce qui nous surprend et nous amuse c'est le masculin, nous avons plutôt l'impression d'être dans la maison de la danseuse. Nous avons tous, plus ou moins, regardé le contenu des malles dans la grange, tous sauf Claire, la compagne de Louis, que visiblement n'intéressent ni l'histoire de la maison, ni la danse, ni l'Andalousie. Gilles a vu des livres d'enseignement d'espagnol dans une malle.

La journée passe ; Claire est en télétravail forcené à l'ordinateur ; et, nous les trois autres, sommes occupés au jardin, à du bricolage, à un peu de cuisine pour le lendemain dimanche.

Le soir, alors que nous sommes à table, quelqu'un frappe à la porte. Je vais ouvrir ; un homme mince, grand, de belle prestance me regarde ; il doit avoir la soixantaine ; j'ai le temps de me dire que c'est un bel homme ; et vu l'ambiance andalouse de notre maison on pourrait dire un bel hidalgo ; apparemment un peu surpris, il jette un coup d'œil à l'intérieur, se retourne vers moi et me demande « No està Paco ? ». (Paco n'est pas là ?)

Je me tourne vers les autres assis à la table : qui est Paco ?

## La Halle aux Grains

Quand Carine ouvre la porte et que j'entends la question en espagnol je me dis que nous ne sortirons pas de cette histoire. Cet homme aurait pu être un voisin, venir nous dire bonjour, nous proposer ses services ou tout simplement avoir quelque chose à nous demander. Mais non ! Avec les quelques mots qu'il prononce le mystère s'épaissit autour de la vie de l'ancienne propriétaire et de ce qu'on peut appeler maintenant ses relations espagnoles.

Cette histoire qui a l'air de passionner Carine et Louis m'intéresse peu, sauf que... la salle où la photo des danseurs a été prise je la connais ; je suis la plus toulousaine de nous tous et, sans hésitation, je sais qu'il s'agit de la Halle aux Grains de Toulouse. La Halle aux Grains est dédiée à la présentation de spectacles, opéras, concerts, pièces de théâtre. La scène principale où se produisent les acteurs, chanteurs ou danseurs est au centre ; les piliers sont apparents entre les gradins. C'est à ces détails que j'ai reconnu la salle sur la photo accrochée dans le salon.

Je ne me souviens pas d'avoir entendu dire qu'une troupe sévillane s'y soit produite un jour ; néanmoins c'est tout à fait possible, surtout si c'est assez ancien. Cependant la présence des costumes soigneusement conservés dans la tour et même l'arrivée de ce visiteur ce soir peuvent laisser penser

que la troupe existe encore, avec de nouveaux danseurs vraisemblablement. En tout cas je suis sûre de n'avoir jamais assisté à un spectacle pareil.

Je me dis aussi que pour avoir été produite dans une telle salle la troupe dont la propriétaire faisait sûrement partie doit être une compagnie célèbre. Je me renseignerai.

Jusque-là je me suis tue, pour une bonne raison. Cela n'aurait rien de surprenant que je connaisse cette salle pour y être allée dans le passé... mais j'ai accepté de quitter Toulouse pour m'installer ici à la demande de Louis ; comme je ne suis pas sûre de mes sentiments vis-à-vis de lui, j'ai fait en sorte de conserver des raisons d'avoir à travailler en présentiel à Toulouse et j'y retourne régulièrement, j'y retournerai d'ailleurs lundi, et j'en profite pour aller au spectacle à la Halle aux Grains ou au Capitole et j'y retrouve d'anciens amis. Alors j'évite de parler des spectacles toulousains, actuels ou passés.

Il y a quand même quelque chose qui me surprend ; Carine a, comme nous tous, signé le contrat de bail ; elle a séjourné quelque mois en Espagne plutôt récemment, elle parle couramment espagnol ; comment est-ce possible qu'elle n'ait pas deviné qui est Paco ? Moi j'ai compris qui c'est.

## Leur plus belle représentation

« Mon père s'appelle Antonio, il est né à Séville ; il a été premier danseur puis chorégraphe et maître de ballet de l'opéra de Madrid ; c'est au Ballet Nacional de España dont il avait la direction qu'il a rencontré son compagnon. Il a alors créé avec lui sa compagnie de danses sévillanes. Il était le chorégraphe et le bailaor de sa troupe ; il leur a fallu trouver une bailaora ; à l'époque une danseuse commençait à être connue à Séville ; sur scène elle s'appelait Maria Lorca ; française par son père elle a eu l'idée d'entraîner la compagnie à se produire dans le sud-ouest de la France.

C'est ainsi que la compagnie a acquis la maison où vous êtes ; elle leur servait, au début, de lieu pour répéter les spectacles et entreposer le matériel, costumes et décors.

Au début de leur troisième saison en France le compagnon d'Antonio a été gravement malade ; il est resté hospitalisé plusieurs mois en Espagne et n'a pas pu rejoindre la troupe avant la fin de la tournée. Ma mère, au-delà de son rôle de première danseuse, s'est engagée aux côtés d'Antonio ; elle l'aimait ; après une représentation ils ont passé une nuit ensemble. Le lendemain Antonio a écarté ma mère et l'a ensuite maintenue à distance.

Quelques semaines plus tard elle lui a annoncé qu'elle était enceinte ; Antonio l'a repoussée ; ils se sont disputés ; il leur restait une représentation à Toulouse. Ce soir-là dès le début du spectacle elle l'a provoqué ; au lieu de porter la robe traditionnelle colorée de rouge et de noir, longue jusqu'à la cheville et parée de volants, elle est arrivée sur scène en pantalon, les cheveux aplatis par un chignon, portant une chemise d'homme ajustée et sans col. Toute la soirée son attitude, le moindre de ses gestes était un défi ; jouant sa partition au-delà des règles, elle le séduisait et le repoussait, l'attirait et le rejetait, lui souriait puis l'affrontait ; son regard noir ne lui laissait aucun répit ; elle l'a obligé à aller au sommet de son art, à la limite de ses forces pour résister à la rage qu'elle lui opposait ; ce soir-là, grâce à elle, ils ont produit leur plus belle représentation ; le public ne s'y est pas trompé en lui faisant une longue, très longue ovation à la fin du spectacle ; elle a eu un léger malaise.

Un journal toulousain a titré « Maria Lorca époustouflante d'intensité et de vérité crée l'évènement du printemps à la Halle aux Grains avec sa Sevillana ». Ce fut sa dernière représentation ; elle n'est pas remontée sur scène ; ils ne se sont jamais revus.

Je suis né sept mois plus tard. Ma mère m'a appelé Francesco ».

L'homme qui me raconte son histoire est assis en face de moi. Il a sonné tout à l'heure et j'ai ouvert ; Carine est sortie avec Gilles pour faire des courses, Louis est cloîtré dans sa chambre depuis que je lui ai annoncé que je rentrais à Toulouse. Et nous sommes seuls.

— V —

### Le dernier geste de Maria

Les deux fois où j'ai vu cet homme, quand nous avons loué la maison, je n'ai pas remarqué comme il était beau. Il a dû hériter de la taille, de l'allure et de la silhouette élancée de ses parents, il a un beau port de tête, un visage fin, les pommettes hautes ; son sourire est bienveillant et lumineux. Il est marchand d'art, comme son frère ; si je pouvais je lui ferais acheter pour moi des dizaines d'objets d'art et les lui ferais amener un par un pour que je profite de sa présence un peu chaque jour. Je sais qu'on l'appelle Paco parce que Paco c'est le diminutif de Francesco.

Il me raconte qu'Antonio, en homme d'honneur, a toujours veillé à ce que sa mère et lui ne manquent de rien ; et au bout de quelques années il a fait en sorte que Maria devienne propriétaire de la maison, à condition bien sûr de mettre la tour et la pièce carrée à disposition de la troupe pour y stocker le matériel.

L'homme qui cherchait Paco il y a quelques jours c'est le régisseur de la troupe qui est toujours dirigée par Antonio. Paco avait oublié d'informer Antonio que la maison était louée.

Je me souviens que le régisseur est resté très peu de temps ; il avait des clés et il voulait récupérer du matériel dans la tour mais nous lui avons dit que nous ne pouvions pas le laisser faire sans l'autorisation des propriétaires ; il a compris et n'a pas insisté mais il a eu l'air stupéfait qu'il y ait deux propriétaires, et deux frères en plus. Je le revois « Hermanos ? Que hermanos ? » (Frères, quels frères ?) ; en partant il avait l'air courroucé et je croyais l'avoir entendu dire qu'Antonio n'allait pas être content.

Paco sourit ; il a des yeux étrangement clairs pour quelqu'un dont le père est andalou. Je le lui dis.  
« La famille de mon père est d'origine berbère » m'explique-t-il dans un sourire qui me transperce.

Puis il revient à son histoire.

« Aujourd'hui Antonio ne connaît pas notre situation de famille ; il y a quelques années, plus de cinq ans, la troupe a cessé de venir dans la région, d'abord pour des raisons d'organisation puis à cause de la pandémie ; cependant les costumes et les décors sont restés à la maison.

Comme je vous l'ai dit Maria et Antonio ne se sont pas revus ; ils ont quand même communiqué, se sont

parlé au téléphone mais lorsque Maria a été malade, il y a cinq ans, elle a tenu Antonio en dehors de ses préoccupations et ne l'a pas informé de l'évolution de la famille ».

Je lui fais remarquer que son frère donne l'impression d'avoir presque son âge et qu'il est difficile d'imaginer qu'Antonio n'en ait jamais entendu parler.

« Ce n'est pas ce que vous pensez ; ce n'est pas mon véritable frère ; Maria l'a adopté peu de temps après le début de sa maladie qui a duré plusieurs années ; il était adulte ; c'est une adoption simple mais qui lui donne évidemment des droits sur la maison ».

Je ne peux pas m'empêcher de lui dire que c'est sûrement cela qui risque de fâcher Antonio ; au départ il a probablement acheté la maison avec son argent ou celui de la troupe et il va lui être difficile d'accepter qu'une part de la maison ne soit plus dans sa famille.

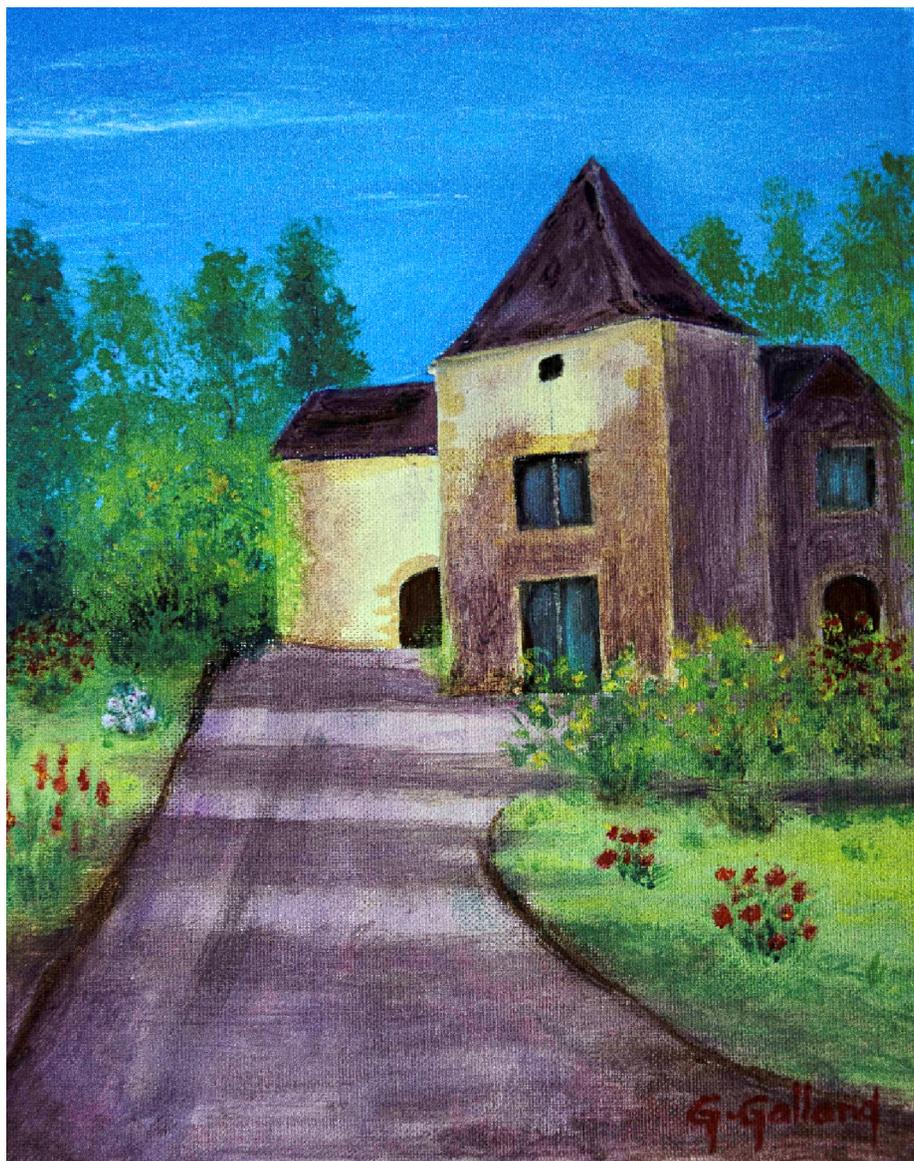
Il me regarde plus gravement avec toujours ce sourire qui me fait fondre mais soudain j'ai peur ; je sens confusément que les mots qu'il va prononcer vont me faire mal.

« Antonio pourrait être fâché mais il ne le sera pas ; je lui ferai comprendre que cette adoption est le dernier geste de Maria, le pardon à l'homme qu'elle aimait ».

Il s'arrête quelques instants puis ajoute dans un souffle « c'est plus que mon frère, c'est mon compagnon ».

# LA MAISON DE JULIETTE

Chantal Galland



## La demeure mystérieuse

Nous voici enfin propriétaires de cette belle demeure. Les enchères ont été mouvementées, trois familles semblaient prêtes à acheter cette maison, mais nous avons réussi à l'obtenir grâce à la vente à la bougie.

« Que penses-tu de cette allée bordée de chênes ? Je crois qu'il va falloir élaguer tout ça. Les buissons et les rosiers ont perdu leur forme d'origine. La maison n'ayant pas été habitée depuis dix ans, le jardin est redevenu sauvage.

— Tu as raison Madeleine, il y aura beaucoup de travail pour redonner le charme à ce jardin, mais c'est ton plaisir de t'occuper des fleurs et des arbustes. Pour les arbres nous demanderons à un élagueur de passer. »

— Pour ma part ce sera plutôt l'intérieur, je pense que je vais avoir beaucoup de réfection à faire, avec ces années où les bâtiments étaient vides de tous habitants et les précédentes où les anciens propriétaires n'avaient pas dû faire de travaux de restauration.

— Mon pauvre Thierry, notre retraite va se retrouver très active avec ces nombreux travaux. Allez, avançons un peu, cette magnifique porte en chêne avec son heurtoir en bronze et son imposte en verre coloré vont être à nettoyer pour conserver leur lustre. C'est déjà une belle approche de la maison. Allez

Thierry, à toi l'honneur d'ouvrir notre nouvelle demeure.

— Madeleine, je crois que le pavage du sol va te plaire, des anciens carreaux de ciment pour le couloir et des moulures sur les murs, de quoi te ravir... Le salon lambrissé avec son parquet à chevrons est magnifique, il faudra juste donner un peu de couleur sur les murs pour le faire ressortir.

— Thierry vient voir la cuisine, elle est ancienne mais le cantou me plaît beaucoup. On raconte que les anciens étaient installés de part et d'autre de la cheminée. Le chef de famille était assis sur archebanc, c'était le coffre que tu vois à côté, il servait à conserver le sel et les soirs d'automne on énoisait en famille.

— J'ai bien envie de conserver la cuisine en l'état et nous pourrons inviter plus tard les voisins pendant les veillées. Demain le mobilier arrive, nous pourrons l'installer avec les meubles qui restent dans la demeure et nous prendrons nos marques dans les prochaines semaines. »

Quelques semaines passent...Les travaux au jardin occupent bien Madeleine, Thierry de son côté n'a pas chômé, mais les travaux avancent doucement, le travail étant délicat.

— Je voulais te dire Thierry ce que je ressens depuis quelques temps lorsque je rentre dans la cuisine, j'ai l'impression que quelqu'un m'attend assis dans le cantou. Je me demande si je ne suis pas devenue sujette aux hallucinations.

— Ah, et bien ça me rassure ! Moi lorsque je vais dans le bureau, qui a d'ailleurs meilleure allure maintenant que j'ai fini de poncer et de huiler le parquet, je ressens une impression bizarre lorsque je me retrouve devant le bureau à cylindres.

— Que crois-tu qu'il se passe ? Je trouve bien étrange toutes ces sensations et ces coïncidences.

— Te souviens-tu qui habitait dans cette maison ?

— Je dois aller chez le menuisier pour les poutres, le père François qui tenait l'atelier à dû connaître les occupants.

— De mon côté je vais aller fouiller dans le grenier. »

## — II —

### Juliette

Thierry de retour :

— Madeleine, j'ai appris de François le menuisier quelques informations sur les précédents propriétaires. Il les a bien connus même s'il ne les fréquentait pas, seulement lorsque ceux-ci avaient besoin de ses services. C'était une famille de notables, depuis trois générations c'était surtout le notariat qui dirigeait leur vie dans la région. Les épouses étant des femmes au foyer. Toutes les générations successives ont vécu dans cette maison.

Adrien et Germaine ont fait construire cette maison et ont eu comme descendance un fils qui se prénommaient Jean. Ce fils a épousé Amélie et ils ont eu ensemble une fille Emilie qui a épousé Joseph le clerc de notaire. Au décès de Jean, l'étude lui est revenue de plein droit.

Emilie et Joseph ont eu sur le tard une fille qu'ils prénommèrent Juliette, fille unique de ce couple vieillissant. Toute son enfance, Juliette a été une petite fille solitaire. Elle jouait seule dans le parc de la propriété. Elle n'avait pas le droit d'inviter de petits camarades. D'après ses parents on ne mélangeait pas les serviettes et les torchons, les torchons étant les enfants du village. C'est dire l'ambiance morose qui régnait entre les murs de cette belle demeure.

Juliette était une bonne élève, très appliquée, elle allait à l'école du village et était très attentionnée avec ses petites camarades. Elle réussit tous ses examens haut la main et continua ses études de langue. Elle avait décidé de devenir professeur d'espagnol. Après ses derniers examens, elle est partie se perfectionner en Espagne et ne revenait que pour les vacances d'été. Seulement, la dernière année elle est revenue avec un bébé dans les bras. Emilie et Jean, les parents, n'ont pas été fiers de leur fille mais ils l'ont recueillie avec leur petite fille.

D'après les dires de François, on a souvent vu Juliette aller en ville vêtue d'une robe à pois rouges et noirs, et lorsqu'elle se croyait seule, on la voyait esquisser quelques pas de danse, sa robe virevoltant autour de ses jambes. Sa petite fille Sophie était

gardée à la maison par sa grand-mère. Elle non plus, n'a pas eu une vie très gaie. La rigidité dans cette famille était coutumière. Les grands parents avaient vieilli et pour une enfant solitaire la vie manquait de piquant.

Juliette est devenue professeur d'espagnol et a enseigné au collège du village. Jean est décédé et sa femme Emilie l'a suivi peu de temps après. Juliette est restée encore quelques temps dans la maison avec sa fille, mais un beau matin, on a vu que tous les volets de la grande demeure étaient tous fermés. Elles étaient parties, toutes les deux, on ne sait pas où. On ne sait pas ce qu'elles sont devenues et si on les reverra un jour... Voilà Madeleine ce que m'a appris François.

— Mais où sont-elles parties Thierry ? Vers quel avenir ?...

### — III —

## Le Grenier

— Et bien Thierry, pendant ta visite chez le menuisier, je suis allée regarder dans les autres chambres inoccupées à ce jour pour essayer de trouver des indices. Pour le moment je n'ai rien trouvé, alors je suis montée au grenier, mais je vais te raconter toutes mes trouvailles qui ont un lien avec tes informations.

Il reste quelques meubles, qui une fois dépoussiérés et cirés iront très bien dans la grande salle à manger. J'ai déniché également à l'intérieur d'une très vieille armoire tellement immense que l'on pourrait tenir debout un tas de flacons. Des fioles rangées par ordre alphabétique allant de l'arsenic à la valériane. J'en connais quelques-unes comme la lavandula officinalis qui soigne les problèmes de nervosité, digestifs et articulaires. La salvia sclarea qui soigne également les troubles digestifs et les bouffées de chaleur. Mais il y en a une étiquetée racine de tamier et là, je ne sais absolument pas ce que c'est. Je ferai des recherches pour savoir ce que cela soigne. Je pense que les femmes de cette maison se soignaient par elles mêmes. Elles connaissaient les plantes et devaient préparer leurs remèdes sans l'aide du médecin. Elles étaient vraiment isolées de tous.

Il y a aussi des malles en osier dans lesquelles j'ai trouvé des jouets d'enfant. Peut-être ceux de Juliette ou de Sophie. Des vieilles poupées et des dînettes en porcelaine, tout ceci enveloppé dans du papier de soie. Par contre dans une malle en bois sombre, j'ai découvert une jolie robe à pois rouges et noirs avec un jupon incorporé pour le gonflant. Certainement la robe que Juliette aimait tant et avec laquelle elle esquissait quelques pas de danse... Plusieurs boléros et châles également protégés par du papier de soie.

En fouillant au fond de la malle, j'ai déniché une pile de cahiers d'écolier et parmi eux un cadre photo d'un groupe de musiciens qui me semblent Andalous ou du moins Espagnols d'après leurs vêtements et leurs

banjos. Peut-être un souvenir de Juliette du temps où elle faisait ses études en Espagne.

J'ai descendu les cahiers et j'ai commencé leur lecture. Ils sont datés donc je me suis aperçue que les écrits dataient de l'adolescence de Juliette. Je crois qu'en les lisant, nous allons apprendre la vie et les secrets de cette famille qui vivait ici avant nous.

— Tu as raison Madeleine, je te prépare un bon feu dans la cheminée du bureau, ce sera plus confortable et tu me raconteras les histoires de cette famille.

#### — IV —

### Le journal de Juliette

*25 juin 1990*

J'ai décidé d'écrire pour confier mes pensées à ce cahier. J'aime bien m'installer dans le bureau de mon père lorsqu'il est absent, sinon il ne veut pas que l'on pénètre dans son antre. C'est SA PIECE et même maman n'a pas le droit d'y entrer. Il rentre tellement tard de son étude que j'ai le temps de m'installer dans son fauteuil.

Que dire de ma vie, qui est bien triste lorsque je quitte le lycée. Ma mère est toujours dans sa cuisine, assise vers le cantou. Elle attend chaque jour mon retour et nous partageons parfois un chocolat chaud. Seulement maman n'est pas bavarde et je ne la sens pas très

heureuse. On parle, enfin je parle surtout de mes cours et de mon envie de devenir professeur d'espagnol. Elle m'encourage et me dit de prendre ma vie en main, de ne pas être dépendante d'un mari.

*Vivre, il faut vivre sa vie.*

J'ai décidé de quitter le Périgord dès mon diplôme obtenu. Je vais partir en Espagne pour parfaire la langue et cela me permettra de fuir la maison. Ma décision est prise, début juillet je rejoins une famille d'accueil, ensuite j'aviseraï.

*25 novembre*

Quelques mois ont passé, j'apprécie la vie espagnole, la vie est tellement plus intense que dans mon Périgord natal. J'ai bien un peu de nostalgie quand je pense à ma vie d'avant, mais je me suis parfaitement intégrée et j'ai rencontré beaucoup de monde très accueillant. Depuis quelques semaines je prends des cours de flamenco dans un groupe très sympathique. Maria et Paco sont nos professeurs et nos progrès sont fulgurants.

Ce couple de danseurs s'est produit dans de nombreux cabarets en Espagne, et ils ont décidé de créer leur école de danse. Paco est un bel hidalgo, et malgré notre différence d'âge, il me plaît bien et je crois que je ne lui suis pas indifférente. Il me plaît de rêver que je suis dans ses bras et que nous dansons ensemble.

*12 janvier 1992*

Une année est passée depuis mes premiers cours de flamenco. Ma vie a subi d'énormes bouleversements. Tout d'abord, j'ai accouché d'une jolie petite fille très brune que j'ai prénommée Sophie. C'est mon rayon de soleil qui est arrivé dans ma vie le 12 Décembre 1991. Cependant je suis seule, il m'a fallu quitter ma famille d'accueil. Je viens de trouver un petit appartement très lumineux. Les murs sont peints en jaune, orange et même rouge. Ça met un peu de gaieté dans ma vie.

Je ne sais pas si je vais m'en sortir. Peut-être vais-je retourner chez mes parents. Je crains leur réaction, surtout celle de mon père, lui qui est si rigide.

*20 Mars 1992*

Je viens de finir mes valises et de vider l'appartement. C'est décidé, je rentre en Périgord. Je vais peut-être essayer les foudres de mon père, mais la vie est trop dure seule avec un bébé.

*Juin 1992*

Ce que je craignais est arrivé. Mon père a eu des mots très durs envers moi. J'étais devenue "une fille mère". Une honte au village pour lui,

très connu et respecté. Ma mère qui voulait prendre ma défense a été insultée à son tour.

Heureusement, la situation a l'air de se calmer. Je viens de trouver un poste d'enseignante en espagnol pour la rentrée de septembre. Maman s'est proposée pour garder Sophie.

\* \* \* \* \*

*Juin 2007*

Mon cher journal que je viens de retrouver dans un carton... Je me rends compte que les années ont passé et que je n'avais plus écrit.

Il y a quelques années mes parents sont décédés, d'abord mon père puis ma mère l'a suivi peu de temps après. Je suis restée avec Sophie dans cette grande maison. Mais demain matin, je ferme les volets. J'ai demandé un congé sabbatique d'une année au lycée où j'exerce.

*Sophie veut connaître son père.*

J'ai eu un choc lorsqu'elle m'a demandé, mais c'est son droit après tout. Une amie m'a prêté un van tout équipé. Ça nous permettra de voyager à moindre coût. Sophie est toute excitée, je le suis un peu moins.

Comment vais-je retrouver son père?

Est-il toujours en Espagne?

## Sophie

Enfin, nous quittons la maison ce matin, direction l'Espagne. C'est super qu'Eliane la copine de maman nous ait prêté son van aménagé. Ça nous permettra de voyager à moindre frais et nous pourrons en profiter pour visiter le Sud-ouest avant de parcourir l'Espagne. Nous avons fermé tous les volets de la maison.

Maman avait l'air tendue ce matin en mettant les dernières provisions dans le van. Je pense que partir sur les traces de son passé ne l'enchantait guère, mais je lui ai demandé de connaître mon père et elle a compris que c'était important pour moi. Elle s'est mise en disponibilité de son poste d'enseignante et je lui suis reconnaissante de le faire pour moi.

— Maman, je te remercie d'avoir accepté que je connaisse mon père. Il est vrai que nous n'en avons jamais vraiment parlé. Tu m'as juste dit que c'était un amour de jeunesse. Tu veux bien essayer de m'en dire un peu plus pendant notre voyage?

— Ma Sophie, comme tu as dû être malheureuse de ne rien savoir, mais comme tu as pu t'en rendre compte au fil des années, en vivant aux côtés de Papy et Mamy ce n'était pas facile de s'exprimer. Mon père ne voulait pas que l'on parle à table et Mamy était tellement sous son emprise qu'elle n'osait rien dire non plus. J'ai vécu ainsi toute ma vie

et tu as bien fait de m'ouvrir les yeux. Cette situation est incohérente à notre époque. Tu es un petit rayon de soleil dans ma vie. Si tu veux, avant d'aller en Espagne, nous pourrions prendre notre temps et visiter les lieux où j'ai vécu et pourquoi pas faire un peu de tourisme.

— Super maman, je n'aurais pas osé te le demander mais voir les endroits où tu as vécu, ça me permettra de connaître un peu ta vie lorsque tu as quitté la triste maison de ton enfance.

— Tu sais je suis partie début juillet 1990 avec ma valise et un petit pécule que maman m'avait remis en toute discrétion. Tu imagines la colère de Papy lorsque je lui avais dit que je voulais partir pour l'Espagne, mais comme maman m'avait encouragée, j'ai pris un billet de car pour rejoindre la ville de Brive. Une fois installée dans le compartiment du train, j'ai eu l'impression de partir pour une autre vie. J'étais contente car j'allais vivre ma vie, mais un peu stressée quand même car je partais à l'aventure. Le train s'arrêtait dans les grandes villes, Cahors, Montauban, Toulouse Matabiau, ensuite Foix et terminus pour la France.

Alors si tu veux on va prendre le même itinéraire et visiter un peu ces jolis villages du Sud-ouest, limite Occitanie. J'ai préparé un itinéraire, tu verras ça va être sympa. Des vacances en somme... Nous ne sommes pas pressées, de plus on peut dormir dans le van et repartir le lendemain.

Sur le trajet, nous ferons un petit détour dans l'Ariège. Je voudrais te montrer la maison d'une

amie qui m'a recueillie avant que je ne rentre chez mes parents. Je me souviens qu'elle avait une immense armoire dont elle avait eu du mal à trouver la clé. A l'intérieur se trouvait une malle elle aussi fermée à clé et lorsque je l'ai quittée elle cherchait encore une clé pour ouvrir un petit coffret tout en marqueterie.

Je ne sais pas ce qu'elle a pu découvrir dans ce coffret car nous nous sommes perdues de vue...

## — VI —

### Retrouvailles

— Et bien ma Sophie, nous voici arrivées dans le petit village ariégeois dont je t'ai parlé. Allons voir si Coco va me reconnaître ?

Coco c'était le petit nom que je lui avais donné lorsque nous vivions ensemble.

*(Dring, la porte s'ouvre)* Dans les yeux de Coco, une étincelle illumine son regard lorsqu'elle m'aperçoit.

— Oh, ma Juliette, j'ai tant espéré ta visite. Que je suis contente de te voir ! Entre vite et présente moi cette belle jeune fille qui t'accompagne.

Dans les bras l'une de l'autre, les souvenirs remontent à la surface.

— Coco, je te présente Sophie, ma fille que tu as connue bébé. Nous sommes à la recherche de son

père et nous voyageons en van sur le parcours que j'ai emprunté il y a si longtemps.

— Tu sais Sophie, ta mère et moi avons fait les 400 coups dans notre jeunesse. Nous nous étions rencontrées dans une auberge de jeunesse et nous y avons passé de très bons moments. Nous allions danser le flamenco toutes les fins de semaine et je crois que c'est là que ta mère est tombée éperdument amoureuse de Paco, notre professeur de danse. Son bel hidalgo enflammait la piste de danse et nous nous pressions toutes autour de lui. Je crois qu'à cette époque, ta mère n'avait d'yeux que pour lui.

— Te souviens-tu Coco, lorsque nous allions danser à la halle aux grains de Toulouse ? Nous partirons de là pour notre recherche.

— Mais Juliette, comment penses-tu le retrouver ? Après tant d'années ?

— J'ai prévu un itinéraire de toutes les grandes villes où il donnait des représentations. J'arriverai bien à le retrouver, quelqu'un me donnera bien des renseignements. En attendant, profitons de notre soirée, demain nous reprendrons la route.

## Épilogue

Des années ont passé...

Après des recherches longues et éprouvantes, nous avons enfin retrouvé mon père. Il s'était établi en France dans un petit village du Gers. Maman et moi nous étions présentées à son domicile du Claoux. Le

boulangier du village nous avait indiqué le chemin de sa maison.

Quelle déception, la visite avait été très brève, pas du tout les retrouvailles que j'avais tant espérées. Des mots très durs ont été prononcés. Paco, mon "père", a dit à maman :

— Juliette, c'était une erreur de jeunesse, maintenant j'ai une tout autre vie et je ne souhaite pas retisser des liens avec le passé. Excuse-moi Sophie, mais je ne me sens absolument pas l'âme d'un père.

Nous avons repris notre route, plutôt désarçonnées par cet accueil très froid et sans aucune possibilité de renouer ou d'essayer de tisser des liens. Maman a refait sa vie à Foix, en Ariège, où elle reste à proximité de son amie Coco.

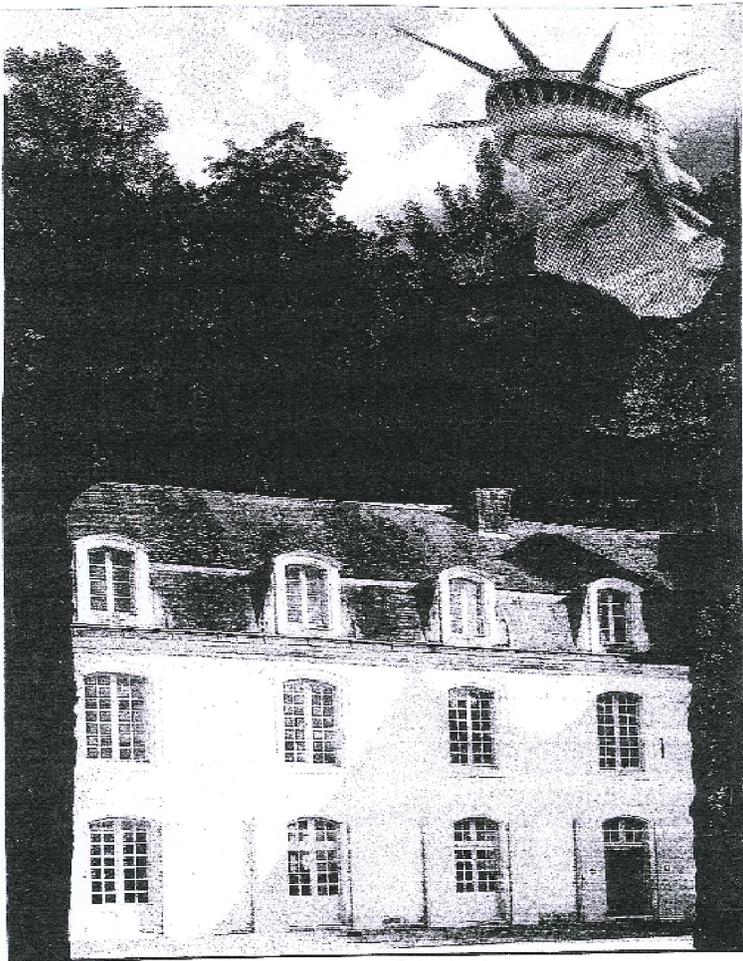
Pour ma part, j'ai rencontré un merveilleux danseur espagnol Alejandro. Avec les gènes de mon "père" j'avais des dispositions pour la danse, et c'est tout naturellement que j'ai pris des cours de Fandango et de cachucha, en plus du flamenco.

Avec Alejandro nous avons créé notre école de danse dans le Gers. J'ai peut être une arrière pensée, que Paco vienne nous y retrouver. La semaine dernière, maman a reçu une invitation à la crémaillère de notre ancienne maison. Madeleine et Thierry ont terminé les travaux du jardin et de la maison, et seraient contents que nous venions voir les transformations

Maman est contente de retourner voir sa maison transformée.

# L'HÉRITAGE

Françoise Cartron



## De surprise endécouverte

Je suis sur la route depuis près de deux heures maintenant et je ne dois plus être très loin de ma destination. Je me suis levée ce matin l'esprit encore dans les méandres de rêves farfelus et c'est tel un automate que j'ai pris un café noir, saisi le sac de voyage préparé la veille au soir, sorti la voiture du garage et commencé mon périple sur un océan d'interrogations.

« Je vous ai convoquée aujourd'hui en mon étude pour vous remettre les clés d'une maison, sise à Balansac, qui vous a été léguée par testament. Toutes les dispositions nécessaires ont également été prises par le défunt afin que vous n'ayez à vous acquitter d'aucun frais inhérent à ce bien ».

Ces mots tournent en boucle dans ma tête depuis vingt-quatre heures. J'avais en effet reçu une convocation, sans objet précis, quelques jours auparavant et cette phrase assénée sentencieusement sur ma candeur m'avait laissée partagée entre une incrédulité béate et un fou rire nerveux. Je m'étais risquée à demander qui était ce généreux inconnu mais c'était là le dernier point mystérieux de cette histoire : mon bienfaiteur ne souhaitait ni se faire

connaître, ni me donner la raison de son choix. Je ne vis que son nom couché sur l'acte notarié : Jack Chester.

Je vois maintenant le petit village apparaître à l'horizon, blotti au creux de doux vallons ondulant sur le ciel bleu. Au fur et à mesure de mon approche, je ressens l'agréable caresse de la quiétude qui l'entoure et cela me rassure. Je n'ai tenu personne au courant de ce qui m'arrive et je profite du week-end pour découvrir cette demeure surgie de nulle part dans ma vie organisée entre les cours d'anglais que je donne au lycée, ceux de fitness que je prends, mes sorties et soirées entre amis et la perspective d'un essai de vie de couple avec Dimitri. Tout cela me semble aujourd'hui avoir été balayé par une tornade m'entraînant dans sa spirale vers un autre univers.

Il est près de midi et je réalise soudain que je n'ai rien prévu pour déjeuner. En traversant le village, au demeurant fort charmant, je repère une boulangerie sur laquelle je jette mon dévolu. Une femme avenante au regard joyeux m'accueille d'un :

— Et pour la p'tite dame ? ce sera ?

Je choisis une « formule » sandwich-dessert-boisson et m'apprête à payer lorsque la boulangère, ne pouvant contenir sa curiosité plus longtemps, plante ses yeux espiègles dans les miens et se risque à me demander :

— Vous ne seriez pas par hasard la personne qui vient d'acheter la Valière ?

J'acquiesce d'un sourire en prenant bien soin de ne pas corriger son idée d'acquisition et je prends congé sous ses :

— Bon courage ! Vous allez avoir du travail à faire !

Dix minutes plus tard, j'arrive devant le grand portail de la propriété. Il est ouvert et j'emprunte une longue allée, bordée d'arbustes bien taillés, au bout de laquelle je découvre enfin une belle demeure fin XVII<sup>ème</sup> siècle. La toiture, les murs, les volets fermés ont souffert du passage inexorable du temps mais il se dégage de ce lieu une sensation de puissance et d'enracinement dans l'histoire. Une magnifique pelouse s'étend au pied de la maison avec, en son centre, un grand massif de fleurs entourant une fontaine d'où jaillit une eau vive contrastant étrangement avec le manque de vie alentour. Derrière la maison, s'élèvent de grands arbres altiers et j'imagine sans peine l'existence d'une forêt. J'aurai tout le temps de découvrir l'environnement mais, pour l'instant, mon intérêt se porte sur la maison. Je saisis le trousseau de clefs remis par le notaire et j'ouvre sans difficulté la porte d'entrée qui ne daigne même pas émettre un grincement pour m'accueillir. Je n'envisageais pas rencontrer quelque fantôme veillant sur les lieux mais j'avais imaginé que je serais saisie d'une certaine appréhension or il n'en est rien, je serais même presque sereine face à l'inconnu. J'avance lentement dans le couloir d'entrée en essayant de m'orienter et tout à coup je

sens un frôlement furtif entre mes jambes. Je pousse un cri mais distingue vite dans la pénombre la silhouette d'un chat :

— Mystie ! mais comment es-tu arrivée ici ?

Je pense voir ma chatte siamoise en face de moi et, l'espace d'un instant, je ne sais plus trop où je me trouve mais le comportement fuyant de l'animal me fait vite me raviser. Ce n'est pas Mystie mais c'est sa copie conforme ! Remise de mon émotion, j'ouvre, sur ma droite, la porte d'une grande pièce qui devait autrefois être le salon. En me dirigeant vers la porte-fenêtre pour faire entrer l'air et la lumière, je passe devant une psyché et demeure abasourdie par le reflet d'une petite fille qu'elle me renvoie. Je reste totalement figée car, même si les quelques rais de clarté extérieure passant à travers les volets cassés peuvent troubler un peu la vision des choses, l'image est bien là ! Au bout de quelques secondes, l'apparition fugace s'efface doucement et laisse place enfin à mon propre reflet. Je mets quelques secondes à reprendre mes esprits et, en essayant de me persuader qu'il y a derrière tout cela beaucoup d'émotions et de fatigue accumulées depuis quelques jours, je vais ouvrir, d'un pas décidé, la grande porte vitrée à deux battants. Quelle n'est pas alors ma surprise de découvrir un homme d'une quarantaine d'années environ monté sur une tondeuse autoportée et sur le point de commencer son travail sur la pelouse !

## Nouvelles connaissances

Je regarde pendant un moment les allées et venues du petit engin dans l'exercice de sa coupe rase et je suis bien déterminée à aller interroger son conducteur à la fin du parcours. Dans l'attente de notre échange, je poursuis la visite des lieux. Au rez-de-chaussée, hormis le grand salon qui se réchauffe maintenant sous le soleil, je découvre : une vaste cuisine, une salle à manger pouvant accueillir nombre convives, une très grande chambre avec petit boudoir et salle de bain attenante, un bureau et une bibliothèque. Au premier étage, en haut d'un escalier majestueux desservant le hall d'entrée : cinq chambres, ayant chacune salle d'eau ou de bain, et un recoin discret ouvert sur le palier et abritant un petit escalier donnant accès au deuxième et dernier étage. Là se trouvent, éclairés par des fenêtres de toit, trois chambres de bonnes, une salle d'eau avec toilettes et un immense grenier très encombré comme il se doit. Dans chacune des pièces visitées, j'ai pris le soin d'ouvrir volets et fenêtres puis d'ôter les draps recouvrant des meubles s'avérant magnifiques. Curieusement, il n'y a pas énormément de poussière pour une maison fermée depuis longtemps et même les araignées, d'ordinaire si entreprenantes, semblent avoir boudé ce terrain de jeux ! L'air qui entre maintenant à foison dans la demeure semble la réveiller d'un long sommeil telle

une princesse endormie depuis... dix ans m'avait précisé le notaire. Une décennie sans aucun habitant ! Cela semble d'autant plus curieux que l'extérieur est paradoxalement très bien entretenu. Le jardinier pourra peut-être me donner des explications plausibles. Je n'entends d'ailleurs plus le ronronnement très caractéristique de la tondeuse et je me précipite au-dehors. Plus personne ! j'ai alors l'idée d'aller derrière la maison où je découvre une très grande terrasse à laquelle je n'avais pas prêté attention en ouvrant la salle à manger et, sur la droite, astucieusement logé dans un bosquet, un joli petit cabanon en bois d'où je vois sortir mon inconnu qui prend soin de bien fermer la porte à clef avant de se diriger vers moi.

— Bonjour ! je suppose que c'est vous la nouvelle propriétaire ?

— Bonjour ! c'est bien moi en effet. Vous entretenez la propriété depuis longtemps ?

— La société qui m'emploie oui, depuis plus de dix ans, mais moi je ne suis ici que depuis deux ans.

— Alors vous n'avez pas connu les derniers occupants ?

— Non. Je sais seulement que c'était un couple très âgé et qu'ils ont fini leurs jours à la pension Ste Angèle à une quarantaine de kilomètres d'ici.

— Merci pour ce renseignement et dites-moi s'il vous plaît comment je dois vous régler vos prestations.

— Ne vous inquiétez pas pour ça ! On va se revoir bientôt.

Sur ces paroles plus ou moins énigmatiques auxquelles je ne trouve aucune repartie, il prend congé avec un large sourire et je me surprends à le trouver fort charmant. Allons ! l'heure n'est pas à la gaudriole ! Je suis seule au milieu d'un nouveau monde et mon estomac manifeste de douloureux signes d'impatience ! Je sors du coffre de ma voiture, emportés à tout hasard, un petit fauteuil pliant en toile et un parasol avec lesquels je m'installe confortablement, à l'ombre, avec mon déjeuner, face à la pelouse, dans les effluves de l'herbe fraîchement coupée. J'imagine avec amusement la vue burlesque de ce tableau au milieu duquel je trône avec mon nécessaire de bord de mer installé en ras de pelouse et près d'une maison sans âme toutes ouvertures béantes ! Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter cet héritage ? J'aurais très bien pu le refuser mais je me suis sentie poussée par une force intérieure qui m'a empêchée de reculer ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à aller de l'avant et essayer de remonter l'histoire des lieux autant que faire se peut.

L'après-midi est passée très vite. Il est dix-huit heures et, en ce début d'avril, les soirées sont encore un peu fraîches. Je viens de terminer de fermer

portes et fenêtres et je m'apprête à regagner le village où j'ai réservé une chambre dans une auberge. Dix minutes plus tard, je me trouve sur la place centrale. L'entrée de l'auberge est sous les arcades qui l'entourent. J'en franchis le seuil et me voici accueillie, telle une star, par les regards chaleureux de toutes les personnes installées au bar et qui me lancent un « Bienvenue voisine ! » enjoué et des plus inattendus. Je réponds poliment « merci » et m'adresse, au comptoir, à la patronne pour retirer ma clef. C'est alors que je reconnais mon jardinier, auquel je dois certainement la description de ma personne auprès de ses copains, se lever et venir vers moi.

« J'ai oublié de vous dire tout à l'heure qu'il va falloir que vous soyez présente mardi 18 avril pour rencontrer l'entreprise qui va faire les travaux de la maison. Ils ont cherché à vous joindre et même laissé un message sur votre répondeur mais vous ne les avez pas contactés. »

La patronne me regarde et ajoute d'un air amical :

« Si vous voulez un conseil, ne tardez pas à les rappeler. Vous avez fait un bon choix. « Bentis et fils » est une bonne boîte mais ils sont surchargés de travail alors ne perdez pas votre tour. »

Je saisis ma clef avec un sourire affecté et un regard stupéfait : Je n'ai jamais contacté d'entreprise pour faire des travaux dans la maison ! Je monte l'escalier en titubant légèrement, ouvre la porte de la chambre

et m'affale sur le lit. Je n'ai même pas le courage de vérifier les appels reçus sur mon téléphone ! Au bout de quelques instants cependant, je saisis l'appareil pour en avoir le cœur net. Il est vrai qu'avec les bouleversements de ces derniers jours je n'avais pas écouté mes messages ! Il y en a effectivement un qui s'affiche et j'entends : « Bonjour Madame Cartier. Marc Bentis à l'appareil. Je me permets de vous laisser ce message car je n'ai pas réussi à vous joindre. Il faudrait que nous nous rencontrions pour discuter des travaux de rénovation de votre maison que vous souhaitez me voir réaliser. Je vous propose le mardi 18 avril à 11 heures. Merci de me contacter au plus tôt au numéro qui s'affiche. ».

—3—

## Dimitri

New York - 7H30 - Lundi 10 avril – Dimitri sort de la salle de bain et finit de s'habiller. Il sait que Cathy ne va pas tarder à l'appeler, comme chaque matin, pendant l'interclasses, pour lui souhaiter une bonne journée. Cela fait à peine une semaine qu'il l'a quittée pour participer à un congrès d'experts en art et, même si son emploi du temps est très chargé, elle lui manque énormément. Il va profiter aussi de ce voyage pour rencontrer deux collectionneurs passionnés, pour le compte desquels il a déjà eu l'occasion de travailler, afin d'authentifier certains objets leur appartenant. Au moment où il jette un

dernier regard à son programme du jour, son portable émet cette sonnerie si agaçante parfois mais, en ce moment précis, charmante parce qu'espérée.

— Dimitri ?

— Oui ma chérie, comment vas-tu ? Et ce week-end dont tu as tenu secrète la destination ? s'est-il bien passé ?

— Oui, je te raconterai tout à ton retour mais pour l'instant je t'imagine beaucoup trop occupé pour écouter des histoires rocambolesques. Je peux juste te dire que j'essaie de me débrouiller seule d'une affaire aussi inattendue qu'étonnante.

— Rien de grave j'espère ?

— Non, tout va bien. Et toi ? quel est le planning du jour ?

— Réunions toute la matinée et visite commentée du MoMA cet après-midi. Heureusement, mon petit hôtel de Midtown n'est pas très loin ! Après le Metropolitan Museum la semaine dernière, il ne nous restera plus que la Guggenheim Gallery et on aura fait le tour du nec plus ultra.

— C'est peut-être beaucoup, en deux semaines, pour pouvoir tout apprécier et retenir !

— Oui mais, sur le plan humain, j'ai fait des rencontres très intéressantes avec des collègues de tous horizons. Moi aussi je te raconterai tout cela à mon retour.

— OK mon chéri. Tu rentres bien dimanche prochain ?

— Oui. Mes deux rendez-vous sont placés : jeudi après-midi avec Henry Donwell et vendredi matin avec Chris Chester. Samedi embarquement et arrivée, comme convenu, dimanche à l'aéroport.

— Parfait pour moi. Bonne journée ! Je t'embrasse.

Dimitri enfle son pardessus et saisit son attaché case. La salle où se tient le congrès n'est pas très loin et il pense que ça lui fera du bien de faire la route à pied dans la fraîcheur printanière de ce début avril. Le paysage urbain n'a rien de très bucolique mais il s'est habitué à cette forêt de gratte-ciels et s'y dirige aisément. Il pense à Cathy et se demande quelle peut être cette affaire dont elle semble avoir la charge. Elle n'a pas pour habitude de lui taire ses soucis et son silence le préoccupe un peu mais il sait qu'il peut lui faire confiance et que si cela cachait quelque chose de grave elle lui aurait déjà tout expliqué. Depuis le temps qu'ils se connaissent, aucune ombre n'est venue troubler les sentiments qu'ils se portent. Il se souvient de la première fois où ils se sont rencontrés. C'était à une exposition de peinture, d'un ami pour elle, et d'une simple connaissance professionnelle pour lui. Il l'avait aperçue de loin parlant avec le peintre et avait de suite été séduit par le sourire charmeur qui se dessinait sur son doux visage cerné de cheveux blonds retenus par une extravagante barrette. Il

n'avait pu résister à se joindre à la conversation et les petites taches de rousseur disséminées sur ses pommettes avaient fini de le séduire. Il faut croire qu'en ce qui le concerne il devait avoir aussi un atout séduction insoupçonné car ils ne s'étaient plus quittés de la soirée, parlant de tout et de rien, se découvrant beaucoup de goûts communs dont celui manifeste d'apprécier l'art. Ils avaient décidé de s'installer ensemble juste avant le départ pour New York et s'étaient promis de se mettre en quête d'un appartement ou d'une maison dès son retour. Pour l'instant, Dimitri, cheminant de concert dans les rues et dans ses pensées, réalise qu'il ne leur faudra pas trop s'éloigner de la ville car son cabinet d'expert indépendant est maintenant connu et reconnu avec une clientèle bien établie.

A des milliers de kilomètres de là, Madame la professeure d'Anglais s'apprête à assurer son troisième cours de la journée. Elle va se trouver en face d'élèves de terminale avec lesquels le courant passe bien. Dans le programme de l'année, une petite place a été faite pour l'art et c'est avec plaisir que Cathy, largement baignée dans l'univers de Dimitri et aussi par goût personnel, a préparé ses cours. Avant de franchir le seuil de la classe, elle repasse dans sa tête les grandes lignes de son intervention au cours de laquelle elle compte aborder, entre autres, les trois musées américains. C'est alors qu'un nom lui traverse l'esprit : Chris Chester ! Dimitri lui a dit avoir rendez-vous avec un

certain Chris Chester ! Sur le moment elle n'avait pas fait attention mais soudain tout se bouscule. Bien sûr, des Chester il y en a beaucoup aux Etats-Unis, c'est un nom de famille courant mais, sans pouvoir dire pourquoi, elle sent qu'il pourrait y avoir un lien avec son généreux donateur. Que faire ? Ce n'est pas possible que Jack Chester soit un fantôme. Il y a bien des traces de lui quelque part ! Demain, elle n'a pas cours. Quatre cent kilomètres aller-retour dans la journée ne lui font pas peur. Elle va revenir à Balansac.

— 4 —

### Sortir de l'impasse

Je ne me sens pas très bien ce matin. J'ai pris hier cette décision impulsive de retourner sur « ma » propriété alors même que cet adjectif possessif n'arrive pas vraiment à faire partie de moi. C'est avec curiosité, plaisir et une forme d'enthousiasme enfantin que j'avais pris, samedi dernier, la direction de Balansac mais, aujourd'hui, je me trouve face à une réalité qui me déstabilise plus qu'elle ne me charme. J'ai soudain l'impression qu'il va me falloir entrer dans une sorte de deuxième dimension de ma vie où je crains de découvrir des choses sans lesquelles je vivais jusqu'ici parfaitement bien et qui risquent de mettre en péril mon équilibre. On ne fait rien ici-bas sans raison ! Pourquoi et comment ce Jack Chester m'a-t-il choisie ? Je l'imagine mal,

dans une crise d'hystérie sénile, avoir extirpé mon nom au hasard d'une quelconque lecture ! Je crois que je divague mais il n'y a rien d'aussi perturbant dans la vie que de ne pas savoir l'origine de certains évènements auxquels on est confronté ! On s'accommode forcément du mystère de notre existence mais il n'en va pas de même de la raison inconnue d'un comportement étrange à notre égard. Perdue dans mes pensées « métaphysico anxieuses », je me rends compte que je conduis trop rapidement, comme si mon esprit en roue libre me poussait à accélérer la vitesse de mon véhicule. « Ralentis » me susurre ma conscience ! j'obtempère aussitôt et ce d'autant plus que j'aperçois au loin la grille grande ouverte de La Valière.

Personne pour m'accueillir, aucun signe de vie excepté cette fontaine qui n'en finit pas de distiller son eau comme un symbole de résistance à l'oubli, à l'abandon. Je descends de voiture et me sens soudain découragée et seule, très seule. Mais qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? Qu'est-ce que je viens chercher ? Qu'est-ce que je peux trouver ? C'est alors que, d'un seul coup, monte en moi une colère incontrôlable : j'ouvre la porte avec fracas déterminée à tout inspecter pour trouver un quelconque indice pouvant me mettre sur la voie. Tout y passe ! Dans chaque pièce : j'ouvre les armoires, les tiroirs, plonge sous les meubles quand la hauteur le permet, tape sur les cloisons à la recherche de cachettes secrètes...rien ! je ne trouve

rien ! Pour terminer mon exploration, je monte au grenier dont l'encombrement va, je le sais, rendre ma tâche difficile. Au mystère qui me torture s'ajoute celui séculaire et universel de ces lieux où s'entassent, souvent en désordre, les traces de vies passées. Au milieu de vieux meubles et jouets cassés ne présentant aucun intérêt, je découvre deux grandes malles de voyage fin XIX<sup>ème</sup> siècle abritant des tenues de soirées froissées, fanées et mitées par le passage du temps. Parmi elles, se trouve aussi une curieuse robe volantée rouge à pois noirs plus propice à une ambiance espagnole qu'à un gala mondain ! Rien d'autre d'intéressant même pas une photo oubliée, un carnet de notes, un gribouillis d'enfant ! Je redescends les escaliers et sors m'affaler sur les marches du perron. Hypnotisée par les jets d'eau continus de la fontaine, j'ai soudain la vision d'un arbre de Noël dressé dans le grand salon, j'entends des éclats de rire et je sens le fumet du repas qui se prépare dans la cuisine. Je me reprends avant de perdre totalement la raison et décide de revenir à l'auberge pour essayer d'en savoir plus sur le passé de cette demeure.

L'aubergiste m'accueille chaleureusement et s'étonne de me voir déjà revenir « au Pays ! ». Devant ma mine déconfite et mon visage défait, elle exprime sa compassion en me servant un repas beaucoup plus copieux que le menu du jour et, au moment du café, vient s'asseoir près de moi.

— Ce sont ces futurs travaux qui vous préoccupent n'est-ce pas ?

Bien entendu je ne la démens pas et, tout en acquiesçant, j'essaie de savoir comment était cette maison autrefois, quel genre de personnes y vivaient...

— Je ne sais pas beaucoup de choses car je n'habite à Balansac que depuis une quinzaine d'années mais, par ouï-dire, circulent des histoires de drames ayant peu à peu démembré cette famille. J'ai juste un peu connu le couple très âgé et surtout leur femme de maison qui venait au bourg de temps en temps faire des courses mais n'était guère loquace. Je crois d'ailleurs qu'elle est encore vivante à l'hospice Ste Angèle. Elle s'appelle Mariette Chambon.

— 5 —

## Mariette

Que sont quarante kilomètres de plus lorsque on en a déjà fait deux cents ? Cathy veut aller jusqu'au bout pour essayer d'y voir plus clair en tentant, si possible, de remonter le temps. Après une bonne demi-heure de trajet, elle se gare sur le parking réservé aux visiteurs de l'hospice. Devant elle se dresse un grand bâtiment central, ancien mais bien restauré, encadré de deux annexes de facture beaucoup plus moderne. L'ensemble est situé au

centre d'un grand parc couvert de pelouses, de massifs et boisé d'arbres chaleureux qui dispensent une ombre bienveillante. Le tout est sillonné de nombreuses petites allées, propices à la promenade, où l'on trouve, à intervalles réguliers, des chaises et des bancs pour se reposer.

Cathy s'avance dans l'allée principale et pénètre dans le hall d'entrée. Elle s'adresse à la préposée du bureau d'accueil pour savoir s'il lui serait possible de voir Mariette Chambon. Au moment où on lui demande la nature du lien la liant à cette personne, un petit bout de femme mince vêtue d'une robe à fleurs sur fond noir et les cheveux gris attachés en chignon bas sur la nuque s'avance vers l'entrée, canne à la main et livre sous le bras. En s'approchant, elle découvre Cathy, marque un temps d'arrêt et son visage s'illumine soudain d'un large sourire.

— Comme cela me fait plaisir que tu viennes me voir ! il y a si longtemps ! Viens ! on va aller s'asseoir sur mon banc.

Elle s'appuie sur le bras de Cathy et l'entraîne en répétant au long du chemin tout en lui tapotant la main :

— Ça fait vraiment du bien, vraiment du bien !

Elles s'assoient côte à côte toutes les deux sur le banc placé sous un grand chêne et Cathy, abasourdie par la réaction de cette femme, ne trouve aucun mot

à lui dire. Elle ne l'avait jamais vue auparavant et ne la connaissait même pas de nom il y a encore une heure. Il faut croire qu'elle me confond avec quelqu'un d'autre pense-t-elle et elle se demande si elle doit tenter de rentrer dans son jeu. Pour l'instant, Mariette est intarissable : « Tu te souviens quand tu faisais de la trottinette autour du château ? combien de fois j'ai dû soigner tes coudes et tes genoux ! Tu étais vraiment casse-cou ! Tu rendais ta mère folle et tes grands-parents, n'en parlons pas ! Ils avaient essuyé deux guerres, perdu deux fils et tu représentais pour eux un trésor inestimable. Et les fêtes, avant la guerre, quand il y avait du monde partout dans la maison qui brillait de mille lumières et ... » Mariette se tourne vers Cathy, le regard soudain triste, et se met à crier en lui donnant des petits coups de poing sur la poitrine :

— Pourquoi es-tu partie ? Pourquoi ? Nous avons tellement pleuré avec ta maman, tellement !

Cathy est totalement désemparée et ne sait que répondre. Une infirmière qui a vu de loin se dérouler la scène s'approche rapidement et, s'adressant à Mariette comme l'on parle à un enfant, la calme immédiatement. Se tournant ensuite vers Cathy elle lui dit :

— Son Alzheimer est maintenant bien avancé. Je ne sais pas quel lien de parenté vous avez avec elle mais votre venue lui a

fait un choc. Vous devriez la laisser tranquille maintenant.

Cathy se lève lentement. Mariette ne la regarde même plus. Elle s'est tournée vers un massif et parle aux fleurs auxquelles elle confie dans un murmure : « Elle est belle ma Charlotte ! ».

Cathy a quitté l'hospice sans un mot et roule maintenant à vive allure en direction de Balansac. Cette rencontre avec Mariette l'a bouleversée. Ces souvenirs servis égrainés par la défaillance de sa mémoire ont déclenché malgré tout chez elle une sensation particulière et inconnue, un peu comme s'ils étaient venus prendre une place qui leur était due dans sa propre « mémothèque ». Un prénom fait aussi écho dans son esprit : « Charlotte ». Elle ne connaît qu'une seule personne portant ce prénom : sa mère mais jamais celle-ci ne lui a parlé d'une certaine Mariette à l'esprit encombré des pièces d'un puzzle géant qu'elle ne reconstituerait plus jamais. Perdue dans ses pensées, elle se retrouve devant le portail, toujours ouvert, de La Valière et qu'elle n'est pas sa surprise de découvrir, au bout de l'allée, garé sur le côté, un van curieusement peint en jaune et vert. Devant le perron, une jeune femme, assise sur un siège de jardin, papier Canson sur les genoux, dessine au fusain. Lorsque Cathy s'approche, elle se lève et se confond en excuses :

— Bonjour, Je m'appelle Eliane. Je suis vraiment désolée d'être entrée mais le portail était ouvert et il n'y avait personne.

J'ai trouvé cette maison tellement belle que j'ai eu envie de la dessiner et d'en profiter pour faire une petite halte.

— Il n'y a pas de mal ! Je m'appelle Cathy et je suis la propriétaire de cette demeure depuis quelques jours à peine.

— Ah, je comprends mieux pourquoi elle aurait besoin de quelques travaux !

— Je suis désolée de ne pas pouvoir vous offrir un rafraîchissement mais rien ici n'est encore en ordre de marche.

Eliane sourit et propose alors à Cathy de partager thé et petits gâteaux dans son « palais roulant ».

— Vous êtes en vacances par ici ?

— Non, pas du tout. J'ai quitté mon port d'attache et je roule à l'aventure en me libérant du poids de mon passé. Si vous saviez comme ça fait du bien !

La conversation entre les deux femmes est des plus agréable mais l'heure tourne et la route du retour est encore longue pour Cathy. Elle prend donc congé de sa nouvelle connaissance, lui souhaite un bon voyage, l'autorise à revenir si l'occasion se présente et lui demande de bien vouloir refermer le portail en partant. Sur le trajet qui la ramène à son domicile Bordelais, elle prend la décision de ne plus taire à ses proches ce qui lui arrive. Elle appelle sa mère depuis son véhicule et lui demande à brûle pourpoint : « Maman, est-ce que par hasard tu connaîtrais une certaine Mariette Chambon et une

demeure nommée La Valière ? ». Un grand silence se fait à l'autre bout du fil !

— 6 —

### Une partie du mystère

Je ne sais pas trop comment je vais trouver maman. Je l'ai sentie bizarre, avant-hier, au téléphone et le fait qu'elle ait laissé passer une journée avant de me dire de venir la voir ne présage rien de bon. En entrant dans l'appartement je l'embrasse et la trouve très pâle. Sur la table basse du salon, elle a préparé un goûter avec des petits gâteaux que j'affectionne particulièrement et du thé Darjeeling, mon préféré.

— Viens t'asseoir ma chérie. Comment connais-tu cette Mariette et cette demeure ?

La tournure de sa question me fait immédiatement penser qu'elle-même connaît cette personne et ce lieu et je ne sais si je dois lui poser des questions ou s'il vaut mieux lui raconter mon histoire. Je choisis la deuxième option et, pendant une demi-heure au moins, je détaille par le menu tout ce qui m'est arrivé. Au fur et à mesure de mon récit, qu'elle n'interrompt pas une seule fois, je vois son visage traduire des émotions, passant de la tristesse à la colère, parfois à une forme de tendresse et le tout sur un fond d'apaisement total. Je m'arrête enfin et elle me pose alors une question des plus étranges :

— Tu ne te souviens vraiment de rien ?

Je la regarde droit dans les yeux et mon air hébété lui donne ma réponse alors, à son tour, c'est elle qui prend la parole tandis que, pour me rassurer, je me cale confortablement dans mon fauteuil.

— Quand tu étais toute petite, nous sommes allés souvent, ton père, toi et moi, à La Valière. C'est là que vivaient tes grands-parents, Yvonne et Albert, avec Mariette leur femme de compagnie à leur service depuis ma naissance. Tu adorais jouer avec le chat siamois de la maison et un de tes plaisirs était de te regarder dans la grande psyché du salon. Tu avais à peine cinq ans, en 1991, lorsque mamie Yvonne a fait un grave AVC. En mettant de l'ordre dans les affaires de ses parents, tous deux décédés, elle avait trouvé quelques lettres dans une grande enveloppe cachée au fond d'un tiroir de bureau et, deux jours plus tard, elle sombrait dans un coma profond. A son réveil, sa mémoire était complètement anéantie et ses capacités physiques en grande partie réduites. Nous avons décidé, avec ton père, de la laisser à La Valière sous l'aile protectrice de Mariette et malgré le regard indifférent de son mari qui, du haut de ses soixante-neuf ans n'avait de cesse de dilapider maladivement la fortune familiale dans des

lieux de jeux de hasard et ce jusqu'à ce qu'il lui soit interdit d'y entrer. Je dis bien « son mari » car, en lisant cette correspondance que j'avais pu récupérer, j'ai découvert qu'il n'était pas mon père biologique.

J'écoute cette histoire dans une confusion totale d'où jaillissent deux questions :

— Pourquoi m'avoir caché l'existence de mes grands-parents maternels ? Comment se fait-il que La Valière ne te soit pas revenue de droit au décès de mamie ?

Maman reste imperturbable mais je sens qu'une profonde douleur a refait surface et je m'en veux d'être l'instrument de sa torture.

— Il doit y avoir d'excellentes raisons pour tout cela n'est-ce pas ?

— C'était un choix ma chérie, un parmi tous ceux que l'on peut faire dans une vie sans savoir vraiment, du moins sur le moment, si on fait les bons. Nous avons décidé, ton père et moi de te dire que tes grands-parents étaient morts. Mamie l'était, en quelque sorte, de par son état et son mari n'avait aucun amour à te donner pas plus qu'il ne m'en avait donné. Seul l'argent et la position sociale l'avaient intéressé quand il avait accepté d'épouser mamie malgré son état avancé de

grossesse. Quant à La Valière, nous avons dû la vendre, en 2011, pour payer non seulement la maison de retraite où il nous a fallu placer tes grands-parents vieillissants mais aussi tous les frais, très élevés, nécessités par l'état de santé de ta grand-mère. Ce que je ne sais pas par contre c'est pourquoi cette demeure, devant laquelle je passais en allant voir tes grands-parents à l'hospice, n'a jamais été habitée jusqu'à ce jour alors que les extérieurs ont toujours été très bien entretenus.

J'écoute ses réponses dans un silence aussi profond que l'abîme dans lequel je me sens tomber. Depuis mon rendez-vous chez le notaire, j'avais le pressentiment d'un bouleversement imminent dans ma vie mais j'étais loin d'imaginer à quel point ! Je prends une profonde inspiration et demande :

— Est-ce que tu sais qui est ton père biologique ?

Je sais que je touche là le point le plus délicat mais elle prend malgré tout sur elle pour me répondre :

— Malheureusement non ma chérie. Après avoir lu les lettres de mamie, j'ai demandé à Mariette si elle pouvait m'en dire plus mais tout ce qu'elle savait, c'était qu'à la fin de la guerre, en juillet 1945, des américains avaient campé non loin dans la campagne pendant deux ou trois jours et

qu'Yvonne était allée au bal organisé au village pour fêter la libération. En ce qui concerne les lettres, elles ont toutes transité par les services de l'armée et été écrites par un soldat américain qui signait simplement : « ton G.I. qui t'aime comme un fou ». La première date de novembre 1945 et il y fait allusion à la grossesse de mamie qui le rend fou de joie ; les autres ne parlent que de son incompréhension et de son immense douleur à ne plus avoir de ses nouvelles. Tu pourras les lire en détail. Je vais te les chercher.

Tandis que maman quitte la pièce, je me demande malgré tout pourquoi elle n'a jamais fait de recherches pour retrouver son père et pourquoi elle ne m'a jamais raconté cette histoire. Peut-être par crainte d'autres souffrances tout simplement.

— Tiens, ma chérie, les voilà.

Elle les pose sur la table basse et déplie aussi un document beaucoup plus officiel :

— Je t'ai également porté l'acte de vente de La Valière.

Beaucoup plus intéressée par les lettres, je ne jette qu'un regard furtif sur le papier étalé sous mes yeux mais je découvre avec effroi le nom du signataire : Jack Chester.

## L'ultime pièce du puzzle

New-York – 8H30 – Vendredi 14 avril. Dimitri se prépare à sortir pour aller à son rendez-vous avec Chris Chester. Il n'a pas eu le temps de parler beaucoup avec Cathy ce matin car il est très en retard. Il l'a juste trouvée un peu lointaine mais il se rassure en pensant que dans deux jours il sera rentré. Il aurait presque pu aller à pied jusqu'au magnifique immeuble de l'Upper East Side où il est attendu mais, ponctualité oblige, il prend un taxi. A son arrivée, il est accueilli par un majordome qui l'introduit dans le salon après l'avoir débarrassé de son pardessus. « Monsieur ne va pas tarder » lui dit-il et effectivement « Monsieur » entre à son tour dans la grande pièce, richement meublée et décorée de nombreuses œuvres d'art dont certaines de grande valeur. Les deux hommes se connaissent bien et s'apprécient comme en témoigne leur chaleureuse poignée de mains. Après un court échange de banalités, Chris Chester entraîne Dimitri dans une petite pièce où se trouve l'œuvre qu'il souhaite voir authentifiée. Il s'agit d'une composition de Frank Shepard Fairey que Dimitri apprécie particulièrement et a beaucoup étudié. Il n'a donc aucun mal à faire son expertise dont le résultat est positif à la grande joie de l'acquéreur. En retournant dans le grand-salon, Chris Chester invite Dimitri à

s'asseoir et lui propose un whisky avec ces mots un peu surprenants :

— Vous allez en avoir besoin !

L'expert en art ne l'est pas du tout en devinette d'autant que celle-ci est des plus inattendue et étrange.

— Je vous demande juste de ne pas interrompre le récit que je vais vous faire. Nous en discuterons ensuite.

Aussi curieux qu'inquiet, Dimitri s'installe confortablement dans le grand fauteuil en cuir et écoute son interlocuteur.

— Il y a dix ans de ça, mon Père, Jack Chester, a acheté une très belle maison, en France, à Balansac. Je ne comprenais pas le pourquoi de cette acquisition mais sa fortune lui permettait de se permettre quelques fantaisies pour lesquelles il n'avait de compte à rendre à personne. L'année dernière, environ un an avant sa mort, il était déjà très fatigué et m'a demandé un jour de venir dans son bureau pour me parler de ses volontés couchées sur testament. C'est là que j'ai appris une partie de l'histoire de sa vie que je ne connaissais pas. En juillet 1945, lors des opérations de libération de la France, il avait bivouaqué à Balansac avec son régiment et fait la connaissance d'une

jeune fille prénommée Yvonne, au cours d'un bal organisé dans le village. Ce fût un véritable coup de foudre réciproque et les deux jeunes gens firent des projets d'avenir. Il reçut trois mois plus tard une lettre lui annonçant qu'il allait être père, ce qui le rendit fou de joie, mais il n'eût ensuite plus jamais de nouvelles malgré les courriers qu'il envoyât. Il ne fit aucune recherche jugeant inutile d'essayer de forcer le destin et contrecarrer des décisions qui ne lui appartenaient pas mais, il y a dix ans, il est retourné sur les lieux. Il s'était adjoint les services d'un détective privé pour savoir ce qu'était devenue cette famille et c'est ainsi qu'il a tout appris y compris l'existence de sa fille Charlotte et de sa petite fille Cathy. Aussi étrange que cela puisse paraître et même si cela lui coûtait énormément, il n'a pas voulu bouleverser la vie de Charlotte et celle de ses propres enfants et préféré choisir de laisser un souvenir à sa petite fille Cathy en lui léguant la propriété qui aurait pu, un jour, lui revenir de droit. Il m'a également fait promettre de financer, après son décès, les travaux de réhabilitation de la maison, comme elle l'entendrait, avec une somme d'argent qu'il avait provisionnée. J'ai pour cela contacté récemment un entrepreneur local

du nom de Marc Bentis auquel j'ai donné les coordonnées de Cathy et j'ai aussi fait poursuivre l'entretien des extérieurs tel que cela était fait depuis dix ans. Pour finir, il m'a dit de ne pas parler de tout cela aux membres de la famille tant qu'il serait encore vivant. J'ai respecté ses volontés même si je mourrais d'envie de connaître cette sœur française et sa fille.

Cathy Cartier, c'est bien votre compagne n'est-ce pas ?

— 8 —

## Noël à La Valière

Je roule vers Balansac le cœur léger. Huit mois se sont écoulés depuis ce jour où j'ai franchi pour la première fois la porte de La Valière ! Le parc est toujours aussi bien entretenu et n'a guère changé mais la maison a enfin retrouvé un faste n'ayant rien à envier, je pense, à celui d'autrefois. Marc Bentis et ses équipes ont fait des merveilles à l'extérieur et métamorphosé l'intérieur pour lequel je me suis particulièrement investie tant dans son aménagement que dans sa décoration. J'ai également fait construire, sur l'arrière, une grande piscine chauffée qui ajoute une note de détente au lieu et j'ai encore en tête bien d'autres projets que je réaliserai plus

tard. Pour l'instant, l'urgence est d'une tout autre nature ! Depuis le mois d'avril dernier, nous avons passé des heures sur internet à échanger avec cette famille américaine tombée sur notre planète familiale telle une météorite. C'est Chris Chester, mon oncle, qui le premier a pris un contact des plus direct avec nous. En effet, le dimanche 16 avril, à l'aéroport de Bordeaux, nous l'avons vu arriver, mes parents et moi, aux côtés de Dimitri, dans le couloir de sortie des passagers en provenance de Paris. Grand, mince, il affichait un large sourire inscrit entre deux fossettes criblées de taches de rousseur. Il n'a pas hésité un seul instant avant de se diriger vers maman et l'a prise dans ses bras en une étreinte qui comblait un manque presque viscéral depuis qu'il avait appris son existence. Il y eût immédiatement entre ces deux êtres une sorte de reconnaissance, d'alchimie que ni le français chaotique de l'un, ni l'anglais balbutiant de l'autre n'auraient pu troubler. S'en suivirent cinq jours au cours desquels nous eûmes droit, entre autres, à la présentation de toute sa famille, aidés en cela par des photos et un arbre généalogique improvisé sur une nappe en papier, qui nous valut bien des fous rires au fur et à mesure que les branches se déployaient dans tous les sens sur leur support. Il fallut bien entendu aller aussi lui faire découvrir La Valière qui le séduisit d'emblée. « J'ai la sensation d'être un peu chez moi » nous dit-il plusieurs fois, ce qui ne déranger personne tant il y avait un peu de vrai dans ce qu'il exprimait. Il prit aussi conscience de l'ampleur des travaux de

restauration et c'est en sa compagnie que nous nous rendîmes, deux jours plus tard, le mardi 18 avril, au rendez-vous préalablement proposé par l'entrepreneur Marc Bentis. Un bon contact s'établit immédiat entre nous tous et il fallut peu de temps pour planifier les travaux dont j'allais assurer le suivi avec Dimitri sous un regard New-Yorkais un peu lointain mais bienveillant. C'est sur le chemin du retour que Chris eut une idée surgie de cette capacité très américaine à jongler souvent avec la démesure : « Nous allons tous venir en France fêter Noël à La Valière ! » et, en un quart de seconde, je pris donc, après le grade de « Directrice des travaux de La Valière », celui de « Christmas'manager » ! Aussi fou et irréalisable que parut tout d'abord ce projet, nous sentîmes soudain monter en nous, dans le silence qui suivit cette annonce, une forme d'enthousiasme, un peu enfantin tout de même, qui se manifesta par un « pourquoi pas ! » collectif. Le sort en était jeté, il allait falloir assumer !

J'ai donc commencé par prendre contact avec le Maire de Balansac pour exposer notre projet familial auquel Chris avait souhaité l'associer. J'ai bien compris que mon oncle a envie et besoin d'exprimer des remerciements à l'égard de ce village de mille huit cent habitants qui avait su si bien accueillir le régiment de son père soixante-seize ans auparavant. Il souhaite pour cela que toutes les maisons et les commerces soient décorés, qu'un marché de Noël se tienne avec beaucoup d'animations alentours et que

l'on installe un grand sapin au centre de la place principale, tout cela étant évidemment à sa charge. L'édile, jeune et avenant, après avoir longuement écouté mon histoire, a été totalement conquis. C'est pour lui l'occasion, sans engager trop de frais, de donner une dynamique au village et de rappeler aux adultes et aux enfants un pan d'histoire à ne pas oublier. Si l'on ajoute à cela l'expérience des festivités de Noël outre atlantique, il n'y a plus qu'à se laisser porter.

C'est un décor féérique qui m'accueille à mon arrivée à La Valière. Le parc, dans sa totalité, a été investi par des animaux, des personnages, des bonhommes de neige, des petits ponts de bois franchissant des ruisseaux admirablement simulés... le tout harmonieusement mis en scène et entouré de guirlandes multicolores qui partent s'aventurer sur les murs de la demeure pour finir leur trajet sur le toit à la rencontre d'un chariot tiré par des rennes. Les arbres n'ont pas été oubliés et de magnifiques étoiles et lanternes géantes créées avec tout l'art de l'origami sont accrochées à leurs branchages. Au-dessus et de chaque côté de la porte d'entrée courent des cascades lumineuses tout le long de la façade. Ce spectacle éblouissant à l'extérieur ne l'est pas moins à l'intérieur de la maison. A peine le seuil franchi, c'est un décor digne des plus beaux contes qui éblouit les yeux dans chaque pièce et une savoureuse odeur de pain d'épice et de cannelle qui charme les papilles. La très grande cuisine est

devenue un véritable chantier de fabrication de pâtisseries en tous genres, de guirlandes de popcorn, de sucres d'orge et autres friandises. Autour du plan de travail, maman et les deux sœurs de Chris, qui de fait sont aussi les siennes, s'affairent en communiquant plus par gestes que par mots mais cela n'enlève rien à leur complicité naissante. Les hommes ont été pour leur part chargés de la décoration du grand sapin dressé dans le salon et sont joyeusement aidés en cela par quatre de leurs petits-enfants. La dynastie Chester a en effet choisi de venir en France, prudence oblige, par des vols différents et c'est la raison pour laquelle nous ne sommes pour l'instant qu'à un tiers des effectifs soit : Chris et son épouse, Lana et Kelly, ses deux sœurs, avec leurs époux et donc quatre de leurs petits-enfants. Dix autres membres de la famille vont arriver ce soir et les dix derniers très tôt demain matin veille de Noël. Si l'on ajoute mes parents, Dimitri, ses parents, sa sœur avec son mari et leurs deux enfants, nous allons être quarante à La Valière ! Fort heureusement, Janine, l'aubergiste du village, a pu me réserver « ses plus belles chambres », comme elle aime le préciser, pour m'aider à accueillir tout le monde car il est évident que même si les capacités d'accueil sont grandes à La Valière, elles n'auraient pas été suffisantes. Pour l'organisation générale du séjour, nous avons recruté cuisiniers, serveurs et femmes de ménage. Ces emplois, sur une courte période, sont assurés par des professionnels mais aussi des étudiants pour lesquels

cette aubaine est fort bienvenue. Dimitri ne va pas tarder à arriver. C'est lui qui assure l'accueil des invités à l'aéroport et les accompagne, par minibus, jusqu'à leur destination. Je viens à peine de poser mes affaires que j'entends déjà des cris de joie « Here they are ! ». Oui, les voilà ! La soirée va être animée, l'ambiance chaleureuse et... la nuit sûrement très courte mais que n'est-on pas prêt à sacrifier pour vivre des moments extraordinaires !

La soirée fut longue et la nuit effectivement très courte ! Nous sommes le vingt-quatre décembre ! A neuf heures, Dimitri est revenu de Bordeaux avec les dix derniers invités et tout le monde se régale maintenant d'un petit déjeuner international et pantagruélique. Il est prévu de passer la journée à faire connaissance, cette fois « en présentiel », mais également à se reposer car, à dix-huit heures sonnantes, nous sommes attendus sur la place de Balansac pour participer à quelques festivités préparées par la municipalité en l'honneur de nos invités. Ainsi prévue ; ainsi réalisée, la journée s'écoule paisiblement, chacun se découvrant des affinités plus prononcées pour certains que pour d'autres, par goûts communs ou l'inexplicable action de mystérieux petits atomes crochus. Pour ma part, je m'entends très bien avec June, la plus jeune de mes cousines, fille de Kelly, la plus jeune sœur de Chris. Nous avons le même âge mais un petit détail nous différencie : elle est déjà mère de deux adorables enfants. Cela me fait envie et me donne à

penser qu'il va peut-être falloir sérieusement envisager avec Dimitri une vie familiale. Pour le moment, l'heure est aux réjouissances.

Dix-sept heures quarante-cinq précises, un cocasse convoi de minibus enguirlandés se déploie en direction de Balansac. On aperçoit déjà, au loin, dans le creux du vallon, les lumières du village fières de pouvoir rivaliser, pour une fois, avec l'intensité des étoiles. A notre arrivée, c'est une joyeuse bande de lutins de Noël qui nous accueille et nous conduit, en musique, jusqu'à la grande estrade où Monsieur le Maire nous attend. Son discours, face à plusieurs centaines d'habitants, est court et chaleureux. Il remercie Chris Chester et sa famille pour leur venue et leur participation aux festivités, rappelle que leur histoire, intimement liée à celle de La Valière, a été largement contée dans le dernier bulletin municipal de l'année et se dit satisfait de voir les balansais être venus si nombreux ce soir, preuve s'il en fallait du grand intérêt porté à cette belle histoire. Après cette rapide allocution, nous redescendons de l'estrade sous les applaudissements pour laisser la place aux enfants des écoles qui offrent un ravissant petit concert de chants de Noël en Français et en Anglais. S'en suivent de chaleureux échanges avec la population autour de vin chaud et de lait de poule et une agréable visite des stands du marché de Noël. Sur le chemin du retour, tout le monde a les bras chargés de souvenirs qui seront gardés précieusement car chacun est

conscient du caractère exceptionnel et extraordinaire du rendez-vous de cette année. Nous ne sommes plus très loin de la maison. Les illuminations de La Valière apparaissent et nous remontons l'allée comme un convoi royal ! Dans la grande salle à manger, une immense table rectangulaire a été dressée pour les adultes et une autre, plus petite, pour les enfants mais elles ne seront utilisées que demain midi. On a en effet tous décidé, d'un commun accord, qu'un compromis entre les traditions de nos deux pays serait appliqué. Ce soir, vingt-quatre décembre, c'est grand apéritif dinatoire et desserts variés suivis, vers minuit, d'une soirée cocooning avec chocolat chaud, friandises et échanges de cadeaux pour les adultes. Demain, vingt-cinq décembre, découverte et ouverture des cadeaux pour les enfants et déjeuner avec, entre autres, la traditionnelle dinde farcie ! Tout le monde semble satisfait de cette organisation et conversations, jeux et espiègleries des plus jeunes vont bon train. Chacun a revêtu un extravagant pull de Noël et l'ensemble offre une vision réjouissante et chaleureuse. Le feu crépite dans la grande cheminée et les plus âgés d'entre nous se sont rapprochés des flammes pour réchauffer leurs souvenirs d'enfance. Tout est délicieusement paisible mais soudain un cri s'élève de la cuisine : « Regardez, Il neige ! ». L'inattendu s'invite dans l'imprévu et, en un rien de temps, tout le monde se saisit de bonnet, écharpe, manteau et se retrouve dehors. Un léger tapis blanc a déjà recouvert le sol et

de gros flocons saupoudrent de bienveillance les spectateurs qui s'enthousiasment en rires et cris joyeux. Je suis dans les bras de Dimitri et nous admirons ce spectacle féérique d'illuminations sous la neige que personne n'aurait osé espérer. Non loin de nous, maman et son frère se tiennent côte à côte. Ils se regardent avec une infinie tendresse et je les surpris élever ensemble leurs yeux vers les étoiles comme pour remercier leur père, Jack Chester, de son malicieux clin d'œil neigeux.

# LE VAN

Geneviève Busschaert



## Départ précipité

Elle en avait tellement rêvé ! Depuis toujours ! Et voilà que son rêve devenait réalité ! Elle tenait le volant, fermement, dans ses mains ; regardait dans les rétroviseurs ; roulait fièrement. Maintenant qu'elle était seule, Eliane avait décidé de vivre à sa guise. Et vivre à sa guise, c'était vivre libre ! Elle quittera sa maison, chargera l'indispensable pour sa nouvelle vie dans ce van qui l'emportera vers la Liberté !

Ce van, elle venait de l'acheter d'occasion dans un dépôt : un peu ancien pour que son coût rentre dans le budget ... Mais un intérieur confortable, à l'agencement bien pensé, plusieurs vitres pour la luminosité, une mini salle d'eau, un coin salon, un lit qui se déplie, une kitchenette aménagée au mieux. Que demander de plus ! Le revendeur lui avait dit : « Soyez assurée, Madame Camus, que ce véhicule est en bon état. Il appartenait à un Monsieur âgé qui ne se sentait plus de taille à voyager au volant d'un van. »

Sa nouvelle acquisition la réjouissait. Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de ressentir un pincement au cœur pour ce vieux Monsieur. Sûrement, ce van faisait partie de sa vie. Peut-être avait-il une autre raison que son âge pour céder ce véhicule ?

Bon, cela n'est pas mon problème, se sermonna-t-elle. Que je réfléchisse plutôt aux affaires que je vais emporter. Je vais procéder à une sélection sévère pour ne RIEN prendre de superflu. On s'encombre tellement de trop de choses matérielles dans la vie. Ma guitare, ma trousse de toilette, mes fusains et un bloc de feuilles canson, quelques vêtements « tout terrain » et de bonnes chaussures, ma couette, un peu de ravitaillement, mes cartes routières...

Ainsi réfléchissait-elle lorsqu'elle arriva à son domicile. Enfin, son futur « ex-domicile ». Ses amis Mélinda et Anthony l'attendaient sur le pas de la porte. Eliane leur tombe dans les bras : « Regardez ma nouvelle maison ! N'est-elle pas mignonne ? Jaune et verte, je ne vais pas passer inaperçue sur les routes ! »

\* \* \*

Vite, Éliane charge son minimum vital dans le van qu'elle commence à apprivoiser puis elle remise tous les superflus dans le grenier pour faire place nette. Son couple d'amis cherchait une location. Elle leur avait déclaré : « Chouette alors ! Avec vous, la maison sera entre de bonnes mains ! »

Il est aux alentours de midi. Eliane part le cœur léger, comme libérée du poids de son passé. Melun s'efface derrière elle. Son périple débute par la vallée de la Loire. Elle part en Renaissance. Au premier arrêt, elle ouvre la boîte à gants et, surprise, elle y découvre l'atlas des parkings accessibles aux camping-cars et autres véhicules habitables. Son ancien propriétaire y a coché les lieux où il avait

choisi de s'arrêter, et il les a même parfois annotés. Eliane se dit qu'à Chambord, à Blois, à Chenonceaux, elle se garera sur les mêmes parkings que lui. Soudain, c'est comme si elle ressentait sa présence dans le van. Elle se prépare un café et remarque les supports en bois « fait maison » qui maintiennent vaisselle et ustensiles de cuisine pour les caler et les isoler les uns des autres. Très astucieux, ce Monsieur, et bon bricoleur avec ça. Il m'a laissé tout l'équipement du van, même ces jolies tasses si originales. Avec curiosité, Eliane examine plus en détail les divers rangements : c'est un peu comme si elle faisait connaissance avec lui. Ce petit rideau brodé de coquelicots, cet ouvre-bouteille décoré d'une tête de cheval... Aucun anonymat ici. Le précédent occupant avait vraiment personnalisé cet habitat roulant.

Eliane reprend sa route vers la vallée de la Loire et stationne sur une aire réservée aux camping-cars pour la nuit. Lorsqu'elle déplie le lit, elle remarque sur le sol une petite dalle, près de la cloison de la salle d'eau. Elle est intriguée par cette découverte. Avec son canif, elle la soulève vivement. Oh ! s'exclame-t-elle.

## — II —

### François et sa nostalgie

François enfle un imperméable puis ses bottes, saisit son panier en osier, vérifie que son canif se

trouve bien dans sa poche et sort malgré la pluie fine qui brouille ce paysage du Gâtinais. Il se dirige vers la sortie du village et pénètre dans un grand bois de feuillus. En ce début d'automne, ramasser les champignons est un passe-temps qui lui fait du bien, qui l'allège de sa mélancolie. Bientôt, une douzaine de coulemelles ont garni le panier. François s'est assuré qu'ils sont bien comestibles : parmi eux, de jeunes spécimens ressemblent à des baguettes de tambour et les pieds sont tout droit sous l'anneau blanchâtre. Leur odeur agréable de noisette a fini de le convaincre.

Sur le chemin du retour, il entre dans le cimetière du village, avance se recueillir sur une tombe. Un énorme soupir soulève sa poitrine et la tristesse l'envahit. Bien vite, il se ressaisit, salue d'un ton jovial l'employé municipal qui balaie l'allée centrale et rentre chez lui à grandes enjambées. Son petit-fils l'a prévenu de sa visite.

— Bonjour Papy ! je me doutais que tu étais aux champignons !

Ils s'embrassent affectueusement. François propose à Martin de partager son omelette pour le repas du soir :

— OK Papy. J'envoie un SMS aux parents pour qu'ils ne m'attendent pas. Mais je rentrerai tôt : j'ai école demain.

François est fier de ce petit-fils, qui, à tout juste 12 ans, est déjà très autonome. Ils jouent aux échecs puis discutent de choses et d'autres.

— Je ne t'ai pas dit, Martin, mon van est vendu. Je dois aller demain à Melun chercher mon chèque chez le concessionnaire où je l'avais mis en dépôt.

— Alors, Papy, ta décision de t'en séparer est maintenant irréversible.

— Oui, je ne pensais pas que ce serait si rapide ! Figure-toi que cette nuit, je me suis soudain rappelé de notre dernier voyage, avec ta mamie, dans ce sacré van. Eh bien, nous étions en Camargue, près de la digue qui sépare la mer du Delta du Rhône. L'aire de stationnement était très animée ! Avant d'aller randonner, ta grand-mère m'a dit qu'elle mettait son petit coffret secret dans notre cachette. Ce matin, j'ai cherché ce coffret ... sans le retrouver ...

— Tu crois qu'elle l'aurait laissé dans le van ?

— Je ne sais pas. Cette omelette, on se la cuisine ?

François laisse ce souci de côté pour ne pas tracasser Martin. La conversation se poursuit sur le collège, les copains et la partie de pêche prévue le samedi suivant. François apprécie l'entrain et la bonne humeur de ce jeune adolescent. Lorsque Martin le quitte vers 20h30, François le raccompagne. Le trajet n'est pas bien long : trois rues plus loin, les voilà arrivés et François en profite pour souhaiter une bonne soirée à sa fille et à son gendre.

\* \* \*

Le lendemain, toute la matinée de François est occupée à chercher, méthodiquement, dans toutes les pièces de la maison, ce coffret auquel sa femme tenait tant. Peut-être Madeleine l'aurait-elle rangé au grenier ? Il n'y croit pas vraiment mais arpente en tous sens cet espace quelque peu encombré et redescend, bredouille. La cave, non, impossible d'imaginer Madeleine mettre ses secrets à la cave. Le plus vraisemblable, c'est qu'elle l'ait caché dans la cuisine, là où elle passait beaucoup de temps. Alors, François vide les placards, un par un, faisant au passage quelques découvertes d'ustensiles et de vaisselle dont il ne se souvenait plus, comme cet éplucheur de pommes, ce dénoyauteur de cerises ... mais pas de coffret ! Ses yeux se pose alors sur le buffet du séjour : lui aussi, je vais le vider complètement, s'encourage-t-il. Madeleine ne peut pas avoir laissé son coffret dans le van ! Peine perdue ! dans le buffet, il remet la main sur une collection de pièces de monnaie anciennes, remontant à l'époque du « franc », sur un album de timbres qu'il avait rassemblés dans sa jeunesse, et, emballé dans un papier journal datant du début des années 80, la quille qu'il avait fabriquée lui-même pour fêter la fin de son service militaire ! Quelle émotion de retrouver ce souvenir ! Il en oublie quelques instants l'objet de toutes ses recherches... Il doit bien se rendre à l'évidence : point de coffret ! Serait-il resté dans le van ? mais alors, comment faire pour le récupérer ?

## Une merveille de marqueterie

Eliane, à quatre pattes sur le plancher de son van, son canif à la main, restait ébahie de la découverte qu'elle venait de faire : un coffret en marqueterie parsemé d'incrustations en nacre ! une merveille d'ébénisterie ! Délicatement, la quadragénaire le saisit et, pour bien l'observer, le posa sur la tablette de la cuisine, sous le néon. Rectangulaire, mais avec ses angles arrondis, il devait mesurer environ 20 cm par 15 sur à peine 10 de hauteur. Plusieurs essences de bois le composaient, dessinant des arabesques, des boutons de roses stylisés et des papillons. Elle promena ses doigts sur les lignes ondoyantes de ce décor sorti d'un autre âge. Un si bel objet, dans un van, c'est comme un anachronisme ! pensa-t-elle. Sur l'avant du coffret, elle remarqua une serrure en étain. Bien sûr, le coffret était fermé. Mais où donc est la clé ?

\* \* \*

La voyageuse eut ce soir là beaucoup de mal à s'endormir. C'était sa première nuit dans sa maison roulante et tellement de questions tournoyaient dans son esprit ! Elle finit par trouver le sommeil ....

Au petit matin, à peine réveillée, elle admira de nouveau « le trésor », caressa sa marqueterie et le remit dans sa cachette avant de replier son lit. Elle décida, pour l'instant, de poursuivre son voyage comme prévu. Elle quitta donc Orléans et son van

l'emmena tranquillement dans le Val de Loire, avant de rejoindre la vallée du Cosson. Soudain, au détour d'un virage, dans la forêt, sur une route surplombant le paysage, il apparut avec son donjon encadré de quatre tours, ses clochetons, ses cheminées, sa lanterne dressée au milieu des arcs-boutants, ses toits magnifiques parsemés de terrasses et de lucarnes. Eliane stoppa le van sur le bord de la route, sortit son bloc à dessin et ses fusains, s'installa dans l'herbe et crayonna avec vivacité. Elle voulait figer cet instant magique où le château de Chambord émergeait dans le paysage. L'après-midi, tandis qu'elle visitait les appartements de François 1<sup>er</sup>, son attention fut attirée par les serrures des meubles ! Le coffret occupait son esprit à son insu ! Comment faire pour l'ouvrir ? Avec l'aide d'un serrurier, bien sûr ! Elle hâta la fin de sa visite, redescendit par le célèbre escalier à deux hélices et regagna son van. Elle projetait de rejoindre Blois le jour même pour y rechercher un serrurier. Elle nota dans son petit agenda la première adresse trouvée dans les pages jaunes de l'annuaire électronique. Elle n'était pas « fan » de son Smartphone, oubliait souvent de le recharger, de l'emporter même ! Mais elle s'avouait à cet instant qu'elle ne saurait plus s'en passer ! Elle lut avec un certain plaisir : « *Nous sommes spécialisés dans le dépannage et la pose de serrurerie. Nous intervenons pour l'ouverture de vos portes claquées ou blindées, vos coffres-forts et vos volets roulants* ». Dans son guide touristique des châteaux de la Loire, elle trouva un plan de Blois, y repéra la rue du professionnel qui, elle l'espérait, solutionnerait son problème. Après un petit encas et

une bonne tasse de thé, elle prit la route. Le navigateur de son téléphone lui indiquait qu'elle n'avait qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir jusqu'à l'aire de stationnement du parc des expositions de Blois.

\* \* \* \*

Un rayon de soleil pénétrait à l'intérieur du van : Eliane n'avait pas fermé le rideau complètement ; et c'était tant mieux ! Quel bonheur d'avoir le soleil comme réveille-matin ! Elle se leva pleine d'entrain, se prépara rapidement et tandis qu'elle prenait son petit déjeuner, elle ressentit un cas de conscience. Avait-elle le droit de faire ouvrir ce coffret qui ne lui appartenait pas ?

— IV —

### Le père Nicolas

— J'arrive, j'arrive ... Pas la peine de sonner si longtemps ! me voilà ! Que voulez-vous ma p'tite dame ? Mon fils est déjà parti en déplacement chez un armurier qui a perdu les clés de sa boutique. Et vous savez, ici, dans not' Pays de la Loire, la chasse et la pêche, c'est important ! Ça peut pas attendre ! Alors, si j'peux vous aider, j'veux bien, je suis le père Nicolas et j'aide mon fils Gilles. Il est débordé par le boulot ! C'est pas vraiment mon fils, mais c'est tout comme ! C'est moi qui l'ai élevé et qui lui ai appris le métier...

Je vis alors cette frêle dame s'appuyer sur le montant de la porte, blêmir et je l'entendis balbutier sans comprendre ce qu'elle me disait :

— Venez vous asseoir, vous n'avez pas l'air d'aller bien. Je vais vous donner un verre d'eau.

Elle me suit dans l'atelier, se pose sur la chaise que je lui montre, bois un peu d'eau. Peu à peu, elle retrouve des couleurs. Elle a de grands yeux verts et remet avec grâce une mèche de ses longs cheveux clairs derrière l'oreille. Elle reprend sa respiration et m'explique :

— Je suis venue à pied depuis le parc des expositions, et j'ai dû marcher trop vite. J'étais pressée d'arriver ! Je m'appelle Eliane Camus. Voilà ce qui m'amène : J'ai retrouvé un coffret et je n'ai pas la clé. Alors, j'ai pensé qu'un serrurier pourrait me l'ouvrir.

Elle sortit d'un sac une boîte en bois et je remarquai tout de suite que cette boîte était particulière, très belle, avec des décorations, un peu comme une œuvre d'art.

— Est-ce que ça va mieux Madame ? Et cette boîte, elle est à vous ?

— Oui, ... Et non ! ce coffret, je l'ai trouvé dans mon van. Il a dû être laissé par le précédent propriétaire. Je pense que, légalement, tout ce que contient le van m'appartient. Mais cet objet me semble très personnel et selon ce qu'il contient, il se pourrait que je le restitue...

Tout en l'écouter, je lui pris la boîte des mains et j'observai la serrure. L'ouvrir serait pour moi un jeu d'enfant. Depuis que j'ai laissé l'entreprise à Gilles, je ne prends pas d'initiative professionnelle. Je vais rester sur cette ligne de conduite. Je ne veux pas que mon petit ait des reproches à me faire.

— J vais téléphoner à Gilles pour savoir quoi faire. En attendant, je vais vous chauffer un p'tit café. Vous n'êtes pas d'ici ?

— Je suis de la région parisienne et je voyage dans un van que je viens d'acheter. J'ai pris une année sabbatique : je travaille dans l'éducation nationale, secrétaire dans un lycée.

— Et pourquoi que vous avez quitté votre travail ?

Je vis qu'elle hésitait à répondre. Ma question était peut-être indiscreète... Je poursuivis :

— Enfin, cela ne m'regarde pas ! Vous faites comme vous voulez. Voilà vot' café, Madame.

Je m'installe face à elle. Devant sa tasse de café, elle m'observe à la dérobée. Son regard plonge dans le mien :

— Je veux bien vous répondre. Je cherche juste par où commencer ! Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez élevé Gilles comme votre fils. Cela m'a beaucoup touchée car j'ai appris, il y a quelques semaines, que les parents qui m'ont élevée ne sont pas mes vrais parents ... je veux dire ne sont pas mes

parents biologiques. Apprendre cela à 42 ans, c'est difficile. Je suis déstabilisée ! Je remets mes choix de vie en question.... Mais je vous ennuie avec toutes mes histoires !

— Vous n'm'ennuyez pas du tout ! J'avais bien vu que quequ'chose n'allait pas tout à l'heure. Vous étiez toute chavirée ! Gilles est le fils de Josiane, la femme que j'ai épousée. Malheureusement, elle est tombée gravement malade quand Gilles avait 8 ans. Elle nous a quittés et j'ai gardé Gilles. Il a toujours su, le petit .... Il a toujours su que je n'étais pas son vrai père. Il m'appelle : Le père Nicolas. Et c'est bien comme ça.

J'ai senti qu'il fallait stopper là les confidences. La petite dame était tout émue, avec les yeux qui s'embaient. J'ai pris mon téléphone pour appeler Gilles. Son dépannage était terminé. Il rentrait à l'atelier. J'avais bien envie qu'il rende ce service, qu'il ouvre la jolie boîte en bois. J'avais envie de satisfaire la curiosité de cette dame ... et la mienne aussi ! Il fallait juste attendre que Gilles rentre.

—V—

### L'ouverture du coffret

Un bruit de camionnette, la porte de l'atelier qui s'ouvre et un petit bâtard brun au poil dru et au museau rieur qui vient se frotter contre mes jambes ... Gilles le suit. La quarantaine, grand, mince, vif, il rappelle son chien :

— Gilbert ! au pied !

Et je me lève pour le saluer. Le père Nicolas, toujours aussi loquace et avec beaucoup de bienveillance, lui explique ma présence et ma requête. Sans hésiter, le serrurier ouvre un sac à outils, observe le coffret et l'ouvre en quelques gestes, tel un magicien... Il le garde entre ses mains, jette un coup d'œil à l'intérieur. Je meurs d'impatience !

— C'est un bel objet que vous avez là ! je suis d'avis que son contenu est précieux !

Gilles articule son propos en me regardant avec un petit sourire ironique. Et il rabat le couvercle pour scruter le décor au-dessus... sur les quatre côtés .... Et puis dessous ! Il repose alors « mon » trésor sur la table de l'atelier, juste devant lui. Et il ajoute :

— Je ne suis pas féru en ébénisterie. Cependant, je daterai ce coffret de la toute fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, voire du début du XX<sup>ème</sup>. C'est une époque où le monde de la décoration reprend goût à la marqueterie et ...

— Je peux...

Gilles a repris le coffret et l'examine de nouveau. Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir la main que je tendais. Il poursuit :

— Après la première guerre, l'Art Déco est plus géométrique avec des motifs répétés, des frises... Tandis qu'à la charnière des deux siècles, l'Art Nouveau préfère les courbes, les arabesques,

aime le mélange des matériaux, les incrustations comme la nacre ici... C'est très beau, vraiment très beau... Mais sans doute, vous savez tout cela mieux que moi ?

— Non, pas du tout ! Je n'ai pas encore cherché de renseignements à ce sujet.

Et enfin ! Gilles me tend le coffret. Mes mains tremblent en le saisissant et je le pose sur la table, près de moi. Les deux hommes m'entourent. Gilbert est venu se coucher à mes pieds et pousse un petit aboiement. Je prends une grande inspiration et, délicatement, je soulève le couvercle. Ce que je vois d'abord, c'est un petit sac en organdi blanc fermé par un cordonnet. Je le touche, je le caresse et immédiatement, je devine — instinct féminin ? — qu'il contient des bijoux.

— Et bin, ma p'tite dame, il vous faut l'ouvrir, m'encourage le père Nicolas.

Je m'exécute. Je dénoue le cordon et verse le contenu dans le creux de ma main : un bracelet en forme de serpent, un pendentif constitué de rubis avec sa chaîne en or, et une paire de boucles d'oreilles assorties. Et mes yeux retournent vers le coffret où je découvre un petit paquet d'enveloppes, enlacées par un ruban de satin parme ; celle du dessus est timbrée avec une Marianne des années 80. Elle est adressée à Madeleine Brochard. Je soulève ces lettres avec précaution et j'entrevois un feuillet couvert d'une écriture fine et élégante, plié au fond du coffret.

Le père Nicolas et son fils ont les yeux rivés sur moi. Je suis mal à l'aise. La situation devient vraiment embarrassante. Je ne peux continuer à explorer ce coffret devant eux... Je n'ai plus de voix. Comment réagir ?

\* \* \*

Plusieurs scénarii me traversent l'esprit ; je m'empare de celui qui me paraît le plus aimable :

— Messieurs, vous m'avez rendu un fier service ! (J'essaie de prendre une voix ferme et décidée) Je ne voudrais abuser de votre temps. Je range ce coffret dans mon sac (et je joins le geste à la parole). Je vais vous régler l'intervention que vous avez eu la gentillesse d'effectuer.

Je me lève énergiquement pour signifier mon départ tout en demandant :

— Combien vous dois-je ?

Je craignais la réponse que j'entendis :

— Rien du tout ! C'était Gilles qui, d'un petit air narquois, me lançait la réponse.

— Alors, recevez tous mes remerciements.

Une poignée de main à chacun, une caresse à Gilbert et j'ai l'impression de me sortir d'un guêpier... ouf ! Je n'ai plus qu'une hâte : regagner mon van pour en savoir plus sur ce feuillet dissimulé au fond du coffret.

## La confession de Madeleine

*Le 15 octobre 2019*

*Mon Cher François,*

*Je t'ai caché — involontairement — une partie de ma vie. Je ne trouve pas le bon moment pour t'en parler. Un jour, tu liras ce feuillet que je vais ranger dans le magnifique coffret que tu m'as offert pour nos noces de bois, juste après la naissance de Laetitia. Je sais que tu connais ma cachette dans notre van que tu as aménagé.*

*Quand nous nous sommes rencontrés, j'avais occulté ces événements de ma jeunesse. Je les avais enfouis aux tréfonds de ma mémoire. Notre mariage, mon travail d'infirmière très prenant, l'arrivée du bébé, c'était sans doute en raison de cette vie bien remplie que le passé restait à sa place. Cependant il m'arrivait, en regardant Laetitia grandir, des « flash-back » que je repoussais promptement. Puis, quand notre fille a quitté la maison, tu t'en souviens sûrement, je me sentais bizarre, étrange : le syndrome du « nid vide », t'ai-je expliqué. C'est à cette époque que mon passé a vraiment refait surface...*

*J'étais en classe de première, au lycée Janson de Sailly, dans le XVIème arrondissement ; mes parents habitaient alors près de la porte d'Auteuil. Je suis tombée éperdument amoureuse d'un garçon de Terminale : Paco Camino. Ma vie était chamboulée ! nous avons vécu une histoire*

*intense, en cachette de mes parents. Je savais qu'ils n'approuveraient pas. Aussi, quand je leur appris quelques mois plus tard que j'étais enceinte, ce fut très compliqué. Pour ces fervents catholiques, il n'était pas question d'avortement. Ils voulurent rencontrer Paco ... qui refusa ! et me tourna le dos. Nous étions en 1977, j'avais 17 ans et mon avenir s'effondrait. Ma mère m'a alors convaincue de faire le bonheur d'un couple qui ne pouvait procréer, en leur donnant mon bébé. Je ne l'abandonnerai pas, j'en ferai don, me disait-elle. Et j'ai suivi ses conseils. J'ai signé tous les papiers à la maternité. J'ai laissé le petit garçon qui n'était déjà plus le mien et j'ai tourné la page.*

*Et puis voilà cinq ans, quand cette fichue maladie m'a été diagnostiquée, et que j'enchaînais les séances de chimiothérapie, je me posais mille questions sur cette personne que j'avais mise au monde. Cela devenait une obsession ! Quand l'oncologue m'a déclarée en « rémission » j'ai effectué des démarches auprès de l'Aide Sociale à l'Enfance pour retrouver sa trace. L'aimable secrétaire de cet organisme a longuement discuté avec moi et m'a conseillé de remplir une fiche de renseignements. Si, un jour, cet enfant me recherche, il disposera des éléments pour me retrouver... ou te retrouver. Voilà, c'est le sujet de ma missive.*

*Depuis ma rechute, les nouveaux traitements m'ont trop fatiguée. Tu as organisé ces belles vacances en Camargue, là où se mélangent la terre et l'eau, et j'ai admiré autour d'Arles la récolte des olives, pratiquée comme il y a deux millénaires : le temps ne s'arrête pas !*

*Je ne suis pas triste. Ma vie fut belle à tes côtés, pleine d'amour et de tendresse. Notre fille nous a donné tellement de bonheur ! Et maintenant que tu sais, je suis sereine. Si mon « Petit » recherche un jour ses origines, il y parviendra.*

*Avec tout mon amour, Ta Madeleine.*

— VII —

Rendons à César ...

Sur le siège passager de mon van, j'ai relu deux fois cette « confession ». Bien sûr, elle ne m'est pas adressée, et je suis d'une indiscretion inqualifiable ! Mais elle me bouleverse, profondément, durablement. Comme si ma mère biologique avait utilisé le canal de communication de Madeleine pour me faire comprendre comment redresser le cap de la vie. Je devais partager toute cette expérience avec quelqu'un, pour en discuter, pour m'éclaircir les idées. Vite, mon téléphone :

— Allo Vickie ? bonjour ! Comment vas-tu depuis cet été ? .... Ça tombe bien que tu aies des choses à me raconter ! moi aussi ! une tonne d'événements ! .... Oui, j'ai acheté mon van. Je suis à Blois. Puis-je avancer ma visite à La Brède ? ... Ok ! A ce soir !

Je me prépare rapidement un petit repas, histoire de me remettre de mes émotions, puis un grand café et en route ! Le soir même, mon van avait avalé 400 km, grignoté Tours et Poitiers, dépassé Angoulême,

traversé des paysages viticoles aux teintes pourpres et dorées et contourné Bordeaux par l'Est.

Je commence à fatiguer mais il ne me reste plus qu'une vingtaine de Kilomètres avant de faire escale chez Vic'. Voici la pancarte LA BRÈDE à l'entrée du bourg. Je téléphone de nouveau à Vickie pour me faire guider jusqu'à sa nouvelle demeure. Elle me fait visiter *La Cascavelle*. Un enchantement ! Puis nous passons à table. Je me sens détendue, heureuse d'être là, dans ce lieu chargé d'histoires que mon amie me raconte avec entrain. Après le repas, elle m'entraîne au salon et questionne :

— Et toi ? quoi de neuf dans ta vie ?

— Un ouragan, c'est juste un ouragan qui est passé dans ma vie ! Tu te souviens de mes problèmes relationnels avec mes parents ? Eh bien, au mois de mai dernier, lors d'une dispute entre eux, j'ai appris — accidentellement — que j'étais leur fille adoptive ; adoptive : tu te rends compte, j'apprends cela à 42 ans ! J'ai pris mes distances avec eux ; ils ont perdu ma confiance. J'ai eu un coup de déprime ; je ne me sentais pas bien du tout ! Je m'enlisais ! Guillaume a choisi ce moment-là pour faire ses valises et me quitter. Là j'ai touché le fond.

Je laisse un silence. Mon amie me prend les mains et m'encourage du regard. Alors, je continue, avec un sourire :

— Le positif, en touchant le fond, c'est que je suis remontée ! j'ai demandé une année de mise en disponibilité au rectorat avec le projet de voyager. D'où l'idée d'acheter un van, dont je t'ai parlé cet été. J'ai laissé ma maison à Mélinda et Anthony. Tu te souviens d'eux ?

— Oui, nous avons réveillé ensemble au nouvel an, il y a quelques années. Un couple très sympathique !

— Et maintenant, regarde ce que j'ai trouvé dans le plancher de mon van.

Je sors de mon sac le fameux coffret. Les yeux de Vickie s'arrondissent d'étonnement :

— Quel bel objet ! et il est ouvert !

— Oui, je suis allée chez un serrurier, à Blois, ce matin. Ce fut toute une aventure ! Regarde son contenu.

Je pose sur la table basse du salon le pochon de bijoux, le paquet de lettres dans leur ruban parme et je lui tends le feuillet qui m'a tellement troublée le matin même.

— Vickie, rends-moi le service de lire cela, s'il te plaît.

Mon amie se plonge dans la lecture et ne relève les yeux vers moi qu'une fois celle-ci terminée.

— Eliane, tu n'as pas le choix ! Tu connais l'adage : il faut rendre à César ce qui appartient à César.

— Je suis d'accord avec cela, Vic'. Tu sais, depuis ce matin, depuis que je connais l'histoire de Madeleine, une idée germe dans mon esprit...

— Je devine, tu vas rechercher ta mère biologique, c'est ça ?

— Exactement ! Cela m'aidera à aller de l'avant... Au moins, je vais essayer. Mais pas ce soir, il est trop tard ! je tombe de sommeil ! Je vais rejoindre mon cocon ! Merci Vickie. A demain.

Deux jours plus tard, je quitte La Brède en promettant à mon amie de revenir bien vite. De Bordeaux, j'ai envoyé la veille une grosse boîte de cannelés à mes deux serruriers, en signe de remerciement. J'en ai profité pour leur annoncer la restitution du coffret à son propriétaire. Et je reviens vers la région parisienne pour remplir cette mission. Ensuite, tout en faisant le tour de France au volant de mon van, j'irai à la recherche de mes Origines.

# TOURS DE CLEFS

Isabelle Bernède



## La grande armoire

Elle est impeccable cette petite maison de ville. Nettoyée de fond en comble, sa propreté est remarquable. Et pourtant elle ne date pas d'hier ; XIII<sup>ème</sup> siècle semble-t-il.

Les murs se tordent sous le poids des siècles, à moins qu'ils aient oublié le fil à plomb à leur construction ou peut-être simplement se tordent-ils de rire, se moquant de la fragilité de tous ces humains qu'ils ont vu défiler.

De la cave au grenier, aucune trace de la vie passée. Pas le moindre petit objet oublié dans un coin : une bille, une épingle, un vieux tissu, un outil ou que sais-je. Il y a bien sur les parquets de chêne des immenses chambres, parmi une multitude de traces indéfinies, de minuscules empreintes rondes qui ont piqué le bois par endroit.

Assise au centre de la grande chambre qui donne sur la rue, j'imagine les talons aiguille d'une jeune coquette dans sa robe à pois rouges et noirs, s'affairant à refaire le lit tout chaud d'où sort l'amour de sa vie. Il a pris sa casquette, il y a un quart d'heure, pour rejoindre la briqueterie qui fonctionne nuit et jour.

Dans un coin, des marques plus profondes et plus larges au nombre de quatre, dessinent dans ma tête les pieds de métal d'une jolie machine à coudre Singer toute neuve, à laquelle la jeune ménagère va devoir s'atteler. Car elle est enceinte et n'a pas de temps à perdre. Son ventre déjà bien arrondi fait obstacle à sa tâche. Elle recule donc son petit tabouret de velours vert qui lui vient de sa mère et courageusement et précautionneusement finit le petit oreiller de taffetas bleu. Car c'est un garçon, elle en est sûre. Enfin c'est ce que tout le monde attend.

Dans son dos, la cheminée crépite sec. Un triptyque antique encadré de deux magnifiques lampes à pétrole habille son tablier. La future maman pense au grand confort d'une maison équipée de l'électricité en ces années 50. Penchée sur son ouvrage, elle se met à penser au délicieux moment où, son travail fini, elle pourra s'affaler dans le vieux Voltaire sombre et râpé de son grand-père et où elle pourra rêver quelques minutes à la couleur des yeux de son petit garçon.

Et si c'était une fille ? Tout serait à refaire !

Assise sur le sol doux , je rêve moi aussi. 30 ans plus tard, moi aussi je vais donner la vie mais Dieu merci, je ne sais pas coudre. Je n'ai d'ailleurs pas de machine et dans l'ensemble peu de meubles à mettre dans cette si grande maison.

Heureusement, la seule chose présente dans ce 8 pièces est une immense armoire de 4 m de haut,

envahissant un mur entier ; du sol au plafond, elle se dresse en seul témoin de vies lointaines ; à l'évidence construite sur place depuis bien longtemps : XV<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup>, XIX<sup>ème</sup> ou peut-être même avant ? Que vais-je y trouver ? Des vieux draps de coton brodés, un petit accordéon ou un cheval de bois, de vieux chapeaux de tulle noir ou encore des chemisiers de dentelle pour élégante ?

Soudain intriguée, je me précipite. L'armoire est fermée.

Mais où donc est la clef ?

## — II —

Et çarecommence !

Après un furetage intensif de tous les recoins de la maison, je découvre une grosse clé accrochée à un clou derrière la porte de la cave. Je m'élançe dans les escaliers aussi vite que je peux, et hélas pas aussi vite que je voudrais ; mon gros ventre m'empêche de voir mes pieds quand je marche. Le poids de la maternité ! Et j'en suis convaincue, ce n'est que le début.

Enfin, c'est très essoufflée que je me retrouve face à l'armoire mystérieuse. Dans la serrure la clef dans ma main tremble. Alors qu'il a peur, qu'est-ce qui pousse l'être humain à aller invariablement voir ce qu'il y a derrière ? Quelle est cette perversité

dangereuse ? Je n'arrive pas à tourner la clé. Et si je trouvais un cadavre ? Ou deux ou trois ?

Tu es folle ma pauvre fille, me dis-je, encore plus que d'habitude. J'ai toujours eu beaucoup d'imagination ; beaucoup trop d'après ma grand-mère bien que jamais elle n'ait arrêté les longues et invraisemblables histoires sorties de mon cerveau fantasque.

Ayant perdu très jeune mes parents dans un accident de voiture, elle m'a toujours élevée dans la bienveillance et la liberté. J'imaginai donc mes pauvres parents morts dans leur 404 rouge ; un beau petit rouquin et une jolie blonde brutalement brisés par le destin, pas toujours bienveillant, lui.

Mon père était préparateur en pharmacie, quelque part dans le sud de la France. Ma mère était danseuse au Capitole, d'après les quelques rares informations que j'avais. Ma grand-mère ne parlait jamais de mes parents. Je ne demandais d'ailleurs rien, car je sentais que ses souvenirs étaient trop douloureux. Je me contentais donc de les imaginer à l'aide des quelques photos que m'offre l'album de famille.

Brusquement je tourne la clef. Elle grince. La porte s'entrebâille. J'ai de plus en plus peur. J'ouvre doucement le premier battant. C'est que je ne voudrais pas que le cadavre me tombe sur les pieds. Il n'y a rien. Suis-je déçue ou soulagée ?

C'est avec beaucoup plus d'assurance que je m'attelle à ouvrir le deuxième battant qui est retenu à l'intérieur par un petit crochet. Sur l'unique étagère séparant la hauteur en deux, une vingtaine de petites fioles de verre, chacune étiquetée : « Sauge », « Bardane », « Ortie sauvage », « Tamier »...

En bas de l'armoire, trône une malle majestueuse cloutée en cuir vert. Je n'ai plus peur du tout. Je me dispose à ouvrir le couvercle.

Ah non ! Vous allez pas me dire que...Elle est fermée.

Et où est la clef ?

### — III —

#### Le petit flacon

Je ne me sens pas le courage de repartir tâter chaque pierre de cette grande maison. Et si j'envoyais mon homme ? Je dois donc prendre patience en attendant son retour.

J'attrape au hasard un petit flacon fait d'un verre épais piqué de petites bulles, au fond inégal, avec un bouchon de verre opaque et ovale et étiqueté « Eau de bleuet ». Le bouchon me résiste un peu. Une légère odeur florale me procure un bien-être indéfini. Je jette un œil mauvais à la vieille malle qui me résiste. Ces objets qui semblent se révolter m'agacent.

Soudain, j'ai envie d'action. J'attrape le flacon, descends, m'habille et sors. Après lui avoir expliqué ma découverte, l'aimable pharmacien qui m'accueille accepte d'analyser le contenu du flacon :

« C'est un produit de beauté qui apaise les irritations oculaires et revitalise la peau. Vous pouvez l'utiliser sans danger même si les principes risquent d'être inactivés par le temps. Mon père en a vendu beaucoup.

— Votre père était pharmacien ?

— Mais oui. C'est lui qui tenait cette officine. Vos flacons pourraient bien venir d'ici. Mais attention Madame, certains risquent de contenir des produits moins neutres que celui-ci. N'utilisez rien sans me consulter.

— Merci Monsieur, pensez-vous que je puisse rencontrer votre père ? Peut-être se rappelle-t-il de l'ancien propriétaire ?

— Bien sûr. Il est à la maison de retraite du Rognier. J'y vais demain matin. Si vous voulez vous pouvez m'accompagner. Mais je vous préviens, il est très vieux et sa mémoire est défaillante. »

De retour à la maison, je m'attaque à l'examen de tous les autres flacons présents dans l'armoire. Un par un je les observe sans oser les déboucher. Je dois rester prudente et suivre le conseil médical.

C'est alors que je remarque un petit pot de verre côtelé, fermé par un couvercle de faïence peint. Je le soulève.

Une petite clef trempe dans un liquide huileux.

—IV—

### Edgar le vieux pharmacien

A l'évidence son fils lui ressemble beaucoup. Le vieux pharmacien, avec sa moustache blanche et son visage rond et mobile, est séduisant. Accueillie par un grand sourire, je suis malgré tout très impressionnée par son grand âge. Malgré son fauteuil roulant Edgar semble heureux. Il tient dans ses mains noueuses le bulletin municipal. Il le replie, enlève ses lunettes et plante son regard vif sur moi. Je me sens toute petite.

Avec courage, je dispose quelques petites fioles devant lui. Le visage d'Edgar s'éclaire. Des souvenirs heureux semblent remonter. C'est de bonne augure. Je me lance.

— Voici Monsieur ce que j'ai découvert dans une armoire qui est dans la maison que je viens d'acheter rue Boulbonne, tout près de la pharmacie de votre fils. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Le gentil petit vieux réagit immédiatement.

— J'en ai vendu beaucoup.

Il prend une fiole, remet ses lunettes, l'examine.

— Ce n'est pas mon écriture. C'est celle de Tintin.

— Qui est Tintin? demande son fils

— Il travaillait pour moi et préparait la plupart des potions. On l'appelait Tintin parce qu'il était roux.

Je sursaute. Dans mon album, mon père était roux.

— Tintin est sans doute un surnom. Pourriez-vous vous rappeler de son nom ?

Le vieux pharmacien ferme les yeux et sombre alors dans un effort de mémoire, immobile, presque inerte. On doit respecter le temps de la réminiscence. Au fond de moi pourtant bout l'impatience. Il ne faut rien bouculer. Soudain, il se réanime comme une marionnette abandonnée ; Je me cramponne à ses lèvres.

— Désolé madame, je ne me souviens pas. Je sais simplement qu'il habitait au bout de la rue avec sa femme et sa mère qui s'appelait Marie. Une très belle femme, ma foi.

Ah ! Le coquin ! De cela il se souvenait. Je sursaute à nouveau : Marie, comme ma grand-mère. C'est alors qu'il ajouta :

— Tintin est mort dans un accident de voiture, je crois. Je ne sais pas ce que sont devenues les femmes et le bébé.

Je crie presque :

— Quel bébé ?

— Il venait d'avoir un enfant, il me semble. Maintenant, excusez-moi, dit-il reprenant son journal, mais je dois finir ma lecture avant le dîner.

Puis désignant le bulletin municipal :

— Vous pourriez essayer de retrouver le journal de l'époque ! Et revenez quand vous voulez, cela me fera plaisir.

— V —

## La vieillemalle

Au pas de course permis par mon ballon de baudruche dont je dois protéger le contenu, et de plus sur le sol givré de février, je me précipite chez moi. Quelque chose me dit qu'il faut que j'ouvre cette malle coûte que coûte, quitte à défoncer le couvercle avec mes dents, avant d'aller éplucher toute la littérature journalistique des années 60. Car la toute petite clé découverte au fond du pot au couvercle de faïence rose s'est perdue dans la grande serrure noire qui ferme la vieille malle.

En marchant, mes idées se bousculent. En règle générale, je ne crois pas aux coïncidences. Et pourtant ! Bien sûr, beaucoup de femmes s'appellent

Marie, surtout à l'époque. Bien sûr, il y a eu malheureusement d'innombrables Tintin morts dans un accident de voiture. Mais ce Tintin là était préparateur en pharmacie, comme mon père. Et il était roux comme mon père. Malgré tout, Edgar n'a parlé que de lui dans cet accident. Il faut que j'arrête de gamberger, me dirait ma grand-mère, qui si elle était là pourrait me renseigner sur son adresse à cette époque-là, adresse que je n'ai jamais sue.

Arrivée enfin, je grimpe au premier à la vitesse de l'éclair, c'est à dire demi-marche par demi-marche, j'ouvre la grande armoire qui ne sera plus jamais plus fermée à clef, inutile de vous le dire. J'introduis le long manche d'une vieille fourchette à rôti. Le couvercle se soulève un peu mais reste bloqué. Je commence à me demander si c'est cette serrure qui ferme cette vieille malle. J'inspecte minutieusement le tour du couvercle, et c'est alors que je découvre deux petites tirettes si simples à faire glisser.

« tire la chevillette et la bobinette cherra » Merci monsieur Perrault.

La malle n'était pas fermée à clef !

## Épilogue

Je me sens idiote quelques instants. Je n'ose pas ouvrir. Je n'ai plus peur mais je suis émue. Je suis à peu près sûre de ce que je vais découvrir. C'est très doucement que je soulève le couvercle, et sans surprise que je découvre une magnifique robe de mariée en brocard et dentelle qui ressemble à s'y méprendre à celle de ma mère dans l'album photo. Mon cœur bat très fort. Une paire de chaussons de danse fuchsia confirme.

Et oui ! Je viens d'acheter la maison de mes parents. Aucun doute. Je maîtrise mal mon excitation. La nouvelle est exceptionnelle. Par quelle voie tordue le hasard m'a-t-il amenée à acheter ici ? Dieu existerait-il ? N'exagérons pas mais avouez qu'il y a de quoi douter.

Une fois la sidération passée, je me précipite pour téléphoner à mes meilleurs amis en leur demandant de rappeler dare-dare, sans oublier bien sûr le jardinier qui a semé joyeusement la petite graine qui s'épanouit dans mon abdomen.

— Apportez du champagne !

Il faut fêter ça tout même. Ce n'est pas banal, c'est le moins qu'on puisse dire. Ils ont eu un peu de mal à me croire et pourtant il faut bien se rendre à l'évidence. Je me demande juste pourquoi ma grand-mère a laissé cette belle malle en partant d'ici ; chagrin, précipitation, oubli, allez savoir.

C'est donc dans l'ancienne chambre de mes parents que le champagne saute. Tout le monde parle en même temps. On me pose mille questions. L'album de famille trône et chacun s'extasie sur la rousseur de mon père, la robe de ma mère, les petits flacons, la malle, la grande armoire et surtout sur ce hasard qui fait si bien les choses. Je m'aventure à enfiler les chaussons de danse de ma mère. J'esquisse quelques pas fantaisistes.

— Tiens, tiens, la nouvelle étoile de l'opéra !  
me lança méchamment mon jardinier préféré.

Et me voilà obligée de marcher avec la grâce du canard pour le reste de la soirée, mais je suis joyeuse et très émue. On dépose avec précaution et respect la robe de mariée sur le lit. Je me tourne vers mon jardinier :

— C'est quand qu'on se marie ?

— Quand tu auras dégonflé ; ce serait dommage d'abîmer cette jolie robe !

Tout le monde éclate de rire. C'est alors qu'un fureteur de mes amis, toujours la tête dans la malle, s'écrie :

— Venez voir ce que j'ai trouvé ; mais elle est fermée à clé !

Dans ses mains, une toute petite cassette recouverte de velours rouge où il est brodé : *Pour notre enfant chéri*. Cafouillage et fébrilité s'ensuivent.

— Je sais comment l'ouvrir.

Je reviens avec la petite clef du flacon. Un grand silence soudain accompagne le suspense. Mon ami introduit la clef.

Dans un grand mouchoir dentelé sont roulés soigneusement vingt Napoléon or. Un foisonnement de oh, de ah rebondissent sur les murs de la grande chambre. Je m'exclame reconnaissante :

— Bien généreux, mes parents !

Mon compagnon tend la main vers les rouleaux.

— Hep hep hep ; c'est à moi !

— En es-tu sûre ?

— Bien sûr que j'en suis sûre.

Il me tend alors un petit message écrit qui accompagne le trésor.

— Pourquoi, tu t'appelles Paco ?

# LA CASCAVELLE

Françoise Ravet



— I —

## La Cabane

La barrière en bois a dû être robuste autrefois, de larges montants servent maintenant de tuteurs aux chevelures hirsutes et jaunies des graminées de toutes sortes. Un cadenas béant se balance au bout d'une chaîne rouillée. De ce côté du jardin la nature est buissonnière, là-haut, entourée de lauriers roses, la maison où je viens de déposer mes cartons. C'est une jolie demeure de style colonial dont les balcons s'ourlent de glycines pulpeuses. Elle a défié les saisons sans prendre une ride, juste une charmante exubérance.

Aujourd'hui, je caresse les clés de cette belle propriété que le notaire m'a remises il y a à peine deux heures. La porte d'entrée reste ouverte et le soleil inonde la belle rotonde où j'installerai le salon, des toiles d'araignées ont coiffé les abat-jours en bambou et sous une des nombreuses fenêtres, la forme d'un haricot plus pâle que le parquet de pin rouge rappelle l'emplacement d'une méridienne. A l'arrière de cette pièce, la cuisine reçoit le soleil dès le matin, sous une cheminée de marbre une cuisinière à bois de la marque « Nova » égaie la froideur des carrelages blancs avec sa couleur vert lagon insolite. Des faitouts émaillés sont suspendus à une barre de laiton. En suivant le corridor, une

odeur de champignons colonise la haute cage d'escalier à demi obscure. Une planche sur trois à l'étage craque sous mes pas, j'aère les chambres, l'odeur de talc m'écœure. Je redescends rapidement. La double porte de service donne accès au jardin secret de la propriété, c'est là que me porte ma curiosité d'enfant.

Il y a cette petite cabane faite de planches et de rondins, son toit de tôles rousses est en partie camouflé par une sorte de liane grimpante, je reconnais le « Tamier commun » aux feuilles tendres en forme de cœur accrochées en pagaille aux cascades bleu tendre des Volubilis. Sous le remous des fleurs, une vigne vierge rougissante se tend sur l'étroite façade. Je me souviens de cette plante, le Tamier, apparemment innocente mais aussi toxique que bienfaisante. On en récolte les jeunes pousses au printemps pour les cuire comme des asperges sauvages. Elle est également appelée « la plante aux femmes battues » car sa racine entre dans la composition d'onguents soignant les ecchymoses comme les contusions ou les blessures sur la peau ainsi que d'autres pathologies inflammatoires.

Deux tours de clé et l'unique pièce souffle d'un coup son haleine de poussière dorée, la lumière du soleil oblique se glisse entre les plis d'un vieux plaid écossais jeté sur une bergère sans pied, les rayons jouent au domino avec le carrelage fissuré, enflamment des étagères vermoulues où des fioles de toutes formes sont encore remplies de liquides

colorés. Je regarde de près une carafe ronde dans laquelle une racine noire surnage et c'est un spectacle étrange.

Sur un petit buffet trapu, je découvre un vinyle 33 tours entre deux piles de vieux magazines. « Les Pêcheurs de Perles » de Georges Bizet, « Je crois entendre encore », interprété par Tino Rossi. A côté de la commode sous une toile de jute mitée, une platine Philips a échappé à la poussière. Une petite ampoule s'allume et l'aiguille rencontre le sillon, la voix de Tino Rossi s'enroule comme une liane souple jusqu'aux coins les plus intimes de ce qui m'apparaît dès lors comme un repaire heureux.

Comme une vague douce et patiente, la musique déferle, ranimant mes propres souvenirs. Un grincement tout proche me fait sursauter... la barrière ?

## — II —

### L'inconnue

« Arrêtez, arrêtez ça de suite ! » crie-t-elle menaçante, les bras levés vers le ciel.

Une femme surgie de nulle part fonce sur moi, dans sa hâte maladroite son corps a failli basculer de tout son long en trébuchant sur un râteau à moitié caché par les buissons. Sa jupe longue et étroite se déchire alors dans un grand écart sagittal qu'elle ne peut

éviter, elle lâche un juron tout en se rétablissant sur ses deux pieds, raide comme un manche, juste sous mon nez. Ses cheveux noirs tirés découvrent de grandes oreilles aux bords légèrement cramoisis, un vieux pull feutré vert bouteille gondole sur ses hanches, elle essaie de reprendre son souffle, elle semble hors d'elle. Mais ce qui m'impressionne le plus, ce sont ces yeux pointus enfoncés comme des clous sous d'épais sourcils broussailleux froncés par la colère. Je la regarde sidérée, les yeux ronds dans l'attente de quelque explication. Parallèlement au sentiment de vide qui m'envahit, je reste aussi muette qu'un enfant pris en flagrant délit de gourmandise. Après quelques respirations qui mobilisent tout son corps, sa fureur semble se calmer et je lui demande alors qui elle est.

« Ça ne vous regarde pas », me souffle-t-elle en pinçant les lèvres sans quitter mon regard. A ce moment précis, je sens qu'elle avait abusé de la bouteille.

« D'ailleurs, lance-t-elle reprise par son délire, c'est à Moi ! ». Et sans que j'aie le temps de réagir, elle arrache le disque, laissant le bras du pick-up tout disloqué. Tino Rossi serré sur sa poitrine, elle s'enfuit maintenant vers la barrière puis disparaît à l'angle du bois de sapins.

Je reste un moment abasourdie, debout dans l'encadrement de la petite porte, le regard fixé sur les épicéas. C'est le frottement sec de l'aiguille sur le caoutchouc de la platine qui tourne encore qui me

ramène à la réalité. D'où vient cette folle et qui est-elle ?

Après avoir arrêté le phono, je m'assois dans la bergère pour réfléchir un peu. Cette femme connaît les lieux, quels liens a-t-elle avec cette cabane et ce disque ? Pourquoi ne pas me dire son nom ? Et qu'est-ce qui justifie sa fureur... même dans son état d'ébriété... je n'y comprends rien !

L'ombre des arbres se dessine sur le ciel d'un clair violet, la fraîcheur commence à monter des dalles de ciment, le silence me tient aux aguets, je pourrais entendre la moindre vibration ailée d'un insecte dans l'air éteint. J'ai vécu ma première rencontre avec le voisinage, du moins je le suppose et quelle rencontre, complètement surréaliste ! ... Un repaire heureux ? je n'en suis plus si sûre.

L'obscurité maintenant découpe des parts d'ombre sur les murs décrépis, je regarde le mur au fond de la pièce là où des ustensiles de cuisine sont empilés à côté des étagères aux fioles mystérieuses, et à cet instant je sens une onde de chaleur qui passe tout contre moi, c'est une forme de présence invisible. Ma respiration et mon cœur se figent, je suis paralysée, lorsque la sonnerie de mon téléphone portable percute le silence comme un réveille-matin. Le temps de mettre la main sur la lumière vive du cadran et l'engin se tait...

La pensée d'être connectée au monde réel, celui que je connais, me donne le courage de rejoindre

rapidement la maison après avoir fermé l'appentis. La douce lumière de ma nouvelle lampe guéridon me rassure. Blottie dans mon vieux canapé de laine, je dépose une tisane bien chaude sur la tablette et je rappelle le dernier numéro affiché sur mon téléphone. Dans l'attente qui se prolonge sans messagerie, mes yeux se posent sur une superbe et immense garde-robe datant sans doute du 16<sup>ème</sup> ou 17<sup>ème</sup> siècle, elle est encastrée dans un mur construit pour elle. Les portes sont grandes ouvertes, elles étaient pourtant fermées tout à l'heure lorsque j'ai quitté la pièce ?...

L'inquiétude me gagne à nouveau et c'est presque d'une voix tremblante que je pose la question d'usage lorsqu'une voix se fait entendre à l'autre bout de la ligne :

« Allô ? Bonsoir, vous m'avez appelée il y a environ vingt minutes, à qui ai-je l'honneur ? »

— III —

Jasmine

Il est tôt ce matin lorsque le cargo de la compagnie des Messageries Maritimes en provenance de l'île de La Réunion accoste à Bordeaux sur la rive gauche de la Gironde. Parmi les voyageurs qui descendent la passerelle, une femme élancée retient tous les regards, sa démarche est légèrement chaloupée et sa peau couleur caramel met en valeur l'imprimé des

hibiscus pourpres de sa robe. Ses cheveux noirs épais sont relevés sur le haut de la tête, ils forment une sorte de coiffe torsadée en couronne gonflée par le crêpage. L'émotion qui l'habite n'est pas visible mais elle sent les battements de son cœur s'accélérer. En posant le pied sur le continent français, elle pense à ce mélange de sangs qui coule dans ses veines, français du côté de son père, malgache du côté maternel. En ce début des années soixante, les femmes de couleur adoptent certains aspects de la vie occidentale mais sont soucieuses de rester fidèles à leurs origines et à leur histoire.

Sur le quai en effervescence, les familles qui se retrouvent rient et pleurent à la fois, Jasmine regarde au-delà des panamas et des ombrelles de coton, elle observe Louis s'empresser auprès des dockers préposés au débarquement des malles avec l'admiration d'une épouse amoureuse. Ils se sont rencontrés dans un hôtel de luxe à Saint-Paul où elle travaillait comme réceptionniste. Ce fut le coup de foudre puis les projets d'une vie de couple. En février 1962, le cyclone « Jenny » détruit tout sur son passage et des milliers de Réunionnais se retrouvent sans abri, le bilan humain et matériel est très lourd. L'année suivante, Louis est rappelé en France par la firme française pour laquelle il travaille dans les cultures sucrières.

La DS est bien chargée, le frère de Louis est venu accueillir le jeune couple. Alain habite Madrid, il a quitté la maison familiale de La Brède au sud de

Bordeaux il y a déjà quelques années. Au décès de leurs parents, les deux frères ont hérité de cette belle propriété.

Au détour d'un bois de pins, la maison de style colonial fraîchement rénovée s'élève au milieu d'un grand parc ombragé. La bâtisse est entourée d'une varangue créole (sorte de véranda ouverte), de jolis lambrequins qui festonnent les toits pour jouer avec l'ombre et la lumière tout au long de la journée. Au premier regard, Jasmine est séduite. Une fois passés les quelques jours d'installation, elle s'aventure seule à la cueillette de plantes sauvages en suivant les rives de l'estuaire ou les chemins de plaines bordés de vignes. Une vaste campagne borde le bourg, des haies et de petits murets de pierre protègent la végétation océanique qui pousse sur ces terres sablonneuses.

L'arrière-arrière-grand-mère de la jeune créole avait été esclave, appelée à l'époque « marronne » car elle avait fui l'asservissement pour se réfugier avec sa famille et d'autres esclaves dans les montagnes quasi inaccessibles de l'île. Ce fut la survie dans un environnement très rude au prix de la liberté. L'aïeule de Jasmine enrichit sa connaissance des plantes indigènes et devint une « guérisseuse » pour les familles regroupées dans les forêts d'altitude. Près d'un siècle plus tard, Jasmine enfant parcourait l'île avec sa propre grand-mère et sa passion pour la nature nourrie des pratiques et du savoir-faire de son

aïeule renforcèrent sa confiance et son amour de la vie.

Les paysages sont particuliers dans l'arrière-pays bordelais, les bois de pins, les landes fleuries à cette saison lui ouvrent de nouvelles perspectives botaniques. Loin de la biodiversité de son île, la jeune femme est pourtant fascinée par la découverte de cette flore spécifique aux sols calcaires. Au bout d'une année elle a récolté à foison une belle variété de plantes qu'elle a répertoriées, transformées, testées. Son vif intérêt pour les autres, sa générosité lui confèrent rapidement une réputation de « tizanèr »\* comme elle aime à le dire dans son village d'adoption. Une « tisaneuse » aux nombreuses qualités.

Les gens en quête de remèdes naturels moins onéreux que dans les officines commencent à la consulter. Dans son jardin, elle cultive diverses plantes médicinales et une cabane aménagée en atelier où elle se sent comme dans la case de son enfance lui permet de fabriquer des huiles, onguents et tisanes et toutes sortes de remèdes.

Louis son mari s'absente de plus en plus souvent pour de longues périodes, la firme française installée à la Réunion a relancé son industrie de cultures sucrières et les affaires reprennent. Jasmine est très occupée par les cueillettes, la production, les consultations et les commandes qui se multiplient.

« Tu seras là pour Noël ? » lui dit-elle un soir d'automne en l'embrassant. Enveloppée dans un châle de couleurs vives, son petit ventre rond pointé vers l'avant, ses prunelles se mettent à briller. Notre bébé va peut-être choisir la nuit des rois mages pour nous surprendre, ajoute-t-elle en riant de ses belles dents. « Je ferai ce qu'il faut pour être près de toi ma belle liane », répond-il avec son sourire enjôleur.

\*« tisaneuse » en créole.

#### — IV —

### Le registre

Je reconnais de suite la voix : « Gabrielle ! Tu as changé ton numéro de téléphone ? » dis-je en riant, soulagée. « Oui, obligé ! J'ai perdu mon mobile il y a peu de temps et j'ai changé le numéro par la même occasion, cela fait partie de ma nouvelle vie... j'ai décidé de lâcher les amarres ! Je te raconterai... Alors dis-moi Vic', tu es installée dans ton château girondin ? ». « C'est à peu près ça. Je viens de quitter le repaire d'une sorcière au fond du jardin. Je peux te dire que des choses étranges se passent ici ! »

Je lui racontai la rencontre brutale et insolite avec la femme au regard révoluer et le sentiment de malaise que je ressentis en présence d'un être invisible. Avec Gabrielle tout évènement un peu hors du commun

est de suite nimbé de mystère sous le signe de l'aventure.

« Ecoute, me dit-elle d'un ton légèrement conspirateur, j'ai acheté un van fourgon VW aménagé datant des années 60... ». « Oh ! Génial... quand viens-tu me voir ? ». « Justement, j'allais t'en parler. Comme je suis en vadrouille pour quelques semaines, je suis impatiente de venir visiter ton... manoir hanté ! » Rires.

En raccrochant, je me sens rassérénée, penser que mon amie d'enfance arrive le lendemain soir me réjouit le cœur. Prête à rejoindre mon lit, je me retrouve devant cette gigantesque armoire en châtaignier grande ouverte sur je ne sais quel mystère. Un courant d'air a dû ouvrir les portes mal fermées, pensai-je sans me décider à la refermer. Juchée sur un tabouret, je commence à fouiller le fond des larges étagères et... surprise, je mets la main sur une jolie petite boîte dont le couvercle est orné de marqueterie. Une merveille ! Je glisse le bout du doigt en suivant la courbe de l'arbre sculpté qui s'incline vers la mer, ses fruits découpés dans la nacre et la lune ronde qui éclaire en arrière-plan la mer aux reflets opalins. A l'intérieur du coffret, je découvre un autre petit carnet relié de cuir vert fatigué, il est doux et patiné à certains endroits. Sur la page de garde je lis en lettre manuscrite « A ma fille Héva. Le 10 mars 1965. »

Sur la page suivante, un dessin retient mon attention, une petite maison est enfouie sous des plantes

grimpantes joliment enchevêtrées. Mais, on dirait la cabane du jardin... elle n'a pas changé ! Je remarque le Tamier, il est déjà présent à l'époque ? Il a dû être taillé quelques fois depuis 50 ans ! Tout en me disant que cela était peu probable, je feuillette plus avant le petit registre dont les pages jaunies se sont en partie détachées. La belle écriture inclinée s'étire de colonnes en colonnes : descriptions de plantes médicinales avec les lieux où elles furent récoltées, dates des cueillettes, recettes d'onguents, de macérat huileux, d'un grand nombre d'infusions avec en vis-à-vis les différents symptômes de maladies que ces plantes peuvent traiter.

Les dernières pages reprennent des listes de noms et prénoms d'hommes et de femmes avec leur adresse, leur âge ainsi que le traitement prescrit. Dans la même liste, plusieurs sont soulignés et le même remède se répète : « Tamier commun (*discorea communis*), macéra en cataplasmes, révulsif ». C'est étrange me dis-je, ce ne sont que des femmes... Il y a aussi un autre petit calepin dans le fond de la cassette. Quelques aquarelles de paysages côtiers et de courts poèmes non signés.

La nuit avale dans son ventre noir tous les objets, les cartons, les meubles démontés, jusqu'à l'inertie froide des murs de la chambre, tout semble s'immobiliser dans l'attente du jour. Je ne parviens pas à trouver le sommeil. Ce fut une journée surréaliste me dis-je, l'ancienne propriétaire était la grand-mère de ce monsieur bien mis de sa personne

qui a signé ce matin la vente de la propriété dont il avait hérité. Monsieur Federico Fontaine. En y repensant, il ne m'a donné aucune information sur elle si ce n'est que la vieille dame est décédée il y a un an, il n'a rien ajouté. Demain, Gabrielle pourra peut-être m'aider à clarifier tous ces mystères.

Dès que je ferme les yeux, des visages de femmes de tous âges affluents dans mon esprit, je me suis pelotonnée au creux du lit comme pour échapper à leurs grimaces. Brusquement, un cri animal m'arrache au demi-sommeil qui m'emportait. Le silence s'ensuit mais je décide d'aller voir.

—V—

## Héva

Un pâle soleil éclaire la rotonde. Jasmine est allongée confortablement sur la méridienne, son bébé blotti tout contre elle, elle sent son petit corps abandonné, confiant dans son sommeil. Héva, c'est le prénom qu'ils ont choisi en l'honneur d'une esclave créole devenue célèbre, « Héva » la femme d'Anchaing, tous deux entrés dans la légende des esclaves marrons pour avoir choisi la liberté aux dépens de leur vie.

Elle parle doucement à sa petite noiraude. Elle a le teint clair, les cheveux noirs et soyeux qui se dressent pour former une fine crête au-dessus du front. En la caressant, elle a la sensation d'un petit

oiseau qui y palpite. Du bout du doigt elle suit la courbe des sourcils en pagaille, semblables à ceux de son père, ils se rejoignent dans une expression un peu contrariée. Ses lèvres sont bien dessinées, sa bouche est comme une petite mûre des bois et ses menottes, deux coquillages accrochés à la tige d'un jonc. Petite Moïse, pense-t-elle, tu as décidé de jeter l'ancre sur la rive de notre histoire, j'espère que tu suivras le fleuve de tes rêves avec toute la force de tes aïeules.

En ce moment de douceur, la jeune maman est loin d'imaginer un évènement qui va bouleverser sa vie et celle de son enfant. Huit jours plus tard, la nouvelle de la mort de Louis dans un accident de voiture tombe comme un couperet. Louis n'avait pu revenir pour la naissance d'Héva à cause d'une inondation exceptionnelle et, dix jours après la catastrophe, la veille de son retour, un chauffard percute frontalement sa voiture.

Jasmine est anéantie, il se passe plusieurs mois durant lesquels elle ne reçoit que de courtes visites de son beau-frère Alain. Il lui propose de l'aider financièrement et après avoir refusé, elle se rend compte que les démarches administratives suite à l'accident de Louis vont prendre beaucoup de temps, elle accepte et remercie le frère de son mari pour sa générosité. Jasmine s'oublie dans le travail. La vie auprès d'Héva et la chaleureuse présence de Paulette, sa voisine, l'empêchent de sombrer dans le désespoir et la dépression.

Un an après l'accident de Louis, aux premiers jours du printemps, Paulette lui offre un livre sur la résilience d'un homme qui sort de ses idées morbides en retrouvant le « Goût de la cerise ». Ce livre la touche profondément, peu à peu elle reprend les longues promenades avec Héva. Puis, avec les conseils de son amie, elle ébauche de nouveaux projets. Jasmine modernise son atelier d'herboriste, se fait aider pour les cueillettes, s'active autour des préparations d'onguents, de macérat, de nombreuses tisanes avec des plantes de la région mais aussi d'écorces et de fleurs séchées qu'elle fait venir de son île natale.

Les années passent et Jasmine se guérit peu à peu du manque et de l'absence, elle s'emploie à organiser sa vie de mère et de guérisseuse. Certaines pièces de la grande maison, volets baissés, accueillent le stock des produits finis. La « tisaneuse » rencontre et conseille les personnes dans son petit laboratoire où un coin de la pièce est aménagé pour les visites. De nombreuses femmes la consultent et certaines viennent de loin pour la rencontrer.

Héva a quatorze ans, la veille des vacances d'été elle aide sa mère dans l'apprentis. La silhouette longiligne se découpe dans l'encadrement de la porte. Une petite femme déjà, pense Jasmine en découvrant pour la première fois la métamorphose de son enfant.

Des racines sèchent sur les claies suspendues au plafond. Des sachets de papier brun déjà étiquetés

sont empilés sur la table et la jeune fille se met au travail et remplit soigneusement le paquet en plongeant la pelle en bois dans une cuve pleine de pétales colorés. Des odeurs poivrées, pénétrantes de terre et de cuir tanné se mêlent au parfum suave du thé aux pétales de roses. C'est celui que Jasmine préfère lorsqu'elle fait une pause dans sa « Kaz'd'herbes » comme disait sa grand'mère. « J'adore cette odeur, dit Héva en embrassant sa mère assise dans le vieux fauteuil, elle me rappellera toujours toi ! ». Jasmine sourit, l'amour d'Héva est sa force et l'aide à savourer les joies simples de sa vie.

« Tu penseras à emporter ta jolie robe rouge et tes chaussures pour les cours de flamenco ? » demande Jasmine en lui prenant la main au passage. « Oui, tout est déjà rangé dans ma valise. Regarde... le « floréo », je commence à bien le faire non ? » Et elle ouvre lentement ses bras légers comme des ailes tout en déployant ses doigts fins dans un gracieux mouvement d'envol. « On dirait des oiseaux du paradis... comme tu es belle. Tu vas passer de magnifiques vacances à Madrid ma chérie, ton oncle Alain et les cousins sont impatients de te revoir ! Si ce n'était pas la pleine saison, je t'accompagnerais volontiers ! »

Après le départ de sa fille, Jasmine poursuit le conditionnement des plantes prêtes à l'envoi. Tout en s'activant elle pense à Madeleine, une « cliente » ou plutôt une « patiente » discrète dont le sourire ne

réussit pas à cacher la tristesse. Elle habite dans le quartier des Aubiers, un faubourg populaire de Bordeaux construit en 1970 pour y caser un grand ensemble de barres d'immeubles de 17 étages chacun. Avec 5 enfants en bas âge, une belle-mère âgée et impotente, Madeleine a besoin d'aide et pour elle ce n'est pas un problème de prendre deux autobus pour se rendre à La Cascavelle. Elle raconte à Jasmine que sa belle-mère tombe régulièrement. Elle repart avec du macérat huileux d'Arnica, des tisanes pour apaiser l'anxiété et depuis quelques temps, de l'onguent de racine de Tamier. « La dernière fois que je l'ai vue, elle semblait encore plus accablée que d'habitude, j'ai l'impression qu'elle n'a aucune aide de son mari, j'ai aussi le sentiment qu'il est violent. »

Tout en portant un carton vers la maison, Jasmine voit apparaître Madeleine au coin de l'avenue. Elle porte un grand cabas mais ce qui alerte Jasmine, ce sont ses lunettes de soleil alors qu'aujourd'hui, le ciel est gris et nuageux.

## —VI—

### Convocations

Un chat !... je viens de le voir disparaître ! Alors que je tournais l'interrupteur de la cuisine, il s'est enfui dans le jardin par une chatière percée dans le mur... c'est donc que l'animal connaît la maison ! Il a dû se

mettre en chasse d'une souris... enfin je l'espère. Je place une casserole pour bloquer la trappe. On verra demain... pour l'heure, j'ai envie de dormir, assez de fantômes pour aujourd'hui.

Le petit déjeuner est frugal, il est temps de remplir le frigo. Après avoir déposé un bol de gruau devant la petite lucarne qui va servir de passe-plat au chat, j'attrape mon panier et je me rends en vélo au marché du quartier. L'air est vif aux abords des pinèdes, je respire à pleins poumons le parfum des aiguilles de pin et de la sève qui s'échauffe aux premiers rayons du soleil. Heureuse, j'ouvre grand la margoulette, je me sens en vacances ! A mon retour, la gamelle est vide ! Il a tout mangé ce chat ! Mysti, je te baptise mon nouveau compagnon.

Pour Gabrielle, un plat bien mijoté est le sommet de l'art culinaire. Je m'octroie une pause cuisine. Dans la cocotte, le poulet au citron dégage lentement ses arômes d'agrumes et de coriandre. Après le rangement de quelques caisses, un profond nettoyage de la salle de bain, et des draps frais au lit de la chambre d'amis, me voilà prête pour accueillir mon amie de toujours.

Gaby s'annonce en klaxonnant allègrement. Après les embrassades, le tour vite fait de sa fourgonnette aux couleurs du FC de Nantes et une tasse de thé bergamote, je lui propose de découvrir la propriété. « Victoire, maintenant que tu es l'heureuse proprio de ce paradis, as-tu des projets ? » demande Gaby les yeux brillants de curiosité. « J'aimerais aménager

des chambres d'hôtes, qu'en penses-tu ? La maison a beaucoup de cachet. Ici, c'est le calme assuré et je ne suis pas loin de la mer, pour les visites culturelles Bordeaux n'est qu'à une demi-heure ». « Je trouve ton idée géniale ! Tu pourrais même cuisiner pour tes hôtes, toi qui aimes tant ça ! »

Tout en discutant joyeusement de ma future entreprise, nous nous retrouvons devant la cabane ensevelie sous des années de silence. « C'est là que la folle t'a surprise ? » « Oui... enfin j'ai dit ça mais je ne peux pas affirmer qu'elle soit folle. Elle avait bu je crois. » Je lui parle également des mystérieuses trouvailles que j'ai découvertes dans la grande armoire du salon : le précieux coffret, le carnet vert dédié « à ma fille Héva », la liste des noms annotés face aux remèdes prescrits, par contre aucune signature n'apparaît dans tous ces souvenirs. Il y avait aussi un joli dessin de la cabane où j'ai reconnu le « reponchon » comme on l'appelle en occitan, il est encore au même endroit.

« Qu'est-ce que c'est le « reponchon » ? S'inquiète Gaby en s'imaginant un animal magdalénien caché dans la toison épaisse des arbres. « C'est une plante grimpante, on l'appelle aussi le tamier ou encore les raisins du diable, l'herbe des femmes battues et d'autres noms étranges. Je l'ai remarquée dès ma première visite au jardin, je me souviendrai toujours de cette plante. Quand j'étais enfant, ma mère m'avait raconté une histoire terrible à propos de cette plante grimpante très attrayante avec ses baies

rouge vif en grappes comme des groseilles. Une femme avait empoisonné son mari avec l'extrait de ces fruits et il en était mort. Sa racine par contre contient de réelles propriétés médicinales. Viens, je vais te montrer cette satanique liane», dis-je en riant.

Nous voilà animées par toutes sortes de suppositions et de questions à propos de la mère d'Héva. Quelle avait été sa vie ? Qu'était devenue sa fille ? Il y avait matière à échauffer nos esprits. « Et si nous inspections la cabane, il y a peut-être des indices qui nous éclaireront sur cette histoire rocambolesque ? Et puis, tu pourras décider de ce que tu veux garder ou pas ? ». « Bonne idée ! » dis-je, et en deux temps trois mouvements, le mobilier et tous les ustensiles se retrouvèrent au milieu de la pelouse. Une presse, un très bel alambic en cuivre, des filtres, des mortiers, deux moulins, des pots en verre teinté, des récipients et des fioles de toutes les formes. Tout le matériel basique d'une herboriste resté intact depuis toutes ces années. « Monsieur Fontaine a sans doute oublié l'atelier dans son vide-maison » remarquai-je. « Ou alors, il a pensé que tu pourrais en faire usage ? » ajouta la malicieuse Gabrielle.

Mais ce que nous n'avions pas encore ouvert, c'était un vieux sac de médecin en cuir dont la lanière dépassait de derrière une cuisinière à bois, comme la queue d'un chat qui se cache. « Regarde !... Le trésor de La Cascavelle ! » s'écrie Gaby. Impatientes, nous ouvrons la serrure, une chemise

cartonnée montre quelques signes de moisissure. A l'intérieur, des lettres avec le cachet du tribunal correctionnel de Bordeaux, au nom de Madame Jasmine Fontaine. « La grand-mère de Federico Fontaine sans doute ! » dis-je. Subitement, je pris conscience de la gravité de notre découverte.

Assises sur le tapis du salon, nous sortons du sac plusieurs enveloppes jaunies, elles semblent officielles avec l'effigie austère de ce qui pourrait être un homme de loi. « Regarde celle-ci » dis-je, elle date du 24 octobre 1979. C'est une convocation « à l'attention de Mme Jasmine Fontaine domiciliée à La Cascavelle, 126, Allée des Violettes, à La Brède-Montesquieu, envoyée par le juge d'instruction Monsieur Albert Dax. L'audience aura lieu au cabinet de celui-ci en présence d'un greffier, etc. » Ici, une autre convocation, écoute ça : «... par officier de la police judiciaire devant le tribunal correctionnel de Bordeaux dans le cadre du procès de Monsieur Raymond Rouéroux, Jasmine Fontaine est appelée à témoigner en tant que personne connue de la victime, Madame Madeleine Rouéroux ». Celle-ci est datée du 12 novembre 1979.

Nous restons stupéfaites, cette découverte nous laisse sans voix. Nous n'étions pas au bout de nos surprises car, en refermant la farde, une photo en noir et blanc a glissé sur le tapis. On y voit une petite fille d'une dizaine d'années en maillot de bain devant une bassine, elle sourit à l'objectif en serrant un petit chat dans ses bras. J'approche la

photographie de mes yeux « mais... elle ressemble à la femme qui m'a surprise dans la cabane le jour de mon arrivée ! ». « Oh ! On dirait Frida Khalo » dit Gabrielle par-dessus mon épaule.

— VII —

Le procès

« Madame Jasmine Fontaine, vous êtes à la barre en tant que témoin de moralité, veuillez poser la main sur le code civil et jurer de dire toute la vérité rien que la vérité. »

« Je le jure ».

Mon cœur se serre, il se met à battre plus fort. J'ai les mains moites et j'ose à peine regarder le président de la Cour, sa toque haute et son écharpe d'hermine déposée sur l'épaule, il me fait penser à un corbeau perché prêt à fondre sur sa proie. Sur la droite au banc des accusés, je devine la présence de Raymond Rouéroux. Il m'est impossible de tourner la tête et de le regarder dans les yeux mais je sens son regard peser sur moi. La salle est pleine et le public vient de faire silence à l'arrivée du président de la cour. Le procureur que j'ai déjà rencontré chez le juge d'instruction deux jours après le drame s'avance vers moi. Il porte une robe noire, son visage poupin n'exprime aucune émotion, de temps à autre une grimace incontrôlée provoque un clin

d'œil qui chiffonne la moitié de sa figure et le rend ainsi moins sérieux.

« Madame Fontaine, vous connaissiez la victime depuis quelques années, elle se rendait à votre domicile dans le but de se procurer des produits à base de plantes fabriquées par vous-même. Pouvez-vous préciser le type de relation que vous entreteniez avec la victime ? »

Je pense à Madeleine et son doux sourire, ses cheveux blond vénitien bouclés, frisés lorsqu'elle arrivait sous la pluie, ses mains rougies par les « ménages » qu'elle faisait plusieurs fois par semaine dans des familles aisées. En pensant à toutes les femmes qui se sont battues pour leur liberté, je retiens mes larmes.

Je me lance : « Madeleine était une personne discrète et réservée. Je connaissais le nom de ses enfants car elle ne parlait que d'eux. Nous avions une relation amicale. J'aimais bien l'écouter me raconter les bêtises de ses petits autour d'une tasse de thé, elle les aimait énormément. » Un soupir comme une vague traverse alors l'assemblée.

« Elle ne vous parlait pas de ses problèmes conjugaux ? »

« Non, je devinais qu'elle n'était pas heureuse mais elle parlait très peu d'elle. Madeleine me disait qu'elle achetait le baume de Tamier pour soigner les hématomes dus aux chutes fréquentes de sa belle-mère, mais j'avais des doutes. »

« Pour quelles raisons aviez-vous des doutes ? »

« Je ne sais pas, une intuition... et puis... elle se couvrait les bras et portait un foulard au cou en pleine chaleur estivale comme si elle voulait cacher les parties visibles de son corps. »

« Vous a-t-elle jamais parlé de son mari ? »

« Non, elle ne m'en parlait jamais. »

« Pensez-vous que Madeleine Rouéroux voulait cacher des traces de coups en se couvrant ainsi ? »

« Oui, et je vous dirai que sa souffrance était visible autant à l'extérieur qu'à l'intérieur d'elle-même »

« Une dernière question, que s'est-il passé lors de sa dernière visite à votre domicile le 2 juillet ? »

En un éclair je revis Madeleine pousser le portail, un cabas traînant presque au sol. Ses cheveux à peine coiffés. Je me revois la prendre dans mes bras en découvrant son visage marqué par la fatigue comme quelqu'un qui n'a plus dormi depuis des nuits, un œil poché ne pouvait plus s'ouvrir et sur la pommette une entaille qu'une mèche blonde ne parvenait pas à cacher. Ai-je parlé ou n'était-ce que mes pensées ? La voix du procureur me fait sursauter.

« Madame Fontaine, vous n'avez pas encore répondu à ma question, je vous écoute, merci. »

Je raconte alors tout ce que Madeleine m'avait confié après avoir pris un bain chaud et un peu de

nourriture. L'enfer qu'elle avait enduré depuis des années, cela avait commencé lorsque son époux avait perdu son travail. Il buvait au café puis de retour chez lui, il ne supportait aucun bruit, aucune réflexion de quiconque. Le ventre noué, les plus jeunes enfants se réfugiaient dans la chambre de leur grand-mère et lui, Raymond, fermait la porte à clé pour mieux cogner sa femme. Il était excessivement jaloux et ce qu'il disait alors était complètement incohérent. L'aîné des quatre enfants restait pétrifié dans sa chambre mais le père venait le trouver et lui ordonnait de se battre... à dix ans, le garçon ne pouvait pas esquiver les coups qui pleuvaient comme des boulets. Sa mère en s'interposant n'était pas épargnée...

Sur ces derniers mots le public s'agite, des voix s'élèvent. L'homme perché réclame le silence en tapant un maillet de bois sur son bureau.

« Continuez Madame Fontaine. »

« Madeleine a réussi à s'enfuir lorsque son mari dormait. Sa sœur l'a accueillie avec les quatre enfants et la grand-mère qui ne comprenait rien à ce qu'il se passait.

« Je lui ai proposé de l'aider, elle avait confiance en moi et avait besoin de se sentir accompagnée pour aller cette fois jusqu'au bout. Nous sommes allées au poste de police le plus proche pour y faire sa déposition. Le policier ne la prenait pas au sérieux, c'est seulement lorsqu'elle montra le paquet de

vêtements déchirés et la photo de son fils dont le visage tuméfié ne faisait aucun doute sur les sévices qu'il avait vécus, qu'ils prirent sa déposition sans mot dire. »

« Je vous demanderai de rester dans le cadre d'un témoignage objectif sans introduire de jugement » me dit le président de la cour d'un air contrarié. Je soutins son regard, j'avais bien compris que je venais de toucher le point sensible des hommes de loi en précisant que le policier avait dans un premier temps pris « une histoire de femme » à la légère !

C'est au tour de l'avocat de la défense de me questionner. Très sûr de lui dans une robe noire à col blanc. D'une voix forte :

« Madame Fontaine, vous avez la réputation bien au-delà de vos compétences d'herboriste, d'être une femme guérisseuse. (Il insiste lourdement en prononçant le dernier mot). Vous arrive-t-il d'utiliser des plantes toxiques pour l'homme ? »

Un brouhaha secoue l'assemblée. Je suis complètement décontenancée, j'ai le sentiment que l'homme qui défend Rouéroux veut insinuer une malversation de ma part et faire prendre une autre tournure au procès. D'une voix déterminée, je lui réponds :

« Absolument pas. Je ne transforme que des plantes qui soignent et sauvegardent la santé des personnes et des êtres vivants. »

L'avocat poursuit : « Avez-vous dans votre environnement des végétaux qui pourraient mettre en danger la vie d'un homme ? » Mon sang ne fait qu'un tour, je m'entends lui répondre : « Il existe dans la nature des phénomènes qu'il faut apprendre à reconnaître. Certaines plantes en font partie. L'ignorance peut conduire au danger quel que soit l'endroit où l'on se trouve ! »

« Pourquoi cette question, Maître ? » intervient le président. « Il se fait que mon client s'est plaint d'avoir été victime d'un empoisonnement. Sa femme aurait utilisé une substance qui attaque les voies digestives. Elle se serait procuré le poison chez Madame Fontaine. »

Je suis ulcérée, je foudroie d'un regard Rouéroux et dans son regard haineux, je décèle une pointe d'amusement. Sans attendre l'autorisation de parler, je ne peux m'empêcher de réagir. » Je ne prépare pas de telles substances, de plus j'ajouterai que Madeleine avait honte et voulait protéger sa famille de tout scandale, son mari compris. »

Je reprends mon souffle, le président me demande calmement : « Avez-vous quelque chose à ajouter Madame Fontaine ? »

« Oui Messieurs, dis-je en me redressant. C'était une femme admirable qui aimait et prenait soin de ses enfants et d'une vieille dame, ce n'est pas elle que l'on doit juger, les femmes ne sont pas des sorcières, elles cherchent à sauver la vie et non à la détruire ! »

« Merci Madame, veuillez regagner votre place. »

Madeleine est morte suite aux coups et blessures portés par son mari le 6 juillet 1979. Elle avait regagné le domicile conjugal avec ses enfants, conseillée par la police. Tout rentrerait dans l'ordre, lui avait-on dit, Monsieur Rouéroux avait été convoqué, une semonce du commissaire ainsi que la promesse de ne plus recommencer devaient ramener la paix dans le ménage.

—VIII—

Federico

Héva se dépêche de ranger les trois pièces qu'elle occupe seule au 5<sup>ème</sup> étage d'un immeuble de La Brède-Montesquieu. Son fils Federico l'a appelée ce matin, il veut lui parler au plus vite. Elle se demande si c'est bon signe. Le jeune homme lui a parlé d'une façon inhabituelle, assez brusquement se dit-elle. Une photo en noir et blanc glisse d'un livre, c'est l'image d'un jeune couple assis à la table d'un café, leurs visages sont tournés l'un vers l'autre, rien ne semble les distraire de l'instant.

Trente-cinq ans déjà... pense-t-elle en reconnaissant la photographie. C'était un matin froid de décembre, nous nous retrouvions régulièrement au « café Nero », un café d'étudiants au centre de Madrid. Un rituel de jeunes amoureux avant d'enfourcher nos

vélos pour nous rendre à nos écoles respectives, lui au conservatoire royal de danse, moi à la faculté de biologie. C'était lui le danseur.

Il avait de suite compris en me regardant par-dessus les tasses fumantes. Il était devenu sérieux d'un coup. Dans l'odeur des croissants chauds, je lui avais promis de réfléchir comme il le souhaitait mais j'avais déjà fait le choix de l'enfant sans le père.

Plus tard, il m'avait écrit qu'il voulait danser, danser sa vie... pour cela il ne faut pas être entravé. J'ai repris le train « Madrid-Bordeaux » sans me retourner et sur le quai d'arrivée, Jasmine, la plus extraordinaire des mères m'attendait, les mains dans les poches elle avait peur de me serrer trop fort. Federico est né à La Cascavelle, il porte le prénom de son père, et s'il ne danse pas, il chante, oui, il chante dans le chœur de l'opéra de Bordeaux. Je vais l'écouter tous les samedis matin, une répétition qui vaut toutes les représentations publiques car je suis seule dans le noir à l'écouter, les sièges tremblent lorsque sa voix quitte les planches pour le grand saut, elle emplit le vide et la peur disparaît.

« Maman...tu vas bien ? » dit Federico en la prenant doucement par les épaules. « Ho, je ne t'ai pas entendu entrer. » Héva respire l'odeur de viennoiseries sur la veste de son fils. « Viens, je nous prépare un café ? »

Assis en silence, il la regarde gravement. « Mam'... pourquoi es-tu allée à La Cascavelle ? »

Héva sursaute, le piston de la cafetière est à moitié descendu. « Comment le sais-tu ? » dit-elle d'une voix blanche. « Victoire, la nouvelle propriétaire m'a invité avec sa copine Gabrielle à déjeuner. Elle m'a parlé d'une apparition complètement déjantée l'après-midi de son installation. C'était toi apparemment, elle t'a décrite très précisément, pas moyen de me tromper. » Federico la regarde maintenant comme un adulte toise un enfant qui a fait des bêtises.

« Avais-tu bu ? » avance-t-il sans la regarder dans les yeux.

Deux petites perles d'eau s'accrochent au bord des cils. « Je voulais seulement voir à quoi elle ressemblait en restant aux abords du parc et puis, j'ai entendu la musique que ma mère écoutait chaque jour dans son atelier, mon sang n'a fait qu'un tour, qui lui a permis de toucher à ça ! Pourquoi n'avais-tu pas vidé l'atelier avant la vente de la maison ? »

« Où les aurais-tu entreposées ces choses qui ne servaient plus depuis des années ? »

Héva, tout en suçant son café, pense que son fils a raison, elle sait que sa vie a changé lorsqu'elle a dû accepter le placement de Jasmine atteinte d'une maladie dégénérante. La vie en-dehors de La Cascavelle a perdu de sa saveur et la solitude s'est invitée au quotidien. C'est l'alcool qui m'a bercée alors mais c'est un leurre, un piège dont je ne parviens pas à me libérer.

Pour en finir avec les confessions, elle raconte au jeune homme qu'elle est entrée dans la maison et a cherché en vain les précieux carnets de sa mère en fouillant le rez-de-chaussée ce soir-là. Federico la regarde un rien amusé : «C'est mieux que tu ne les aies pas trouvés ce jour-là »

« Les voici », dit-il gentiment en poussant les carnets et le coffret de sa grand-mère au-devant d'Héva. « Et tu peux t'excuser auprès de Victoire, c'est vraiment quelqu'un de bien. Je pense que tu t'entendrais bien avec elle ».

Il lui raconte les projets de Victoire, la remise à neuf de l'atelier, les stages et les formations qu'elle souhaite organiser à La Cascavelle tout en gardant intacte l'âme du lieu...

« Tu pourrais l'aider dans cette entreprise... tu en connais un brin, non ?

Le portillon ne grince plus, Héva porte sa longue tresse poivre et sel sur l'épaule, elle a mis un pull jaune safran et s'est légèrement maquillé les yeux. En suivant l'allée bordée de lauriers roses et blancs, des tourterelles s'envolent dans l'air bleu du matin. La porte d'entrée n'est pas fermée, elle entend une voix féminine chanter, cela vient de la cuisine. Une cloche en laiton remplace la sonnette, la main timide secoue la chaînette.

« OOOh ! Entrez » dit la maîtresse des lieux, qui avec un large sourire invite la mère de Federico à

entrer, son tablier est poudré de farine. « Cela me fait plaisir de vous voir ! Je suis Victoire » dit-elle avec le sentiment qu'il n'y a aucun triomphe à s'appeler ainsi. Elle a reconnu « sa » Frida Khalo, une certaine beauté émane encore de ce corps mince, de ces yeux noirs doux et tristes à la fois, une tresse en queue de chat posée sur l'épaule. Héva ne bouge pas, à l'intérieur, son corps s'est rétréci, elle doit aller chercher loin en elle les mots qui sortent tout bas, à peine audibles, un embryon de bonjour. « Venez près de moi dans la cuisine, je suis en train de préparer du pain. »

La porte du jardin est ouverte, la cuisine a repris sa vie d'antan, l'odeur du levain mêlée à celle de la cannelle éveille chez Héva une douce nostalgie. Une tasse de thé-bergamote et quelques sablés à la figue apparaissent devant elle, ses yeux se ferment un instant... Les premiers mots sont pour les délicieux biscuits, ensuite Héva se détend au contact de la bienveillance si naturelle de Victoire, elle en arrive alors à évoquer la scène de l'apprentis et s'excuse pour son intrusion et les débordements qui ont suivi.

Quelques rencontres suffisent aux deux femmes pour sauter allègrement par-dessus la branche de la génération qui les sépare. Leurs histoires se dénouent au gré des promenades le long des coteaux comme autrefois Jasmine et sa fille, paniers sous le bras.

Le passé se noue au présent, il se coule dans les interstices de nos mémoires mais aussi il amende la terre de nos destinées.

# LA MAISON D'ALBERT LAFON

Marie-Thérèse Laborde



## Le râteau

Quel moment intense que celui où Maître Durand, notaire au chef-lieu de canton, a fait glisser vers moi, sur le plateau ciré de son bureau, le trousseau de clés pour la maison que je venais d'acquérir, après paraphes et signatures. Une nouvelle vie commençait pour ma famille. Certes, Josiane, ma femme, n'était pas présente, ayant dû rester au chevet de notre petite Valérie malade, mais je sais que ce jour était tout aussi important pour elle que pour moi.

Notre décision commune avait été prise l'an passé, alors que nous étions tous les quatre enfermés par la crise sanitaire dans notre petit appartement de Bobigny, partagée entre télétravail et garde des enfants. Déménager dès que possible vers le Périgord, où Valérie et son grand frère Paul pourraient vivre au grand air et profiter de la présence plus proche de leurs grands-parents.

Cette fois, les dés sont jetés ! Je quitte l'agence notariale et prends aussitôt la direction du petit bourg d'Eparsac où se trouve notre nouvelle demeure. Après avoir traversé le jardin envahi d'herbes folles, je grimpe les quelques marches pour glisser la clé dans la serrure de la porte d'entrée. J'ai soudain le sentiment de pénétrer par effraction dans l'intimité d'une personne inconnue, Albert Lafon, le

vieil homme qui a habité ici autrefois. Le lointain cousin qui a signé pour l'ensemble des héritiers l'acte de vente il y a une heure, ne m'a pas donné beaucoup de précisions. Voilà des années que la maison n'est plus habitée puisque son propriétaire a fini sa vie, à presque cent ans, en Ehpad. Lorsque l'agent immobilier nous l'a fait visiter cet été, il restait encore des meubles, recouverts de toiles d'araignées, mais le cousin m'a affirmé qu'ils avaient presque tout déménagé mis à part le grenier et l'appentis au fond du parc, laissés en l'état, tout ce qu'ils contiennent étant inclus dans la vente.

La porte s'ouvre devant moi en grinçant légèrement, un peu d'huile ne lui fera pas de mal ! Le couloir d'entrée est sombre et vide. Le commutateur électrique fonctionne. Tiens, ils ont oublié un cadre au mur : un pêle-mêle de photos jaunies. Je vais d'une pièce à l'autre, ouvrant une à une les fenêtres à petits carreaux puis les doubles battants des volets de Châtaignier, évaluant d'un coup d'œil les travaux de remise en état qui nous attendent. Le peintre est déjà prévenu, il a promis de commencer le chantier la semaine prochaine, nous resterons chez mes beaux-parents en attendant de pouvoir emménager ici dans un mois peut-être... Dans la grande salle à manger, un coffre-fort scellé dans le mur, grand ouvert, vide, évidemment ! Albert Lafon avait donc eu des trésors à protéger ? A l'étage, les trois chambres sont également vides, hormis une grande valise abandonnée dans un coin. J'en soulève le

couvercle poussiéreux, une odeur âcre monte à mes narines : une petite souris semble avoir fait son nid tout au fond dans un tas de chiffons ! Je grimpe l'escalier conduisant au grenier : un vrai capharnaüm de cartons éventrés, d'objets hétéroclites. Là sur un portant, une tenue militaire, mitée sans doute... Il faudra faire du tri, mon grand Paul sera ravi de m'aider du haut de ses dix ans.

Il me reste à jeter un œil à ce fameux appentis, adossé aux vieilles pierres du mur de clôture. La porte vermoulue, prise dans les ronces, a du mal à tourner sur ses gonds. Dans la pénombre, je distingue des rangées d'outils accrochés au fond, un vieux fauteuil à bascule, un tour à bois couvert encore de copeaux, des outils de jardinage. J'avance d'un pas et mets le pied sur un râteau dont le manche vient cogner violemment ma tempe droite. Les objets se révolteraient-ils contre mon intrusion dans le passé de leur ancien propriétaire ? C'est la seule réflexion que j'ai le temps de me faire avant que mon cerveau ne bascule dans le néant

— 2 —

## Jardinier sculpteur

Ma perte de conscience a été, je pense, de courte durée. Je me réveille assis de travers sur les tresses d'osier du fauteuil qui a providentiellement accueilli

mon corps dans sa chute. Dans la demi-pénombre qui m'entoure, il me semble voir une silhouette se profiler, un vieillard à barbe blanche, un grand chapeau de paille surmontant son visage ridé : le fantôme du jardinier qui a habité ces lieux ? Je me frotte les yeux et la vision disparaît aussitôt. Je reprends peu à peu mes esprits, et constate qu'un peu de sang a coulé de ma tempe endolorie. Je l'essuie avec un mouchoir, ce sera sans gravité. Quel maladroit j'ai été ! Je devrais prendre plus de précautions à l'avenir et interdire à mes enfants de visiter seuls cet endroit, tant que nous n'aurons pas fait le tri dans ce désordre indescriptible.

A cet instant, le portable sonne dans ma poche.

— Allo, c'est toi Josiane ?

— Oui. Dis-donc, tu as une drôle de voix, ça va ?

— Oh, je suis dans la remise au fond du jardin, les ondes doivent mal circuler.

— Tout s'est bien passé ? Tu as pu ouvrir la maison ?

— Oui, j'ai ouvert, tout est débarrassé mis à part le grenier et cette remise. Je vais tout refermer et rentrer juste avant la nuit.

— Ok, bonne route et sois prudent !

Je soupire en profitant du mouvement de bascule de mon siège pour me détendre et vérifier que ma chute n'a pas eu de grave conséquence sur mon anatomie. Curieux, ce sentiment étrange de n'être pas seul dans

cet endroit, cette sensation d'être observé ! J'émerge prudemment du fauteuil où je commence à me sentir un peu ridicule. Soulagé, je constate que mes jambes me portent normalement. L'incident est clos, je dirai à ma femme que je me suis cogné, tout simplement...

Je reviens vers la maison, enjambant les hautes herbes, contournant les arbustes envahis par les ronces. Je m'arrête, intrigué. Là, émergeant du fouillis végétal, une forme blanchâtre, arrondie. Un visage qui semble m'appeler, me regarder ! Je retourne aussitôt vers l'appentis, reviens avec une grande pelle pour écraser les branches. Non, ce n'est pas un nain de jardin en plastique, c'est une vraie sculpture en marbre blanc, une femme assise, jeune, belle, tenant dans ses bras un enfant souriant. Il semble que le temps n'ait pas eu trop de prise sur la matière. Je parviens à dégager la statue, jusqu'au socle qui porte une inscription gravée. Je m'agenouille pour la lire : « Albert Lafon – 1976 ». Ainsi, ma maison est celle d'un sculpteur, un sculpteur de talent car cette œuvre m'émeut énormément. Je la quitte à regret, range la pelle et me dirige vers la maison pour la refermer.

Au moment où je vais tourner la clé dans la serrure, une idée me vient : je vais emporter le cadre de photos oublié dans l'entrée, peut-être aurais-je l'occasion de le faire passer aux héritiers ? Mais tout au fond de moi, je sens qu'il y a une autre motivation, que j'ai du mal à reconnaître : une envie

irrépressible de tout savoir de la longue vie du presque centenaire qui a fait bâtir cette maison, aujourd'hui la nôtre ! D'ailleurs, un coup d'œil à la photo centrale du cadre, m'interpelle étrangement : je reconnais la jeune femme et l'enfant ! Les mêmes que ceux de l'œuvre enfouie dans le jardin !

Je reprends ma voiture, il fait presque nuit. Le GPS me fait prendre une autre route qu'à l'aller. Soudain, alors que je longe ce qui semble être un jardin public, les phares de mon véhicule, qui viennent de s'allumer automatiquement, se projettent sur une plaque signalétique apposée sur la pile de béton du portail d'entrée. Lettres blanches sur fond bleu : « Square Albert Lafon » ! Mon jardinier a donc été un personnage important dans ce petit bourg de campagne. J'ai hâte d'en savoir davantage sur lui !

— 3 —

## Le journal municipal

Lorsque Jean est rentré hier soir, avec sa bosse sur le coin du front et son air préoccupé, j'ai tout de suite senti que son entrée dans ce qui devait être très prochainement notre nouvelle demeure ne l'avait pas laissé indemne. Une fois les enfants endormis, il m'a tout raconté dans les détails et je me suis prise au jeu des suppositions à propos de la vie, sans doute mouvementée, du vénérable et mystérieux personnage qui nous avait précédés dans ces lieux.

Qui était Albert Lafon ? Quel avait été son parcours pendant près d'un siècle ?

Le surlendemain étant un mercredi, je démarre ma Clio blanche et pars en direction d'Eparsac en compagnie de Paul qui piaffe d'impatience, laissant notre petite Valérie, tout à fait rétablie, à la garde de ma mère. A l'entrée du bourg, je fais un arrêt à la boulangerie pour acheter le pain du soir. Paul m'attend dans la voiture en lisant son manga préféré. Tandis que je prends la monnaie sur le comptoir, mon regard est attiré par quelques feuillets colorés disposés là : le bulletin municipal. « Servez-vous, il est tout nouveau, je l'ai eu ce matin ! » me dit la boulangère. Je remercie, regagne ma voiture et, au moment où je tends le journal à Paul, je l'entends me dire : « Regarde Maman, là, en bas de la première page, la rubrique « Personnages de chez nous », il y a marqué Albert Lafon, avec la photo d'un vieux monsieur ! C'est bien de lui que tu parlais avec Papa ce matin en déjeunant ? ».

Je reprends ma place près de mon fils et, tandis qu'il retourne à sa lecture, je parcours des yeux l'article en question : « Albert Lafon (1921 – 2020) - personnage atypique de notre commune. Cet homme étonnant, artiste de talent, nous a laissé la sculpture monumentale qui trône au milieu de notre jardin public, lequel porte d'ailleurs son nom depuis son inauguration le 18 juillet dernier. Il a également légué à la Bibliothèque municipale une importante collection de toiles et de gravures qui feront l'objet

d'une prochaine exposition. Mademoiselle Eliane Lachaud, notre dévouée bibliothécaire, est en train de faire des recherches sur le passé de notre éminent concitoyen dans le but d'écrire sa biographie. Albert Lafon, après un long séjour en Californie, a fait construire en 1976 la belle maison que nous connaissons sur notre commune. Résidence secondaire jusqu'en 1980, il l'occupera ensuite en permanence pendant trente ans puisque, au premier janvier 2010, à l'âge de 89 ans, il avait pris la décision d'entrer en Maison de Retraite. Sa demeure et le beau parc qui l'entoure sont depuis restés à l'abandon. Les lointains cousins qui en ont hérité l'ont mis en vente récemment et nous espérons accueillir très prochainement de nouveaux habitants dans notre commune, lesquels seront soucieux de remettre en valeur, nous l'espérons, ce splendide patrimoine local. »

Le cœur battant, je prends le temps de relire attentivement ces quelques lignes, je les photographie pour les transmettre aussitôt par MMS à Jean. Tandis que je redémarre ma voiture pour parcourir le petit kilomètre qui me sépare de la maison, les pensées se bousculent dans ma tête. Quelle étrange coïncidence que ce journal tombe sous mon nez à ce moment précis ! Nous devons contacter cette bibliothécaire dès que possible ! J'ai la sensation que la commune d'Eparsac fait peser une certaine pression sur nos épaules... En serons-nous dignes ?

Lorsque j'arrive devant le portail, j'ai la surprise de le trouver ouvert à deux battants. L'herbe fraîchement coupée devant la maison me rassure aussitôt : l'homme de la commune voisine a dû commencer le travail de débroussaillage. « Emile-quelque chose », je crois ! J'aperçois son tracteur orange au fond du parc. Tandis que je me gare devant la maison, il arrive, précédé de son chien qui vient batifoler dans les jambes de Paul.

— N'aie pas peur, il s'appelle Gilbert, il est jeune comme toi et il veut jouer !

— Je suis Josiane Legrand. C'est mon mari qui vous a téléphoné hier soir pour vous demander d'intervenir dans notre parc.

— Enchanté de vous rencontrer, Madame Legrand ! On dirait que notre Périgord se repeuple : hier, je travaillais chez ma nouvelle voisine, elle s'appelle Marie et vient juste d'aménager dans la région, tout comme vous ! Mais, suivez-moi, venez voir ce que j'ai découvert, là-bas en dégageant ce gros roncier !

— 4 —

## La découverte du jeune Paul

Le jeune chien fou saute entre mes jambes, s'éloigne pour revenir tenant dans sa gueule une vieille balle

moisie qui a dû être rouge autrefois, je m'en empare à grand peine pour la lancer un peu plus loin dans l'herbe tondue qui sent bon la menthe. « Allez, Gilbert, va chercher et rapporte ! ». Maman m'appelle : « Viens voir, Paul ! »

Je m'avance vers les deux adultes arrêtés devant un tas de gravats, de pierres disloquées habillées de mousse, à moitié enfouies sous les ronces et les orties.

— C'est curieux, dit Maman, on dirait des fragments de sculptures !

— Oh regarde, Maman ! Là... On voit des feuilles en pierre, là un oiseau ... et là on dirait une tête de cerf ! Mais c'est tout cassé ! »

Emile intervient alors : « Je crois me souvenir... Il y a dix ans, avant que le vieux Lafon entre à la Maison de Retraite, il se disait dans le pays qu'on l'avait vu transporter des statues dans sa brouette à travers le parc. On se demandait comment il pouvait encore faire ça à son âge ! Il y en a qui l'ont entendu taper comme un sourd sur des pierres à longueur de journée... C'était ça qu'il devait faire, tout casser, toutes les belles choses qu'il avait sculptées. Comme c'est dommage !

— Il reste juste la sculpture de la femme et l'enfant que mon mari a trouvée l'autre soir ? demande Maman.

— Je n'ai pas fini de défricher jusqu'à l'autre bout du parc, si je trouve autre chose, j'en prendrai soin et vous avertirai... »

Je reste rêveur devant ce tas de pierres enchevêtrées. Je me souviens de ce que nous avait raconté la maîtresse à l'école le mois dernier : il y a longtemps, une femme avait sculpté de magnifiques choses mais elle avait tout détruit et on l'avait enfermée dans un asile... Je crois qu'elle s'appelait Camille Claudel ! Alors le vieux sculpteur qui avait habité notre maison avait fait pareil ? Mais pourquoi ?

Gilbert, le chien, escalade le tas de pierres et je le suis. « Fais attention où tu mets les pieds, les blocs pourraient basculer ! » me crie Maman.

Là, soudain, dans un creux sombre tout au sommet du monticule, je les vois ! Deux yeux qui me fixent ! Deux petits yeux obliques et plissés qui semblent m'appeler... Je m'agenouille et dégage une tête de marbre, un peu sale, un peu lourde, qui tient dans mes deux mains, un visage de fille peut-être de mon âge, un large sourire, une grande frange sur le front, le départ de deux tresses cassées net... « Dis, Maman, je peux l'emporter ? Elle a l'air si gentille, si douce ! »

Maman hausse les épaules. Elle est occupée à discuter avec Emile. Il lui explique qu'elle pourra sans doute avoir des précisions sur la vie de l'étrange habitant de cette maison en rendant visite à Marie-Odile, dans le village voisin. C'est la fille du

vieux Jules, qui est mort l'an passé et qui rencontrait parfois Albert Lafon, il y a longtemps...

Le soir, lorsque nous sommes revenus chez Papi et Mamie, j'ai bien nettoyé à la brosse ma petite statuette rescapée puis je l'ai installée, bien droite, sur ma table de nuit. Elle me fascine, semble vouloir me parler, me raconter sa vie et je m'endors en pensant à elle...

— 5 —

### Le récit d'une vie

J'ai emprunté un instant à Paul le fragment de sculpture qu'il a récupéré hier dans le parc et je le mets près de la photo centrale du cadre que j'avais rapporté le premier jour depuis le couloir de notre maison d'Eparsac. L'évidence me saute aux yeux : le même visage arrondi, le même sourire enjôleur, et surtout ces yeux presque bridés, étirés vers les tempes, la même fillette trisomique, c'est certain. Je la retrouve sur deux autres photos du pêle-mêle, un peu plus âgée sans doute... Ainsi, Albert Lafon n'a pas vécu seul, il avait une famille, une fille handicapée. Josiane, ma femme, est de mon avis. Elle prend le téléphone et compose le numéro de Marie-Odile, qui devrait nous apporter des précisions. Elle nous donne rendez-vous chez elle pour le samedi suivant. Paul nous supplie de l'amener, lui, ainsi que son fragment de statue

devenu fétiche, qui charge lourdement son sac à dos... La femme d'un certain âge, cheveux grisonnants et sourire bienveillant, nous reçoit dans son salon et commence volontiers son récit :

— Vous savez, Eliane la bibliothécaire est déjà venue plusieurs fois me voir pour que je lui raconte ce que je savais de la vie d'Albert Lafon. Elle veut en faire un livre. Mais, puisque vous habitez la maison du vieux sculpteur, je vais vous faire part à vous aussi de ces détails rapportés par la bouche de mon père. Ils s'étaient rencontrés un jour de 1989 au cimetière d'Eparsac, Papa sur la tombe de ma mère, récemment décédée et Lafon venu pleurer sa fille unique, Marylou, qui venait de mourir d'une pneumonie. On ne sait pas pourquoi, ce jour-là, ils avaient engagé pour la première fois la conversation... Dans le village, pendant des années, Albert Lafon et sa famille avaient vécu derrière les murs de leur grand parc, sans adresser la parole à quiconque. Une vie secrète, à huis clos. Une vie de riches, enviés mais respectés. Ce jour-là, les deux hommes s'étaient découverts dans le deuil qui les unissait. Assis sur un banc à l'entrée du cimetière, ils s'étaient raconté leur vie, longuement...

Je vais essayer de vous résumer le récit de Papa, tel qu'il reste dans ma mémoire. Ils étaient nés tous les deux la même année, 1921.

Albert Lafon à Berlin, une mère juive, un père allemand, médecin. En 1938, sa famille a émigré à Paris pour échapper aux premières lois anti-juives. Brillant élève surdoué, le jeune Albert entreprend des études d'ingénieur. Mais à l'été 40, à l'âge de dix-neuf ans, il fuit l'avance allemande vers l'Espagne, puis seul à Alger, pour se retrouver enfin à Londres auprès de De Gaulle. Sans nouvelles de sa famille, il apprendra un peu plus tard que tous avaient été pris dans la rafle du Vel d'Hiv', déportés à Auschwitz, dont aucun ne reviendra. En 43, Albert est parachuté dans un maquis du Périgord Noir. Il aurait pu rencontrer mon père !

Par la suite, les deux hommes se sont retrouvés à plusieurs reprises pour évoquer ces souvenirs de leur jeunesse en ces temps difficiles : ils avaient tous deux rencontré Chabans-Delmas près du Moustier, participé peut-être aux mêmes sabotages, attaqué les mêmes convois... C'est à cette époque qu'Albert a fait la connaissance de Raymonde, infirmière et agent de liaison pour l'Armée Secrète, elle aussi orpheline depuis son enfance. Ils se marient à la fin de la guerre, s'installent à Bordeaux. Lui y terminera ses études d'ingénieur tandis qu'elle subviendra aux besoins du ménage en travaillant à l'Hôpital Pellegrin.

En 1948, naît Marylou, petite poupée adorée, atteinte de trisomie 21. A partir de ce moment, toute leur vie n'aura qu'un but : tout faire pour que leur fille progresse vers plus d'autonomie, qu'elle profite des dernières recherches et avancées de la science neurologique. C'est pour tenter de lui procurer une éducation spécialisée de pointe qu'ils décident de partir vivre en Californie dès l'année suivante. Ils y resteront jusqu'en 1976, si mes souvenirs sont bons ! Scientifique de renom, Albert y amasse une petite fortune qui lui permettra, lors de leur retour en France de faire construire la belle maison où vous allez aménager...

— Mais vous savez pourquoi ils rentrent en France ?, ne puis-je m'empêcher de demander.

— Le mal du pays, peut-être... Albert a dit à mon père qu'on lui avait proposé un poste pour la construction de la Centrale nucléaire du Blayais. Par ailleurs, Marylou approchait de la trentaine et ne faisait plus de progrès. La famille vit à nouveau à Bordeaux et vient passer souvent quelques jours ici à Eparsac. Jusqu'à ce jour tragique de 78, où Raymonde, la maman, se tue dans un accident de voiture sur une route de Gironde. Albert donne sa démission et s'installe définitivement ici pour s'occuper à plein temps de sa fille. Voilà ce que je peux vous dire...

Après avoir remercié vivement Marie-Odile, en l'invitant à nous rendre visite après notre installation, nous reprenons la route, pensifs. En passant devant le cimetière, nous échangeons un regard, Josiane et moi... Nous trouvons facilement près de l'entrée le beau tombeau de la famille Lafon, mais, surprise... ! A côté des trois noms gravés en lettres dorées sur le marbre gris : Raymonde (1922 – 1978) - Marylou (1948 – 1988) – Albert (1921 – 2020), un quatrième sur une petite plaque nous étonne « Nicole (1940 – 1986) ». Curieux, Marie-Odile ne nous a pas parlé de cette Nicole !

— 6 —

### Une biographie romancée, signée Eliane Lachaud

Quel bonheur et quelle fierté pour moi ! Ce matin, j'ai reçu au courrier la première épreuve de mon livre intitulé « Vie réelle ou inventée d'Albert Lafon », ouvrage de longue haleine commencé il y a presque dix ans ! Il est vrai que mon travail de bibliothécaire intercommunale ne me laisse que peu de loisirs et j'ai bien eu conscience, dès le début de mes recherches, de m'attaquer à un personnage fort attachant mais combien secret ! L'idée est partie de la donation qu'il a faite à notre commune en décembre 2009, avant d'entrer volontairement en

EHPAD. Quelle énergie désespérée a poussé cet homme solitaire presque nonagénaire à sortir de sa réserve ? Quelques jours avant de vendre sa voiture, d'abandonner sa belle maison, il était allé proposer à notre Maire de récupérer la statue monumentale de marbre blanc qu'il avait taillée de ses propres mains sur place, à l'entrée de sa propriété : un fier cheval monté par une fillette fragile... Le leg comportait aussi une série de tableaux et d'objets tournés en bois qui sont encore aujourd'hui entreposés dans des cartons, en attente d'une future exposition à laquelle je vais me consacrer dès que les corrections de mon livre seront achevées.

Pendant toutes ces années, Albert Lafon est venu périodiquement hanter mes nuits, à mesure que des pans de sa vie se découvraient ! Surtout depuis ces six derniers mois et l'installation, dans la maison qu'il a occupée si longtemps, de Jean et Josiane, avec leurs adorables jeunes enfants. A l'opposé des occupants précédents, ils ont très vite montré leur volonté de s'intégrer à la vie de notre bourg. La semaine qui a suivi leur achat, ils m'ont téléphoné et j'ai tout de suite senti qu'ils étaient, tout comme moi, envoûtés par la personnalité d'Albert Lafon.

Ils voulaient avant tout savoir qui était cette Nicole dont ils venaient de découvrir la trace sur le caveau de famille ! J'avais alors peu de précisions à leur fournir, sinon que le recensement de 1982 la désignait comme employée de maison, résidant sur place. Certains témoins prétendaient l'avoir aperçue

parfois au volant d'une deux-chevaux grise. Mais personne n'avait pu la décrire. J'avais donc laissé vagabonder mon écriture imaginative à son sujet, jusqu'au jour où, il y a deux mois, Josiane Legrand, accompagnée du jeune Paul très excité, m'a apporté une valise de carton d'un vert délavé, découverte parmi le fatras du grenier alors qu'ils venaient d'aménager après quelques mois de travaux. Son contenu précieux mit fin à de nombreuses incertitudes.

Je mettais de côté une enveloppe de papier Kraft écornée pour découvrir des bulletins de paie mensuels échelonnés de 79 à 86, avec toutes les déclarations sociales correspondantes. Tout au fond, une copie du certificat d'embauche daté du 1er juin 1979, où Nicole Parent âgée de vingt-neuf ans devenait assistante à temps plein d'une personne en situation de handicap.

— Regarde plutôt dans l'enveloppe ! me dit impatientement Josiane.

Je sortis ainsi une liasse de coupures de journaux locaux, datées du 15 février 1986. Elles relataient un sombre fait divers, qui s'était produit la veille, rue du Calvaire à Périgueux. On y évoquait l'assassinat en pleine rue d'une jeune femme par son ex-conjoint armé d'un pistolet... Drame de la jalousie ! L'auteur des faits avait été arrêté aussitôt par des témoins et la victime était décédée avant l'arrivée des secours. Le fond de la pochette contenait aussi des doubles de lettres, toutes signées A.Lafon, adressés à diverses

administrations, hôpital, médecin légiste, commissariat de Police, préfecture, conseiller régional, députés, sénateurs, ministres...

Une conclusion s'imposait à nous : nous avions l'explication partielle de la plaque mortuaire en hommage à Nicole Parent inhumée à Eparsac en 1986. Mon imagination comblerait les manques pour étoffer mon livre. Ainsi, après le drame, sans doute sous la pression de sa fille Marylou, désespérée d'avoir perdu sa seconde Maman, Albert Lafon avait-il usé de toutes ses relations pour ramener vers eux la dépouille de sa jeune compagne ? Car je ne doutais qu'à peine des liens étroits qui avaient dû se tisser entre ces trois êtres bien égratignés par la vie, derrière le portail clos de la vaste propriété ! Tous les protagonistes étant aujourd'hui disparus sans laisser de descendance, je pouvais m'autoriser à explorer en profondeur les sentiments forts qui les avaient unis... Je m'attelais à la tâche pleine d'enthousiasme, notre Maire ayant fixé l'échéance du 17 et 18 juillet 2021 pour une grande fête communale, avec inauguration de l'exposition, dédicace de mon livre et - surprise de dernière minute ! - pendaison de la crémaillère dans le parc de la maison rénovée où tous ceux qui le veulent pourront entrer ! Que d'émotions en perspective !

## Le grand jour

Josiane et moi sommes en congés annuels depuis le début de ce mois et c'est une aubaine car nous avons eu besoin de beaucoup de temps pour préparer l'accueil de très nombreux invités dans notre nouvelle maison.

Nous avons fait dresser un grand chapiteau sur les pelouses tondues de près. Un traiteur et son équipe assureront l'intendance pour les deux jours. Des projecteurs ont été installés pour mettre en valeur trois sculptures d'Albert Lafon, vestiges d'un blanc éclatant, rescapés de l'ensevelissement par les ronces : Raymonde et Marylou dans les années cinquante — Marylou seule, affublée d'un grand chapeau et peignant une toile — une jeune femme rêveuse assise parmi les fleurs, Nicole, sans doute ?

La semaine dernière, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre de notre chère Eliane, un petit chef d'œuvre d'émotion pure qui m'a parfois embué le regard, tant elle nous fait entrer dans l'intimité de ses personnages ! Elle le dédicacera tout l'après-midi dans la salle municipale et ce soir dans le parc.

Hier, j'ai aidé à mettre les dernières touches à l'exposition des œuvres dans la salle octroyée par la Mairie, inaugurée tout à l'heure : le nouveau musée Albert Lafon. Nous sommes tous très fiers de cet

aboutissement. Tout un pan de mur est occupé par des tableaux de petites dimensions que nous avons fait encadrer et qui sont assemblés par paires. Celui de gauche présente un dessin naïf aux couleurs très vives signé d'un « Marylou » un peu incertain, celui de droite un tableau plus élaboré de Raymonde, ou Albert, ou encore Nicole, un peu comme un reflet ou un modèle pour la jeune handicapée ? L'ensemble est saisissant d'authenticité et d'amour !

Bien mises en valeur sur le mur blanc en face, de grandes œuvres picturales, que nous avons fait encadrer également : huiles, acryliques, pastels, aquarelles... Elles ont été exécutées par Albert lui-même ou bien par une des deux femmes de sa vie. Certaines sont figuratives comme des gratte-ciel à San Francisco, des danseurs de flamenco, des natures mortes... D'autres sont plus abstraites, parfois très décoratives ...

Une petite table au fond de la salle supporte un écriteau de la main de notre Paul : « Servez-vous ! ». Tout un chacun pourra ainsi choisir parmi les fragments de marbre blanc, extirpés à grand peine du tas de gravats dans le parc, soigneusement brossés et astiqués par notre fils : ici un bouquet de violettes, un petit lapin sans queue, un oiseau un peu ébréché, une tête de chat ou un sabot de chevreuil ; là, une grosse fleur à laquelle il manque un pétale ...

Sur une autre table, il a disposé des dizaines d'objets tournés, vases, toupies, coupes, boîtes... façonnés

sur le tour à bois de la remise que j'avais découvert le jour de mon arrivée et entassés dans des cartons poussiéreux pendant des années. Paul a décidé de les vendre au profit de la Fondation Perce-Neige pour laquelle il milite depuis sa rencontre avec notre voisine Léa, jeune handicapée mentale, qui sera dans la même classe que lui, en sixième, à la rentrée de septembre, accompagnée par une auxiliaire de vie scolaire, dans notre petit collège.

La salle comporte aussi une grande vitrine confectionnée par les employés municipaux renfermant divers objets, documents en anglais, photographies, lettres ayant appartenu aux quatre membres de cette famille pour le moins atypique, retrouvés lors de la mise en ordre du grenier et de l'appentis où notre jardinier-sculpteur-tourneur a dû passer des heures à essayer d'oublier les malheurs successifs qui l'avaient frappé... Croix de guerre, médailles de la Résistance pour lui et Raymonde, visas américains, participation à différents congrès, diplômes universitaires, et pour Marylou, attestations de stages de natation, d'équitation... Dans la partie centrale, figure en bonne place une photographie en noir et blanc, que nous avons agrandie, où l'on voit Marylou et ses parents en compagnie du couple présidentiel, John et Jackie Kennedy, en 1961...

Un moment très attendu, vers 15h, après le discours du Maire, sera celui où Paul dira trois courts poèmes écrits par Marylou, qui chantent une nature

heureuse, des ciels de paradis, emplis d'amour et de tendresse. Notre fils les répète à tue-tête depuis des jours !

Cette journée sera, je pense, riche en émotions. Elle nous permettra de rencontrer les habitants de la commune. J'espère aussi y voir des amis et relations anciennes que nous aurions grand plaisir à retrouver. Certains ont, comme nous, choisi le Sud-Ouest pour une nouvelle vie : Cathy et son compagnon Dimitri, installés récemment en Gironde ; Marie venue de sa Belgique vers le Périgord ; Madeleine et Thierry viendront peut-être aussi, leur nouvelle demeure n'étant pas très éloignée de la nôtre ; quant à Eliane, elle a promis de dévier sa trajectoire dans son Van jaune et vert pour nous rejoindre ! Nous accueillerons peut-être une autre visite en Van aménagé, celle de Gabrielle accompagnée d'une amie ...

C'est pour nous un immense plaisir d'ouvrir ce domaine si longtemps replié sur lui-même, chargé des souvenirs de ses quatre habitants, artistes ignorés de tous et combien bousculés par les aléas de la vie... Et l'apothéose demain soir, avec un feu d'artifice géant tiré depuis les lucarnes du grenier par Paco, mon ami pyrotechnicien !

## Postface

L'Amicale laïque du Montignacois est heureuse de pouvoir vous présenter ce recueil, très représentatif de l'excellence du travail accompli dans "l'atelier d'écriture" qu'elle propose à ses adhérents, chaque saison.

Elle remercie chaleureusement les auteur(e)s qui ont confié leurs oeuvres pour la réalisation de cet ouvrage, ainsi que Chantal Tanet, remarquable animatrice de cette belle équipe de créateurs. Merci à tous.

Bernard CRINER